COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le Volume —
1 franc 50 centimes relié à l'anglaise

SOPHIE GAY

— ŒUVRES COMPLÈTES —

# MARIE DE MANCINI

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

HQ
1260
.B25
M3
1864
c.MRS

COLLECTION MICHEL LÉVY

# MARIE
# DE MANCINI

OUVRAGES

# DE SOPHIE GAY

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

---

| | |
|---|---|
| Anatole | 1 vol. |
| Le comte de Guiche | 1 — |
| La comtesse d'Egmont | 1 — |
| La duchesse de Châteauroux | 1 — |
| Ellénore | 2 — |
| Le faux Frère | 1 — |
| Laure d'Estell | 1 — |
| Léonie de Montbreuse | 1 — |
| Les Malheurs d'un amant heureux | 1 — |
| Un Mariage sous l'Empire | 1 — |
| Marie de Mancini | 1 — |
| Marie-Louise d'Orléans | 1 — |
| Le Moqueur amoureux | 1 — |
| Physiologie du ridicule | 1 — |
| Salons célèbres | 1 — |
| Souvenirs d'une vieille femme | 1 — |

---

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

# MARIE
# DE MANCINI

PAR

SOPHIE GAY

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1864
Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mariedemancini00gays

# MARIE
# DE MANCINI

## I

— Concevez-vous rien à ce qui s'est passé hier au bal, ma chère madame de Motteville ? et n'avez-vous pas été confondue autant que moi de voir le roi blesser toutes les lois de l'étiquette, et me désobéir avec tant d'obstination.

— Si j'osais prendre le parti du roi contre Votre Majeste, je dirais qu'ayant ouvert le dernier grand bal de la cour avec la duchesse de Mercœur, le roi a dû penser qu'il pouvait en agir de même au petit bal que vous lui donniez hier, madame.

— Quelle différence ! A ce grand bal il n'y avait pas de fille de souverain ; et c'est justement parce que les circonstances ne permettent pas à la reine d'Angleterre de paraître aux grandes fêtes de la cour, que j'avais imaginé cette réunion particulière. Je m'étais dite un peu malade pour être autorisée à recevoir dans ma

chambre ; je voulais donner à ce petit bal l'air d'un impromptu. Je savais que la reine d'Angleterre désirait beaucoup voir danser le roi, et que la jeune princesse, sa fille, serait fort contente d'avoir cette occasion de danser elle-même; mais, au lieu d'aller l'inviter, comme c'était son devoir, le roi va prendre la main de madame de Mercœur, et cela pour se faire un droit d'inviter aussitôt après mademoiselle de Mancini (1); car son empressement pour madame de Mercœur n'est qu'un détour pour cacher la préférence qu'il accorde à sa sœur, et, je l'avoue, malgré l'innocence de ce beau sentiment pour Olympe Mancini, il commence à m'inquiéter.

— Rassurez-vous, madame, la leçon que le roi a reçue hier a paru lui faire une vive impression, et je répondrais bien...

— Vraiment je suis désespérée de n'avoir pu modérer ma colère, et de lui avoir arraché ainsi la main de madame de Mercœur, en lui disant d'aller inviter la princesse Henriette ; car la pauvre enfant, également humiliée de l'oubli du roi et de mon acte d'autorité, n'a plus voulu danser. Elle a feint d'avoir mal aux pieds, et je l'ai vue porter sur sa mère des yeux pleins de larmes. Eh bien, savez-vous ce que le roi m'a répondu, lorsque, le bal fini, je lui ai reproché sa conduite ? Il m'a dit qu'il n'aimait pas les petites filles... Parce qu'il a dix-huit ans et qu'il paraît en avoir vingt, il

(1) Le cardinal de Mazarin ayant fait naturaliser française sa famille, mesdemoiselles *Mancini*, ses nièces, furent dès lors appelées mesdemoiselles *de* Mancini, ainsi qu'on peut le voir dans la *Gazette* de 1657, dans les mémoires de mademoiselle de Montpensier, et dans ceux de madame de Motteville, qui nomment toujours Marie, mademoiselle *de Mancini*.

prend en dédain les filles de douze ans. Cependant lorsqu'elles sont nées sur le trône elles méritent des égards. Voilà ce que le roi sait fort bien et ce qu'il n'oublie que pour faire sa cour aux nièces du cardinal...

Puis après un moment de silence :

— Vous êtes fort liée, je crois, avec madame de Mancini ? ajouta la reine ; c'est une femme de mérite, d'une haute vertu et d'une telle réserve dans sa conversation, que je n'ai jamais osé la questionner sur les prédictions que son mari lui a faites en mourant : on dit que plusieurs se sont accomplies : les connaissez-vous ?

— Hélas, deux de ces prédictions se sont déjà cruellement réalisées : la propre mort de M. de Mancini et celle de son frère, ce qui nous fait trembler pour sa veuve ; car il a prédit qu'elle ne passerait pas sa quarante-deuxième année, et le terme fatal approche.

— Mais il y a de la barbarie à rendre de tels oracles, s'écria la reine ; et pensez-vous qu'elle y ait confiance ?

— Ah ! je n'en doute pas, madame, car elle regardait son mari comme un grand astrologue, et elle me disait dernièrement que la persuation de mourir au temps prédit était pour beaucoup dans sa régularité à remplir tous ses devoirs de religion.

— Il est vrai, sa piété est exemplaire ; mais enfin rien n'annonce qu'elle doive bientôt mourir ?

— Sans doute, sa santé est bonne ; et comme elle n'a plus que six semaines à passer pour arriver à sa quarante-troisième année, il faut espérer que l'oracle aura tort.

— On prétend que M. de Mancini avait aussi prédit des choses étranges sur une de ses filles. Serait-ce sur

Olympe? demanda la reine en fixant son regard sur madame de Motteville.

— Je ne le crois pas, madame. Madame de Mancini m'a parlé de la recommandation que lui avait faite son mari de mettre en religion leur fille Marie, parce qu'il craignait son caractère indépendant, son esprit audacieux, et qu'il fallait la soustraire au monde ; qu'autrement, avait-il dit, elle y causerait beaucoup de maux (1). Mais jamais je ne lui ai entendu dire qu'il ait rien prédit sur ses autres enfants.

— Si j'ai bonne mémoire, reprit la reine, cette petite Marie était la moins jolie de ses sœurs, lorsqu'on nous les a présentées à leur arrivée en France.

— A côté de sa sœur Hortense, qui promet d'être une des plus belles femmes de la cour de Votre Majesté, il est vrai que Marie semble presque laide. Cependant elle a les yeux les plus spirituels qu'on puisse voir, et puis je ne sais quel charme répandu sur toute sa personne qui fait qu'on se sent attirer vers elle (2).

— Dans quel couvent sont-elle élevées?

— Aux dames de Sainte-Marie, à Chaillot, madame, et probablement pour satisfaire au vœux de son mari. Lorsque madame de Mancini retirera du couvent

(1) Mémoires de madame de Motteville. Pièces historiques, etc.

(2) Dreux du Radier dit de Marie de Mancini : « Ce n'était point une beauté, mais ses actions, son maintien, toute sa personne était le résultat de la nature guidée par les grâces. C'était un regard tendre, un son de voix enchanteur; son génie était noble, ferme et étendu, capable de concevoir les plus grandes choses. La bonne prose et les jolis vers étaient de son ressort; et Marie de Mancini, qui brillait dans un billet galant, eût pu faire une dépêche de politique et d'État. Elle n'eût pas été indigne du trône, si, parmi nous, beaucoup de mérite était un titre pour y parvenir. » *Mémoires historiques*, t. VI, 270.

Hortense et sa plus jeune sœur, Marie restera pour y prendre le voile.

— A moins que le cardinal n'en dispose autrement, interrompit la reine, car sa sœur n'a garde de s'opposer à tout ce qu'il fait pour l'élévation de sa famille. J'ai peur que le mariage de ses nièces, mesdemoiselles Martinoyé, avec le prince de Conti, le prince de Modène et le duc de Mercœur, ne le rendent trop ambitieux pour celles qui restent à marier; et qu'après avoir fait de si belles alliances, il n'en rêve une plus belle encore...

Cette réflexion portait si loin, que madame de Motteville n'eut pas l'air de l'avoir comprise. La reine, en l'exprimant, ou plutôt en la laissant échapper, avait souri avec tant d'amertume, ses yeux s'étaient animés d'une indignation si vive, qu'on pouvait deviner qu'en ce moment tous ses sentiments en faveur du cardinal Mazarin, son intérêt politique, sa faiblesse de cœur, tout venait d'échouer contre la terreur de voir le ministre à qui elle livrait la France aspirer à placer sa famille sur le trône.

A cette pensée, la reine se leva par un mouvement involontaire et fit quelques pas dans son cabinet comme pour céder à l'agitation qui la dominait. Jamais elle n'avait paru à madame de [illegible]
et plus fière. Ce [illegible]

pouvoir. Mais bientôt, cherchant à se rassurer par l'excès même d'un dessein si téméraire, elle dit en répondant à sa pensée :

— Non, c'est impossible.

Puis, retombant encore dans son inquiétude :

— C'est un grand mariage qu'il désire pour Olympe; eh bien, il faut le lui faire faire.

Ici, la figure de madame de Motteville exprima quelques doutes sur la facilité de ce projet.

— Je sens bien que l'amour du roi apportera de grands obstacles à ce mariage, mais il le faut et il sera; c'est sur vous que je compte, ma chère madame de Motteville, pour faire entendre raison à Olympe de Mancini : elle est sage, spirituelle, elle comprendra qu'il vaut bien mieux profiter de ce moment de faveur pour assurer noblement son sort, que de sacrifier son avenir à un caprice amoureux dont il ne lui resterait bientôt que la honte d'y avoir cédé.

— Votre Majesté peut toujours compter sur mon zèle à lui obéir ; mais dans cette circonstance je ne me flatte pas du succès.

— Vous craignez peut-être que le cardinal ne vous sache mauvais gré de détourner sa nièce d'un attachement trop ambitieux? détrompez-vous. Le cardinal sait
[illegible]rai inflexible, et il est
[illegible] les intérêts

charnement son exil et même sa mort; mais madame de Motteville, qui pensait au duc de Beaufort, au cardinal de Retz, tous deux prisonniers, et à plusieurs autres victimes de la vengeance du cardinal-ministre, garda un froid silence; en vain la reine, impatientée de n'obtenir aucun signe d'approbation à ses éloges, essaya-t-elle d'exalter les talents politiques du cardinal, et de le justifier du reproche de cupidité dont on l'accablait. Madame de Motteville écouta tout cela avec l'attention polie qu'exigeait sa place de confidente; mais l'intérêt sincère qu'elle portait à sa maîtresse ne lui permettait pas de feindre l'admiration pour un caractère qu'au fond elle méprisait, et pour les talents d'un homme qui avait si souvent compromis le repos de l'État et la réputation de la reine.

Le plus grand dépit des personnes d'un rang supérieur est de ne pouvoir rien sur la pensée de ceux dont elles gouvernent les actions et la conduite entière. Voir se briser une autorité si puissante contre la froide observation, la raison consciencieuse d'un esprit éclairé, d'une âme dévouée, mais trop noble pour accorder les témoignages feints de l'approbation que l'on réclame d'elle, c'est une rébellion tacite que les souverains et les jolies femmes ne pardonnent jamais.

Aussi la reine, piquée du silence respectueux de madame de Motteville, lui donna-t-elle l'ordre d'avertir madame de Flex qu'elle allait se rendre au Val-de-Grâce.

## II

Tandis que cet entretien se passait dans le cabinet de la reine, au Louvre, le jeune Louis XIV, tout occupé de plaire à mademoiselle de Mancini, dont il connaissait l'esprit chevaleresque, ordonnait les préparatifs d'une grande course de bagues qui devait rappeler nos anciens tournois. Le soin que le roi mit à surveiller les moindres détails de cette course brillante révéla pour la première fois son goût pour les fêtes pompeuses.

Il sépara les grands seigneurs de la cour en trois bandes de huit chevaliers chacune ; se réservant de commander la première, il fit commander la seconde par le duc de Guise, et la troisième par le duc de Candale : c'était se choisir des rivaux dignes d'un souverain.

La livrée de la troupe du roi était incarnat et blanc, la seconde bleu et blanc, la troisième vert et blanc; ils avaient tous des habits en broderie d'or et d'argent faits à la romaine, avec de petits casques en tête, couverts de plumes, et chacun avait une aigrette. Leurs chevaux étaient ornés de même, et chargés d'une quantité de rubans.

La course se fit entre le jardin du Palais-Royal et la façade du palais qu'habitait alors la reine d'Angleterre. Le roi s'était habillé chez le duc d'Anville, à l'hôtel de Brion (1). Tous montèrent à cheval dans le jardin, et vinrent se montrer ensuite aux reines et aux

(1) Espèce de pavillon bâti dans le jardin du Palais-Royal, par le marquis de Brion, depuis duc d'Anville.

dames qui occupaient les balcons et les fenêtres du Palais-Royal ; ce cortége était éblouissant. On remarqua le salut gracieux que le roi fit à mademoiselle de Mancini, placée avec les dames de la reine ; et ce qui frappa encore plus, ce fut de voir la charmante Olympe vêtue d'une robe de gros de Tours incarnat, ornée de bouffettes blanches.

A la tête de la troupe du roi paraissaient quatorze pages portant ses couleurs et les lances des chevaliers ainsi que leurs devises ; après eux venaient six trompettes et le premier écuyer du roi ; d'autres pages les suivaient, dont les deux derniers portaient, l'un la lance, l'autre l'écu du roi où l'on voyait un soleil avec cette devise :

*Ni piu, ni pari* (1).

Venait ensuite le maréchal de camp richement habillé, mais comme à l'ordinaire et sans masque ; le roi parut après lui, suivi des autres chevaliers tous richement et élégamment parés. Les chroniques d'alors affirment que le roi les surpassait tous par sa bonne mine, sa grâce et son adresse.

La troupe bleu et blanc suivait celle du roi dans le même ordre, et le duc de Guise, dont l'esprit romanesque s'accommodait fort bien aux tournois n'avait rien épargné pour rappeler l'ancienne pompe de ces sortes de fêtes ; il était suivi d'un beau cheval arabe, qui paraissait devoir servir à quelque Abencerrage ou à quelque Zegri, car il était conduit par deux Maures.

(1) *Ni plus, ni pareil.*

Son écu avait pour devise un bûcher sur lequel était un phénix et un soleil au-dessus qui lui redonnait la vie ; plus bas étaient ces mots :

*Qu'importa que maton, si ressussitam* (1).

Parut ensuite le duc de Candale avec sa belle tête blonde, sa taille élancée et ses manières nobles et gracieuses qui faisaient de lui le seigneur le plus séduisant de la cour.

Que de tendres regards, que de palpitations, d'émotions enivrantes ! Entendre louer tout haut la grâce, la magnificence de celui dont le nom fait battre le cœur ; le voir tel qu'on l'a rêvé, paré pour l'amour, armé pour la gloire, entouré de tout le prestige de la chevalerie, il y a là de quoi faire délirer la vanité de toutes les femmes, et même le cœur des plus sages. Il en faut convenir, c'était un piége tendu à la vertu des plus sévères que ces fêtes royales qui mettaient si bien en lumière les dons naturels, les agréments futiles qu'on apprécie trop dans le monde ; mais s'il est vrai que les âmes faibles soient soumises à l'erreur, que la société soit la proie innée d'un certain nombre de vices, encore faut-il mieux que ces faiblesses soient nobles, et ces vices élégants.

Le duc de Guise, toujours amoureux, toujours trompé, venait d'apercevoir à une fenêtre basse du palais, parmi les femmes de la reine d'Angleterre, une personne que sa parure modeste et son entourage inaccoutumé n'avaient pu suffisamment déguiser à ses yeux. C'était en effet mademoiselle de Pons, qui, de

(1) Qu'importe qu'il meure, s'il ressuscite,

retour à Paris depuis peu de jours, y vivait dans le plus grand incognito, pendant que ses amis s'agitaient pour la faire rentrer en grâce à la cour. Ses trahisons multipliées étaient enfin parvenues à éclairer le duc de Guise, mais non à le guérir : il rougissait de la pensée d'avoir été au moment de faire casser son mariage avec la comtesse de Bossu, pour épouser la maîtresse de Malicorne, du marquis de Bouteville et de tant d'autres qu'elle trompait comme lui. Mais toutes ces raisons de haïr, de mépriser la perfide, ne l'empêchaient pas de la regretter vivement; il la montrait à son ami, le comte de Soissons, nouvellement arraché à l'église par la mort de son frère aîné.

— Tiens voilà, lui dit-il, le démon acharné à ma vie; garde-toi d'approcher de cette enchanteresse, car, dès-lors, ta raison, ton repos, ton bonheur seraient perdus sans retour; il faudrait renoncer à obéir aux vœux de ta famille, au mariage que tu projettes et qui doit perpétuer l'honneur de ta maison; tu ne voudrais plus rien au monde qu'elle, on te dirait qu'elle te trahit, tu le verrais... n'importe, rien ne t'affranchirait de sa domination infernale.

— Ah! mon pauvre ami, dit en soupirant le comte de Soissons, j'ai bien plus d'inquiétude sur toi que sur moi! cas ton cœur me paraît encore terriblement malade. D'ailleurs, s'il faut te l'avouer, mademoiselle de Pons n'a rien de séduisant à mes yeux; élevé dans l'unique amour de la sainte vierge, il faut quelque chose de plus virginal pour me plaire.

En effet, le prince Eugène-Maurice de Savoie, devenu récemment comte de Soissons par la mort de son frère aîné, élevé depuis vingt ans dans l'état ecclésias-

tique, venait d'en sortir et d'obtenir une compagnie au régiment de cavalerie de Mancini; et sa famille, jalouse de continuer la noble race à laquelle on devrait un jour le fameux prince Eugène, s'occupait de chercher au comte de Soissons une femme dont la naissance et les vertus fussent dignes d'une si grande alliance. La reine-mère venait d'être consultée sur ce grand intérêt, et cette confidence lui avait donné l'idée d'un projet peu conforme aux prétentions royales de la maison de Savoie.

Ayant passé presque subitement du couvent à l'armée, le comte de Soissons était fort ignorant des intrigues de cour, et c'est au duc de Guise qu'il s'adressait pour savoir le nom et les sentiments de toutes les belles femmes qui étaient réunies ce jour-là dans l'intention de voir défiler le cortége chevaleresque. chacune d'elles fut désignée par les beautés ou les défauts qui la caractérisaient; et le duc ne fut pas plus discret sur le nom de la dame et sur la préférence qu'elle montrait, ou qu'on lui supposait. On pense bien que mademoiselle Olympe de Mancini ne fut point oubliée. L'amour du roi la mettait encore plus en évidence ce jour-là, car on avait tout lieu de penser que la fête se donnait pour elle, qu'enfin elle en était la reine.

— Le roi a bon goût, dit le comte de Soissons; elle me paraît fort jolie, mais penses-tu que le cardinal ait l'idée?...

— Pourquoi pas, interrompit le duc de Guise, nous savons bien qu'en fait d'ambition il n'est pas timide.

— Oh! cela passerait toute mesure.

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il maintient sa

nièce à une hauteur de vertu fort rare entre un jeune roi et une jeune fille, et qu'il a une arrière-pensée. Je n'en veux pour preuve que la froideur hautaine que la reine témoigne au cardinal depuis quelques jours.

— Au fait; il a beaucoup de droits, dit-on, à la condescendance de la reine. Mais chut! voici le roi qui donne l'ordre de commencer la course.

Le soir, la fête se continua dans les grands appartements du Louvre. Mademoiselle de Mancini dansait avec le roi lorsqu'on vint annoncer à Sa Majesté l'arrivée de la reine Christine de Suède sur la frontière de France. Elle attendait là une invitation de Louis XIV pour entrer dans ses États. Le roi fit aussitôt appeler le duc de Guise, et lui donna l'ordre d'aller, dès le lendemain, au-devant de la reine Christine pour la complimenter de sa part. Il paraissait charmé de cette royale visite, qui allait devenir l'occasion de réceptions pompeuses et de nouvelles fêtes à la cour.

— Quel empressement! que de joie! dit mademoiselle de Mancini d'un ton amer. On croirait que Votre Majesté attend tout son bonheur de la présence de cette reine.

— C'est qu'on en dit des choses surprenantes, répondit le roi; et je suis curieux de voir si elle a toutes les qualités et tous les défauts qu'on lui donne.

— Mon oncle la croit un peu folle.

— Cependant il en parle avec admiration, et je sais qu'il a promis au roi de Suède, qui lui succède, de la servir ici de tout son pouvoir.

— Eh bien, nous allons voir cette grande héroïne, reprit mademoiselle de Mancini en déguisant mal sa jalousie; nous verrons si elle mérite tout le brui

qu'elle fait, et la curiosité *passionnée* qu'elle inspire.

— Ce qu'elle ne mérite pas, certainement, dit le roi en souriant, c'est l'humeur qu'elle vous donne.

A ces mots, le branle étant fini, le roi ramena mademoiselle de Mancini à sa place, auprès de la reine; celle-ci causait avec les princesses de la prochaine arrivée de Christine de Suède : c'était la nouvelle du moment. Elle venait d'ordonner au comte de Comminges, son capitaine des gardes, d'accompagner le duc de Guise, pour complimenter aussi la reine Christine de sa part.

La duchesse de Chevreuse engagea tout bas le duc de Guise à leur écrire un portrait détaillé de la merveille du Nord, dès qu'il aurait eu le temps de la bien observer. Le duc s'y refusa d'abord obstinément; puis il finit par promettre la lettre, à condition qu'elle ne serait vue ni du roi ni de la reine; on le lui promit et on ne lui tint point parole.

## III

### LETTRE DU DUC DE GUISE (1).

« Je veux, dans le temps que je m'ennuie cruellement, penser à vous divertir, en vous envoyant le portrait de la reine que j'accompagne. Elle n'est pas grande, mais elle a la taille fournie et la croupe large, le bras beau, la main blanche et bien faite, mais plus

(1) Extrait des Mémoires de madame de Motteville.

d'homme que de femme, une épaule haute dont elle cache si bien le défaut par la bizarrerie de son habit, sa démarche, ses actions, que l'on en pourrait faire des gageures. Le visage est grand sans être défectueux, tous les traits sont de même, et fort marqués ; le nez aquilin, la bouche assez grande, mais pas désagréable, ses dents passables, ses yeux fort beaux et pleins de feu ; son teint, nonobstant quelques marques de petite vérole, assez vif et assez beau ; le tour du visage assez raisonnable, accompagné d'une coiffure fort bizarre. Certaine perruque d'homme fort grosse et fort relevée sur le front, fort épaisse sur les côtés, qui en bas a des pointes fort claires. Le dessus de la tête est d'un tissu de cheveux, et le derrière a quelque chose de la coiffure d'une femme. Quelquefois elle porte un chapeau. Son corps, lacé par derrière de biais, est quasi fait comme nos pourpoints, sa chemise sortant tout au tour au-dessus de sa jupe, qu'elle porte assez mal attachée et pas trop droite. Elle est toujours fort poudrée, avec force pommade, et ne met quasi jamais de gants ; elle est chaussée comme un homme, dont elle a le ton de voix et quasi toutes les actions. Elle affecte fort de faire l'amazone. Elle a pour le moins autant de gloire et de fierté qu'en pouvait avoir le grand Gustave, son père ; elle est fort civile et fort caressante, parle huit langues et principalement la française, comme si elle était née à Paris. Elle sait plus que toute notre académie jointe à la Sorbonne, se connaît admirablement en peinture comme en toutes les autres choses ; sait mieux toutes les intrigues de notre cour que moi. Enfin, c'est une personne tout à fait extraordinaire. Je l'accompagnerai à la cour par le chemin de Paris ; ainsi vous pourrez

en juger vous-même. Je crois n'avoir rien oublié à sa peinture, hormis qu'elle porte quelquefois une épée avec un collet de buffle, et que sa perruque est noire, et qu'elle n'a sur sa gorge qu'une écharpe de même. »

La lecture de ce portrait, faite devant le petit nombre de personnes admises par la reine à cette confidence, fit naître des avis bien différents.

— Ce doit être la créature du monde la plus ridicule, s'écria la duchesse de Chevreuse, que sa faveur à la cour d'Anne d'Autriche encourageait à dire sa pensée.

— Peut-être, dit la reine qui comptait sur l'étrangeté de la reine Christine pour faire diversion à l'amour du roi pour la belle Olympe; peut-être, il y a dans ce portrait, à travers beaucoup de choses qui choquent nos habitudes, une foule de qualités supérieures; un sentiment de la gloire de sa maison, un amour pour les sciences, un fanatisme pour les grandes actions, qui ne sont pas d'une âme vulgaire, et puis elle est aimable, accorte, à ce que dit le duc: j'ai dans l'idée qu'elle nous plaira.

Alors chacun chercha à lire dans les yeux du roi ce qu'on devait répondre à cet éloge.

Louis XIV souriait en regardant mademoiselle de Mancini, dont la belle figure était en ce moment fort sombre, et qui faisait des efforts visibles pour s'empêcher de dire tout haut son avis sur l'héroïne de Suède. Le premier mouvement de jalousie qu'inspire un tout jeune homme, fût-il berger ou roi, exalte toujours en lui une de ces joies d'amour-propre qu'il aime à prolonger. Ce n'est ni par taquinerie ni par méchanté qu'il jouit de ce supplice; mais voir une jolie personne dévorée de la crainte de perdre l'amour qu'il a pour elle lui paraît

la preuve la plus sûre de celui qu'il inspire ; et, loin de chercher à calmer cette fièvre jalouse, il l'alimente tant qu'il peut, jusqu'à ce qu'elle lui devienne importune.

Louis XIV affecta la plus vive curiosité de connaître cette princesse étrange, qui abdiquait pour se soustraire aux charmes du pouvoir, et se faisait homme pour échapper à l'esclavage où tombe toute femme qui aime. Dans ses remarques sur Christine, le roi laissait percer un certain désir de soumettre cet esprit indépendant, qui ressemblait beaucoup à un projet de coquetterie.

Dès lors les avis de chacun, dirigés par ce fanal, s'accordèrent pour reconnaître dans la reine philosophe un grand caractère, un esprit supérieur, et cette originalité qui ne permet pas au génie de s'habiller comme tout le monde. Enfin l'impatience de la voir était telle, qu'on enviait aux Parisiens l'honneur de la saluer des premiers : car la cour était alors établie à Compiègne, et la reine de Suède ne devait arriver qu'après avoir fait son entrée solennelle à Paris.

— J'avoue, dit le roi, que j'aurais voulu la voir telle qu'elle est, dans toute la bizarrerie de son humeur et de ses manières, ce qui est impossible avec le cérémonial obligé entre nous. Il faudra bien qu'elle se conforme à l'étiquette ; vous verrez qu'ici elle ressemblera à toutes les autres femmes.

— Je ne le pense pas, dit à voix basse mademoiselle de Mancini à madame de Mercœur, elle n'a pas envie de perdre son plus grand mérite aux yeux du roi.

— Oh ! je ne mets pas la bizarrerie des manières au premier rang des attraits d'une femme, répondit le roi, comme si la phrase d'Olympe lui eût été adressée ; on est porté à croire à la franchise des personnes qui

ne se donnent pas la peine de déguiser leurs travers : cela rassure. Mais qui vous fait rire ainsi, madame, demanda le roi à sa mère !

— C'est une idée folle du chevalier de Gramont, que vous trouverez, j'en suis sûre, fort divertissante. Il prétend que vous devriez aller, vous et le duc d'Anjou, incognito, à Chantilly le jour où le cardinal ira au-devant de la reine de Suède ; mêlés tous deux aux gentilhommes de votre cour, vous pourriez la voir tout à votre aise, et sans qu'elle fût intimidée par votre présence.

— L'idée est excellente, s'écria le roi vivement...

Puis, ramené par une réflexion subite à sa soumission aux volontés de son premier ministre, il ajouta en hésitant... :

— Mais il faut parler de ce projet au cardinal.

— De quoi s'agit-il, demanda le cardinal qui entrait au même instant ?

Alors on lui soumit l'idée du chevalier de Gramont, il l'approuva, en disant qu'on pouvait bien se permettre quelque chose d'extraordinaire envers une princesse qui faisait elle-même tant de choses étranges.

Le roi et son frère parurent enchantés de cette permission. Se déguiser, jouir un moment du plaisir de n'être point regardé, quand on porte sans cesse le poids de tous les regards ; enfin se croire un instant libre, quel bonheur pour un souverain !

Mademoiselle de Mancini avait espéré que la rigidité de la reine-mère, et son culte pour le décorum, lui feraient désapprouver hautement ce projet, lorsqu'elle la vit, au contraire, s'en amuser, et guider les jeunes princes dans le choix de l'habit de cour qu'ils devaient

adopter. Elle tomba dans une sombre tristesse que le roi aperçut à peine ; tout au plaisir qu'il se promettait dans son travestissement, il s'animait en supposant tous les incidents qu'il en pouvait résulter, et recommandait surtout au duc de Guise, au duc de Candale, au chevalier de Gramont et au comte de Comminges, de le traiter en *camarade*, ce qu'ils jurèrent tout haut, en se promettant bien de ne pas obéir.

Pendant ce temps, Olympe de Mancini, dont la tristesse inaperçue tournait à la colère, faisait d'amères réflexions sur la frivolité ou plutôt sur l'insensibilité de ce cœur qu'elle croyait tout à elle.

— Eh ! je sacrifierais ma vie à un sentiment si léger, pensait-elle ; et je resterais là témoin de tous ses caprices, tour à tour humiliée, consolée, puis sacrifiée encore ! non. Mon intérêt, ma fierté, tout s'y oppose. Je m'affranchirai des affronts dont la reine m'abreuve, et de ceux dont l'inconstance du roi me menace. Si je n'ai pu toucher son cœur égoïste, je saurai du moins blesser son orgueil, il verra que je n'attendais pas plus de ses sentiments qu'ils ne le méritent, et ce que je puis faire pour lui ravir le plaisir de m'abandonner.

Mais cette résolution, dictée par un noble dépit et par les prévisions d'un cœur plus spirituel que tendre, ne tint pas contre le regret de perdre si tôt la faveur qui pouvait se prolonger encore, et, après avoir passé la nuit dans les agitations, mademoiselle de Mancini fit supplier la reine par la duchesse de Mercœur de lui permettre de l'accompagner à Chantilly, lorsqu'elle irait y recevoir la reine de Suède.

## IV

Pendant que l'attente de la reine Christine causait tant d'agitation à Compiègne, la princesse traversait Paris au petit pas de ses chevaux, pour se laisser voir à loisir par la foule immense qui se précipitait au devant d'elle. Chacun voulait voir ce noble front dédaigneux de la couronne ; on est toujours porté à supposer quelque vertu surnaturelle aux auteurs d'un sacrifice dont on serait incapable ; et celui de la plus grande des vanités de ce monde parait Christine, aux yeux du peuple, de tous les prestiges de l'héroïsme.

— V'là une brave femme, disaient les gens en veste, elle a planté là son trône pour se donner à Dieu et pour secourir les pauvres.

— Voilà enfin une reine philosophe, s'écriaient les jeunes étudiants, que les écrits de Charron, de Montaigne, tournaient déjà au fanatisme de cette philosophie destructive qui a fait tant de progrès de nos jours.

— Voilà une vraie folle, disaient tout bas quelques vieillards en haussant les épaules : blasée sur les plaisirs royaux, elle veut essayer de ceux des sujets. Elle croit échanger les ennuis du pouvoir contre les joies de la liberté ! pauvre insensée ! elle se repentira bientôt d'avoir sacrifié le plaisir de donner des lois à un grand peuple, à la mortification d'en recevoir elle-même de tous les rois à qui elle demandera l'hospitalité. Elle prend peut-être toute cette curiosité pour de

l'admiration : c'est bien mal connaître nos Parisiens ; le Grand-Mogol viendrait demain à Paris qu'on le festoyerait de même.

— Voilà un nouvel exemple des miracles de la foi, s'écriaient les prêtres et les moines. Le ciel, en illuminant cette grande âme, en l'arrachant à l'hérésie, en lui assurant tous les biens de la vie céleste, la récompense d'avoir méprisé ceux de la terre. Sa conversion doit amener celle de toutes les brebis égarées ; que le seigneur la bénisse !

— Voilà la véritable prêtresse d'Apollon, s'écriait la troupe nombreuse des artistes, des savants, des écrivains, des poëtes, qui avaient presque tous reçu d'elle quelque marque de sa haute protection et de son amour pour les arts et les sciences.

— Sais-tu bien jusqu'où va sa passion pour nos chefs-d'œuvre? disait l'un, elle va jusqu'à lui faire abjurer la religion de ses pères. Oui, je le sais par le fameux Saumaise lui-même, elle ne s'est fait catholique que pour avoir entrée dans les couvents de l'Italie, où se trouvent les plus beaux tableaux et les manuscrits les plus curieux. C'est pour voyager sous la protection du saint-père, dans cette terre classique, pour en explorer plus commodément les belles ruines, qu'elle a fait abjuration de sa croyance. Ah ! c'est un esprit fort... une âme vraiment consumée du feu des arts. Vive la reine inspirée, vive Christine !

C'est au bruit de ces différents cris que la reine arriva au Louvre : le roi lui avait fait préparer l'appartement où était la belle tapisserie de Scipion et un lit de satin blanc en broderie d'or, que le cardinal de Richelieu, en mourant laissa au feu roi. Elle mit sept

heures à traverser Paris, ce qui donne l'idée de la foule des curieux et des acclamations qui entravèrent sa marche. En arrivant elle demanda à boire, et le prince de Conti, qui était venu la visiter, lui donna la serviette, qu'elle prit en lui adressant les compliments les plus gracieux. Ses discours polis, ses manières où la coquetterie se mêlait au ton de la franchise, lui attirèrent d'abord tous les suffrages. On oubliait le ridicule de son costume en l'écoutant vanter avec esprit tout ce qu'elle admirait en France. Elle paraissait la connaître mieux que la plupart de ses habitants ; elle parla au duc de Liancourt et au marquis de Sourdis de leur cabinet de tableaux ; aux archevêques, des trésors renfermés dans leur cathédrale ; aux jeunes courtisans, des intrigues de leur cour ; enfin elle parla à chacun de ce qui l'intéressait, moyen infaillible de plaire généralement.

Après avoir vu à Paris tout ce qu'elle crut digne de sa curiosité, elle le quitta pour aller visiter leurs majestés à Compiègne. Le carninal en partit le matin même afin de se trouver à Chantilly lorsqu'elle arriverait pour dîner.

Peu de temps après qu'elle se fût levée de table, le roi et Monsieur arrivèrent comme de simples particuliers. Le roi entra par une porte qui était au coin de la balustrade du lit, et se montra avec toute la foule qui était autour de la reine de Suède et du cardinal. Dès qu'il les aperçut, il les présenta à la reine, en lui disant que c'étaient deux gentilshommes des plus qualifiés de France.

— Et nés pour porter des couronnes, ajouta-t-elle en souriant. Car, ayant vu leurs portraits dans l'appar-

tement qu'elle habitait au Louvre, elle les avait reconnus à l'instant.

Le roi regretta moins le succès de son déguisement en voyant qu'il servait merveilleusement l'espèce de conversation familière qui s'établit alors entre Christine et lui ; elle connaissait trop bien la politique du cardinal Mazarin et le caractère des principaux personnages de la cour de France, pour effrayer de son érudition la profonde ignorance ou le roi avait été élevé : aussi lui parla-t-elle seulement de sa reconnaissance pour l'accueil flatteur qu'elle avait reçu dans ses États, et du désir extrême qu'elle avait eu de voir le plus grand roi de l'Europe. Enfin, Louis XIV, quoique timide alors, et fort peu en état de soutenir la conversation avec une personne si savante, fut tellement encouragé par les manières franches, la flatterie brusque et les discours sans apprêt de Christine, qu'il se trouva près d'elle fort à son aise, et que tous deux causèrent longtemps avec liberté et agrément.

Le roi et Monsieur retournèrent le soir même à Compiègne, où la reine-mère, entourée de sa cour, attendait avec impatience des nouvelles de l'entrevue.

Combien mademoiselle de Mancini sut gré à la reine des questions dont elle accabla son fils !

— Eh bien, est-elle aussi laide que l'a peinte le duc de Guise ?

— Je le crois, dit le roi ; mais elle ne le paraît pas : le feu de ses beaux yeux, l'expression animée de sa physionomie, éblouissent si bien, qu'on ne pense pas à regarder ses traits ; je m'attendais à la trouver rude, pédante, disgracieuse ; elle n'est que bizarre, et le

charme de sa conversation fait bien vite oublier ce que son costume a d'étrange.

— Oui, dit le cardinal Mazarin bas à la reine, à la faveur de ses manières un peu brutales, elle cache un grand fond de perspicacité et d'adresse. Je ne m'y fierais pas.

— Enfin, je vois qu'elle vous plaît, dit la reine à son fils.

— Infiniment, reprit-il en regardant mademoiselle de Mancini ; on se sent tout d'abord pour elle l'amitié qu'on aurait pour un camarade, n'est-ce pas, Grammont ?

— Il est certain, sire, répondit le chevalier, que son juste-au-corps, ses bottes et son énorme perruque détournent beaucoup des idées de galanteries près d'elle.

— Cependant La Rochefoucault lui a fait, dit-on, une cour fort assidue pendant son séjour à Paris.

— J'affirme bien à Votre Majesté que nous faisions de l'esprit, voilà tout, répondit le duc ; elle a appris, je ne sais comment, que j'avais fait en ma vie quelques mauvais vers, elle a pensé que j'en pouvais bien recommencer de semblables pour elle. Mais les plus pauvres rimes ont encore besoin d'inspiration, et son mérite est de ceux qu'on ne peut vanter qu'en prose.

— Tout le monde ne pense pas ainsi, témoins les sonnets dont on l'accable.

— Enfin qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans elle, dit la reine-mère au duc de La Rochefoucault, dont elle connaissait l'esprit observateur.

— C'est, madame, sa profonde connaissance des

plus intimes sentiments et des plus petites aventures de la cour passées et présentes.

A ces mots Anne d'Autriche fit un mouvement qu'elle aurait voulu pouvoir réprimer.

— On ne conçoit pas, continua le duc, qu'une femme occupée d'intérêts si sérieux, de sciences, d'études en tous genres, trouve le temps d'apprendre en détail tant de petites intrigues galantes, et soit au courant de tous les caquets du jour. Grammont peut vous l'affirmer, il en sait quelque chose.

— Pas plus que vous, mon cher; il me semble qu'elle nous a fait à tous deux une part fort égale.

— Cela peut être, mais soyons plus discrets que Sa Majesté suédoise.

En ce moment des éclats de rire partant d'un coin retiré du salon, attirèrent l'attention générale. C'était le marquis de Warde, qui ayant trouvé sur un fauteuil un grand morceau de tapisserie faite par la comtesse de Noailles pour recouvrir l'écran de la reine, venait de s'en faire une espèce de cotte à la manière de celle de Christine ; puis ayant ébourriffé sa perruque et posé son chapeau comme elle, il était parvenu à imiter si parfaitement sa démarche, que M. le comte de Guiche et le duc de Candale en faisaient des rires immodérés. Mais le roi ayant demandé le sujet de cette gaieté, elle cessa tout à coup, car il témoigna, par un geste, qu'elle lui déplaisait, et le sérieux et la contrainte reprirent leur empire accoutumé.

Pour ranimer la conversation morte sous le coup d'un regard mécontent, la reine demanda à ses dames comment elles trouvaient le roi sous son simple habit galonné. Les plus adroites répondirent qu'avec le visage

et la taille de Sa Majesté on ne pouvait qu'être bien sous tous les costumes, mais que celui qui allait le mieux à son rang était celui qui allait aussi le mieux à la noblesse de ses traits et de sa tournure.

Alors le roi, s'approchant de mademoiselle de Mancini qui gardait le silence, lui demanda si c'était aussi son avis.

— Non, sire, répondit-elle en rougissant, cet habit qui vous rapproche de nous est celui que je préfère.

— Ainsi donc, je dois le quitter à regret? reprit le roi; et pourtant, sous cet habit comme sous le manteau royal, ma pensée est la même.

Un regard plein de reconnaissance et de tendresse récompensa cette faible réparation; et bientôt crainte, dépit, tout fut dissipé par un simple mot du roi.

— Je veux que vous soyez très-belle demain, ajouta-t-il à voix basse; il faut qu'en vous apercevant, cette reine, qui sait tout, trouve tout simple qu'on vous aime à la folie.

## V

Le lendemain tout le château était occupé du cérémonial à observer pour la réception de la reine de Suède. Pour éviter une foule de difficultés d'étiquette, on décida que l'entrevue des deux reines se ferait au Fayet, château appartenant au maréchal de la Motte-Houdancourt.

Les chevau-légers, les gendarmes, les gardes marchèrent devant le carrosse de leurs majestés, où se

trouvaient aussi Monsieur, la duchesse de Lorraine, la duchesse de Mercœur, et la dame d'honneur de la reine, la comtesse de Flex. Lorsque la reine fut arrivée au Fayet, elle ne voulut point entrer dans la maison, sachant que la reine de Suède allait bientôt venir. Elle demeura avec toute sa cour sur la terrasse qui est devant le château. C'était un spectacle éblouissant que de voir cette reine, encore belle et d'un maintien si noble, entourée de seigneurs et de dames, parés, brillants tous d'or et de pierreries. La reine Christine dut être frappée d'admiration à l'aspect de cet amphithéâtre où se trouvaient rassemblés tant de beautés, de grands noms et de magnificence.

Le duc de La Rochefoucault vint annoncer la reine de Suède, dont le carrosse entra bientôt dans la cour au bruit des trompettes. Le cardinal de Mazarin et le duc de Guise, qui étaient seuls avec elle, l'aidèrent à descendre, et elle s'avança aussitôt vers la reine, qui fit elle-même trois pas en dehors de la terrasse pour l'aller recevoir. Après les saluts vinrent les compliments sur le plaisir de recevoir une princesse si justement renommée et sur le bonheur d'être si bien accueillie par la cour la plus policée et la plus brillante du monde; une conversation facile et presque familière s'établit entre les deux reines, car le laisser aller et l'indépendance de l'esprit de Christine avaient quelque chose de si entraînant, qu'on l'imitait sans s'en apercevoir.

Anne d'Autriche s'étonnait de voir son décorum habituel céder au charme des manières franches et sans façon de cette femme bizarre. Elle l'avait trouvée, au premier abord, très-ridicule, c'est l'effet qu'elle pro-

duisait à tout le monde ; puis l'esprit de Christine avait détruit cette impression défavorable. Il est vrai de dire qu'à travers beaucoup de compliments jetés comme des boutades au milieu de l'entretien, la reine de Suède s'était extasiée sur les belles mains d'Anne d'Autriche, lorsque celle-ci, discutant sur la ressemblance du portrait du roi, que Christine avait vu au Louvre, lui montra celui qu'elle portait en bracelet comme étant le plus frappant de tous. Dans l'excès de son admiration pour les beaux bras de la reine-mère, Christine alla jusqu'à dire qu'elle serait venue de Rome à Paris uniquement pour voir cette merveille; que les fatigues du voyage eussent été assez payées. C'était flatter la prétention la mieux fondée, mais une prétention enfin, et l'on sait le succès qui suit toujours cette preuve d'adresse.

Les souverains sont connaisseurs en flatterie, et les observations que Christine avait faite sur elle-même la rendaient un grand maître en ce genre. Elle savait que la prétention d'un très-jeune homme est toujours d'avoir une grande passion amoureuse, et elle n'ignorait pas celle que Louis XIV croyait éprouver pour Olympe de Mancini. Aussi, lorsque le roi vint offrir sa main à la reine de Suède pour la conduire dans la salle, où la maréchal de la Mothe-Houdancourt avait fait préparer une magnifique collation, Christine eut-elle soin de se faire montrer mademoiselle de Mancini, et de la saluer avec une grâce toute particulière.

Pendant cette collation elle mangea beaucoup et parla peu; il était facile de deviner la supériorité qu'elle accordait à la cuisine française sur toutes celles des cours européennes. Au sortir de table, la reine de

Suède monta dans le carrosse de la reine-mère, avec le roi, Monsieur, le cardinal Mazarin, la duchesse de Mercœur, etc.

Arrivée à Compiègne, la reine-mère conduisit Christine à l'appartement qu'elle lui avait fait préparer. Dès que l'héroïne du Nord fut un peu reposée, elle vint rendre visite à la reine, qui la mena à la comédie italienne. Elle trouva cette comédie fort mauvaise, et le dit franchement; on lui répondit que ces commédiens étaient meilleurs ordinairement.

— Je le crois, reprit-elle sèchement, puisqu'on les garde.

Après le spectale on la reconduisit dans sa chambre, où elle fut servie par les officiers du roi. Il fallut qu'on lui donnât jusqu'à des valets de chambre pour la déshabiller, car elle était seule, et n'avait ni dames, ni officiers, ni équipages, ni argent. Excepté M. Chanut, qui avait été résident pendant son règne, et deux ou trois hommes assez mal tournés, fort méconnus et qu'elle gratifiait du titre de comtes, on peut dire qu'elle composait à elle seule toute sa cour.

Le lendemain, le cardinal Mazarin l'alla visiter en camail, et tous les évêques la saluèrent en cérémonie. C'était un hommage fastueux qu'ils rendaient bien moins à son rang qu'à son abjuration. Elle ne s'y trompa point, et leur insinua, à travers quelque phrases religieuses, que le saint-père la traitait avec une considération toute particulière, et qu'elle avait sur lui tout le crédit d'une nouvelle convertie.

Ce jour-là elle parut avec un juste-au-corps de camelot couleur de feu, et une jupe grise, l'un et l'autre chamarrés d'or et d'argent. Sa perruque était frisée;

son teint, plus reposé, avait quelque éclat. Enfin elle était presque agréable. Tout le reste du jour elle fut gaie, spirituelle ; elle railla le chevalier de Gramont de son amour inutile pour la duchesse de Mercœur ; elle plaisanta le roi avec beaucoup de grâce sur les ravages involontaires qu'il causerait parmi les beautés de sa cour.

— Toutes voudront vous captiver, disait-elle, et l'on fera payer cher son bonheur à l'objet de votre préférence ; un roi charmant, qu'on aimerait lors même qu'il ne serait que page, doit faire, parmi tant de jolies femmes, des victimes sans nombre. Vous verrez, sire, que vous serez obligé d'être inconstant par charité.

Le roi sourit de cette plaisanterie ; il allait peut-être y répondre par quelques mots galants ; mais en regardant cette princesse dont le costume et les discours moitié homme moitié femme chassaient toute idée romanesque, il s'arrêta par la crainte d'être pris au mot, et se borna à lui demander ce qu'elle pensait des personnages les plus marquans qui se trouvaient là.

— La question est fort indiscrète, dit-elle, mais je l'excuse de la part de Votré Majesté ; nous autres pauvres rois, nous connaissons si mal les gens qui nous entourent, qu'il doit nous être permis d'employer tous les moyens possibles de nous éclairer sur eux.

Alors elle entama un pompeux éloge du cardinal Mazarin, de son dévouement à la cause royale, de l'habileté de ses négociations diplomatiques, et s'étendit particulièrement sur les qualités dont il manquait, quand elle s'aperçut que le roi l'écoutait avec une sorte d'impatience ; alors elle changea subitement de sujet ;

elle prédit que Monsieur serait de tous les princes de la cour celui qui s'amuserait le plus, que son dédain pour les affaires, pour l'étiquette et le *qu'en dira-t-on,* lui assurait une vie toute de plaisir.

En ce moment la reine-mère vint engager Christine à passer dans la salle de spectacle, où la Comédie française devait jouer *Venceslas,* de Rotrou, et une farce de Scarron. Cette représentation provoqua au plus haut point l'enthousiasme et la gaieté de la reine de Suède; elle pleura beaucoup à la tragédie, en loua avec discernement les plus belles scènes; puis elle rit comme une folle à la comédie, se renversant le dos sur son fauteuil et s'abandonnant à des éclats de gaieté comme si elle n'eût pas été elle-même en représentation aux regards de toute la cour.

A la fin du spectacle, le roi lui proposa pour le lendemain le plaisir de la chasse au sanglier dans la belle forêt de Compiègne.

—Je vous rends grâce, sire, répondit-elle, cette chasse est périlleuse, elle ne m'amuse point: je n'aime le péril qu'autant qu'il peut rapporter de la gloire.

Quelques jours après, la reine-mère la mena voir une tragédie des jésuites, dont elle se moqua hardiment; c'était, dit-on, par suite de la rancune qu'elle conservait contre le père général des jésuites, qui n'était point venu la saluer à Rome. Sur ce bruit, le P. Aunat, confesseur du roi, vint aussitôt chez la reine de Suède, pour éclaircir les plaintes qu'elle faisait contre l'ordre; à quoi elle répondit avec une brusquerie moqueuse qu'elle ne demandait pas mieux que de faire la paix avec les révérends pères jésuites, dont elle reconnaissait tellement la haute puissance, qu'elle aimerait mieux

être en querelle avec tous les souverains de l'Europe qu'avec eux. Ce qui n'empêchait point qu'elle ne les trouvât très-faibles en tragédie.

Ce n'est pas là le reproche que leur fera l'histoire.

Enfin cette princesse amazone prit congé de la cour, au grand regret d'Anne d'Autriche, qui, malgré la dissemblance de leurs deux caractères et de leurs manières, la trouvait fort divertissante, et lui savait bon gré d'aimer et d'approuver le cardinal Mazarin; sorte de mérite qui avait été longtemps fort rare et qui était encore le premier à ses yeux.

La reine de Suède, après avoir quitté Compiègne, fut reçue magnifiquement à Senlis par le marquis de Saint-Simon, et au château de Fresné par M. et madame Duplessis. Ayant appris que Ninon de Lenclos habitait une maison de campagne à peu de distance de ce château, elle voulut la voir. Les éloges que lui avaient faites d'elle le prince de Condé et le maréchal d'Albret excitaient vivement la curiosité de la reine philosophe. Elle fit prévenir mademoiselle de Lenclos de sa visite, et, peu d'heures après, la célèbre Ninon, belle et parée comme un jour de conquête. attendait au bas de son escalier l'arrivée du carrosse qui devait amener chez elle un si grand personnage.

## VI

La maison de campagne de Ninon de Lenclos pouvait donner une idée de son caractère et de son genre d'existence. Elle était modeste, commode et riante; de

vieux meubles de tapisseries où l'on était assis à son aise ; des tables couvertes de livres et fleurs ; de beaux portraits, non de famille, mais d'amis ; un luth, un clavecin, un trictrac, des raquettes, un damier ; enfin, soit qu'on voulût étudier ou s'amuser, on y trouvait tout ce qui aide à passer une journée à la campagne ; sans compter l'esprit et les grâces de la maîtresse de la maison.

En entrant dans cette élégante retraite, ce qui frappa le plus Christine, ce fut le peu de dérangement que sa visite y causait. En effet, les domestiques, habitués à voir venir chez mademoiselle de Lenclos les plus grands seigneurs et même de grandes dames de la cour, ne parurent point étonnés de l'honneur que la reine faisait à leur maîtresse : là où il n'y a pas de vanité fastueuse, il n'y a pas non plus d'humilité servile.

Après avoir remarqué la bonne tenue des laquais et l'élégante simplicité de la maison, Christine s'assit dans le meilleur fauteuil du salon et fit signe à mademoiselle de Lenclos de prendre place sur le siége le plus rapproché d'elle.

— Ils ne m'ont point trompée, dit la reine avec ce ton brusque qu'elle savait adoucir par un sourire gracieux, vous êtes vraiment fort belle, et, s'ils m'ont dit aussi vrai sur votre caractère et votre esprit, vous ne devez pas vous étonner de la démarche que je fais pour vous connaître.

— J'en suis trop honorée, madame, pour en rechercher le motif ; Votre Majesté n'aurait eu que la simple curiosité de voir une femme un peu différente des autres, que je lui devrais toujours l'inappréciable faveur d'avoir reçu la plus héroïque, la plus célèbre de toutes les femmes couronnées.

— Trève de compliments, interrompit Christine, vous devez tant en recevoir de vos adorateurs, qu'il ne peut pas vous en coûter d'en rendre. Mais ce n'est pas pour recueillir des hommages que je suis venue; c'est pour causer librement avec la personne du monde qui s'entend le mieux en indépendance, et qui a dit sur mon abdication des choses...

— Quoi! on aurait osé répéter à Votre Majesté des folies...

— Très-sages, je vous jure; n'avez-vous pas dit qu'on ne pouvait se faire pardonner de quitter un trône qu'en consacrant tout le reste de sa vie au plaisir? Eh bien, cette maxime est excellente, mais plus facile à adopter qu'à mettre en pratique.

— Parce que la couronne de moins, la reine reste encore, dit Ninon, et que ce titre sacré est une barrière d'airain qui s'oppose également aux joies qu'on désire comme aux plaisirs qui viendraient d'eux-mêmes.

— Je vous admire, reprit la reine : comment faites-vous pour vivre ainsi libre à votre âge, entourée de toutes les illustrations de votre pays, sans être persécutée par les prudes et les prêtres.

— Ils m'ont bien quelquefois menacée du couvent.

— Je le sais, dit Christine en souriant, et votre réponse est connue.

— Mais, continua Ninon, quoique peu zélée pour les devoirs extérieurs de la religion, j'en ai toujours respecté les sentiments, lorsqu'il ne s'y mêlait aucune hypocrisie. On manquait de prétextes pour sévir contre moi. D'ailleurs je hais le scandale comme le plus grand ennemi du plaisir.

— En cela vous êtes bien plus philosophe que moi, dit la reine. J'ai un bsoin d'effet que ma raison combat vainement; je ne sache guère qu'une seule grande action de ma vie que j'aie faite pour me procurer un vrai plaisir. On vous l'a dit, je suis folle des arts; j'irais au bout du monde pour voir un beau tableau, et l'envie de pénétrer sans obstacle au Vatican et dans tous les couvents d'Italie... Ici la reine s'arrêta, embarrassée d'achever sa phrase.

— Ah ! je devine, dit Ninon ; toutes les conversions n'ont pas toujours un motif si louable.

— Si vous saviez comme la reine-mère me faisait là-dessus, l'autre soir, des phrases admirables. Ah! mon Dieu, n'allez pas dire à La Rochefoucault l'aveu que je vous fais-là ; il ne manquerait pas à le répéter, et je perdrais bien vite l'amitié de la reine, car elle m'a paru tourner à la dévotion d'une manière extrême. Vous voyez que je vous parle en toute confiance, ajouta Christine en prenant la main de Ninon. Dieu sait si nous nous reverrons jamais. Eh bien, puisque le ciel permet que les deux plus grandes ennemies de toutes contraintes soient un moment réunies, il faut qu'elles jouissent au moins du plaisir de penser tout haut. Je sais qu'on vous a dit de moi trop de bien et trop de mal : je ne suis ni un héros ni une femme vulgaire. Très-indulgente pour toutes les faiblesses humaines, la trahison seule me trouve implacable ; et si jamais je regrette le pouvoir, ce ne sera qu'autant qu'il ne m'en resterait pas assez pour punir un traître. Comme vous je cherche le bonheur dans la société des gens d'esprit, dans la liberté, dans le mépris des préjugés, des usages qui en sont les entraves ; mais mon

imaginatien brûlante, inquiète, ne m'a pas encore permis de savourer les délices de cette liberté acquise au prix d'un trône. Le souvenir du passé me trouble, l'avenir m'effraie et gâte mes plaisirs présents. Je me défie de ma philosophie, je crains qu'elle ne soit l'enfant de mes lectures et non de mon caractère; c'est pourquoi j'ai voulu connaître la vôtre : c'est, dit-on, la science du bonheur. Eh bien, je veux être votre premier disciple.

— Ah! madame, c'est faire trop d'honneur au laisser aller de ma vie que d'en faire une science. Je suis heureuse, il est vrai, mais à la condition de fermer l'oreille à tous les bruits calomnieux que cette existence m'attire. C'est en m'armant sans cesse contre les atteintes portées à ma tranquillité..., c'est en dédaignant les mépris des femmes plus coupables que moi et que l'inconstance de leurs amants rend souvent bien méchantes, c'est malgré la malveillance du clergé et de la cour; enfin, c'est forte de ma conscience, du dévouement de mes amis, que je trouve le moyen d'être heureuse en dépit de tout cela.

— Le cardinal Mazarin n'a-t-il jamais tenté de mettre à profit votre influence sur les jeunes et vieux esprits de cette cour? Car je vous connais des fanatiques sexagénaires; et s'il vous avait plu, comme à la duchesse de Longueville, d'appliquer vos moyens de séduction à la politique, vous auriez pu combattre avec le cardinal de puissance à puissance.

— Il a eu peur un moment, mais je l'ai bientôt rassuré. Instruit par sa police qu'il y avait à Paris une femme chez laquelle se réunissaient chaque jour les personnes les plus distinguées de la cour par leur nais-

sance, leur mérite et le rôle qu'elles avaient joué dans la longue comédie de la fronde, il eut le désir de me connaître ; alors prenant le prétexte d'une pension que le feu roi faisait à mon père, et qui pouvait être reversible sur ma tête, il m'offrit une audience au nom de mes intérêts. Il n'y avait pas moyen de l'éluder ; c'est du moins ce que me persuadèrent le maréchal d'Albret et le duc de La Rochefoucault. Aux premiers mots que m'adressa le cardinal, je devinai aussitôt qu'il me prenait pour une seconde Marion Delorme, dont il pourrait obtenir les mêmes services que son prédécesseur avait si richement payés à la célèbre courtisane ; mais, vivement offensée de la comparaison, je ne tardai pas à lui prouver que la fille d'un brave gentilhomme, tout aussi fidèle que son père aux lois du véritable honneur, ne se dégraderait jamais par une action flétrissante. Il parut étonné de cette déclaration et du ton qui l'accompagnait ; il me parla de ma fortune, qui n'était pas, disait-il, en proportion avec l'éclat des gens de ma société. Je lui répondis qu'elle me suffisait pour les recevoir sans faste, mais convenablement, et qu'on riait plus à mes modestes soupers qu'aux festins des princes. Alors il en vint aux conversations politiques, en me laissant entendre, avec sa manière italienne, entremêlée de *concetti*, que je devais avoir le secret de tous ceux qui m'adoraient. — C'est possible, lui répondis-je en souriant, mais je le garde. Enfin, ennuyé de voir échouer ces tentatives en tout genre, il m'abandonna comme un sujet perdu dont on ne pouvait tirer aucun parti pour les missions secrètes ni pour l'espionnage. Et comme ce prêtre fin, rusé, rancuneux même, au fond n'est pas méchant, et qu'il

déteste de faire un mal inutile, il me laisse en repos et me protége même parfois contre la pruderie tracassière de la reine.

— Pensez-vous, avec toute l'Europe, qu'elle ait eu de l'amour pour cet homme? demanda Christine.

— Je crois fermement qu'elle n'a jamais aimé que lord Buckingham; mais sa soif de régner et son incapacité complète de régir un État l'ont forcée à se confier à des mains plus habiles. Mazarin était là, briguant l'héritage de Richelieu. Le peuple et la cour étaient habitués à s'incliner devent un chapeau rouge. Elle crut pouvoir sans danger remettre le soin des affaires aux mains d'un homme qui paraîtrait toujours agir par ses ordres; mais, une fois muni par elle de la puissance royale, Mazarin ne borna point là son ambition : avec la couronne il lui fallut la reine.

— Et vous croyez que, sans amour pour lui, elle se serait résignée?...

— Elle voulait régner, et, dans l'état de révolte où était la France, on pouvait la chasser du trône d'un moment à l'autre. Vous le savez, madame, vous qui la dédaignez, l'ambition est la plus cruelle dépendance.

— Oui; mais une reine se soumettre sans amour!

— Cela fait pitié, j'en conviens, surtout lorsque cette reine, si fière, si coquettement parée, si recherchée dans tous les soins de sa personne, voit ses belles mains blanches dans les mains noires et sales d'un prêtre italien.

— Un prêtre! Mais ce nom seul doit porter la terreur dans son âme, elle qui a si peur de l'enfer.

— Oui, mais elle a plus peur encore de ne point régner.

— Sacrifier le bonheur de son âme à un bonheur si ennuyeux! c'est de la démence.

— Il est certain que Votre Majesté ne doit pas comprendre une conduite si contraire à la sienne.

— Eh bien, j'aime à retrouver des exemples de ces tortures royales; c'est pour moi comme le récit des naufrages auxquels on n'est plus exposé. Mais cette pauvre reine a bien d'autres ennuis : je l'ai vue très-tourmentée de l'amour du roi pour Olympe Mancini, et, d'après ce que vous me dites des droits du cardinal, je conçois sa crainte.

— Et pourtant elle est vaine; le roi n'a point encore d'amour. Une vieille femme de chambre de sa mère s'est chargée de son éducation amoureuse et le maintient à l'abri de toute exaltation. Elle lui permet d'avoir toute l'admiration et toute la coquetterie possibles pour la charmante Olympe; et, comme la coquetterie n'est jamais que de la vanité ornée de galanterie, l'orgueil ne lui fait aucun sacrifice. M. de La Rochefoucault prétend que cet amour du roi pour la nièce du cardinal n'est qu'un de ces élans du cœur qui font tant d'infidèles. A l'âge du roi, on croit aimer tout ce que l'on admire : il a été séduit un jour, et pense qu'il est de son honneur de paraître l'être encore, voilà tout.

— Comment un amour véritable trouverait-il place au milieu de tant d'intrigues? Au reste, ajouta la reine, il ne s'en trouve guère plus ailleurs.

— Cela vient peut-être de ce qu'on exige trop de ce pauvre amour, reprit mademoiselle de Lenclos; on s'obstine à l'accabler des noms odieux de perfide, de traître, lorsqu'il est tout simplement frivole. Eh bien, acceptons-le tel qu'il est, et nous le déchargerons de

ce crime affreux de haute trahison. Il ne se fait perfide que parce que nous nous révoltons de sa légèreté. On lui impose des sacrifices, des vœux, des serments qu'un saint lui-même aurait peine à tenir; et l'on crie vengeance lorsque ce malheureux, obéissant à sa nature, secoue toutes ses chaînes pour retourner au plaisir. Convenez-en, madame, n'est-ce pas le comble de l'injustice et de la déraison : un sentiment que la beauté fait naître peut-il être tenu à vivre plus longtemps qu'elle?

— Eh! voilà tout le secret de votre bonheur, s'écria la reine : ce qui est vous suffit.

— C'est qu'il est suffisant pour ceux qui savent choisir. Que m'importent les défauts de mes amis, si leurs qualités ou leurs agréments me les font oublier. L'esprit de contradiction du prince de Condé, son entêtement, sa dureté même à soutenir une mauvaise cause, ne sont-ils pas rachetés par sa franchise, sa constance en amitié et par l'éclat de sa gloire (1)? Le maréchal d'Albret ne fait-il pas excuser son zèle un peu exagéré pour les intérêts du cardinal Mazarin, et sa faiblesse pour les faveurs de la cour, par un esprit délicat, scintillant et la grâce de sa galanterie? Je sais bien qu'en m'écoutant l'esprit malin de La Rochefoucault me juge, mais il m'amuse si bien en me répondant, que je lui pardonne; qui pourrait en vouloir au chevalier de Gramont de sa fatuité, quand on lui entend raconter ses aventures? N'est-ce pas de la comédie de salon aussi

(1) Son sang et ses yeux s'enflammaient à tel point quand il soutenait une mauvaise cause, que Boileau, effrayé de sa colère, dit un jour : « Dorénavant je serai de l'avis de M. le prince quand il aura tort. » (*Vie du grand Condé.*)

bonne que celle de Molière? et ce pauvre Molière lui-même, n'est-il pas souvent le plus taciturne des hommes? qui oserait le lui reprocher après avoir ri à Mascarille? et tant d'autres qui, n'étant comme Sévigné, de Guiche, que de charmants étourdis, n'obligent pas pas à plus de passion, de fidélité qu'ils n'en ont. Le tort et le malheur des philosophes de nos jours est de se faire réformateurs. A force de rechercher le mal pour l'extirper, ils ne voient que lui, et perdent à le combattre tout le temps que j'emploie à profiter du bien : je crois ma méthode meilleure et j'y reste fidèle.

— Merci de la leçon, dit la reine en se levant, j'en ai plus appris sur le bonheur réel dans cet entretien que dans tous les conciliabules, les discussions et les sermons de nos grands moralistes ; je vous dois d'avoir vu la réalité du rêve de ma vie : une femme libre et heureuse. Mais cette réunion de l'âme du plus honnête homme sous l'enveloppe de la plus belle femme est un phénomène qui ne recommencera point de longtemps, et qu'on voudrait vainement imiter; il n'appartient pas à tout le monde de borner son ambition à être heureux, on veut être puissant... Les femmes surtout ont la rage de vouloir dominer. « Elles gouvernent, il est vrai, les hommes en plusieurs rencontres et pendant un certain temps ; mais c'est toujours à leurs dépens. Le peuple imbécile, qui croit tout voir avec ses grands yeux, et qui juge tout sans connaissance, se trompe très-lourdement lorsqu'il s'imagine qu'une femme gouverne seule et l'État et son amant. Il y a toujours quelque barbon rusé, ambitieux, qui fait tout agir dans le mystère et le silence, témoin votre madré

et patelin de cardinal, qui fait la pluie et le beau temps, et qui se joue de tout le monde; nous sommes toujours dupes des hommes (1). » C'est donc une prétention ridicule que de vouloir les asservir : il est plus profitable de les amuser, et c'est peut-être l'unique moyen d'avoir sur eux quelque empire. Gardez cet empire que la beauté et l'esprit vous assurent pour longtemps, mademoiselle, et ne faites pas la folie d'abdiquer avant que le temps vous y force. Si l'amitié d'une femme célèbre... et malheureuse, ajouta la reine d'un ton concentré, peut être quelque chose pour une personne douée de tous les dons qui charment la vie, comptez sur la mienne.

— Je le voudrais, madame; mais en songeant à tous les noms que les méchants et les prudes me prodiguent, dois-je me flatter que la fille du grand Gustave puisse honorer de son amitié la joyeuse Ninon? C'est impossible, Votre Majesté a beau faire, l'empreinte de la couronne est restée sur son noble front, et ce stigmate la séparera toujours du commun des mortels : la protection est l'ennemie de l'amitié, mais elle fait naître la reconnaissance, et la mienne vous est acquise pour la vie, madame. Je n'oublierai jamais l'honneur de cette journée.

— Adieu, je n'oublierai pas davantage qu'en venant voir cette belle Ninon, qui tourne toutes les têtes des jeunes gens de la cour, j'ai trouvé en elle la digne amie du grand Condé, la protectrice, l'inspiratrice des plus beaux génies du siècle, et le modèle des philosophes.

(1) Lettre à la comtesse de Brégi (Recueil des lettres choisies de Christine, t. 1, p. 146.)

## VII

Dès le lendemain du départ de la reine de Suède, le roi et le cardinal se rendirent à La Fère, où M. de Turenne commandait l'armée du roi devant la Capelle. Les ennemis avaient quitté Saint-Guilain pour venir au secours de cette place; et toutes les forces étant réunies, on croyait à une bataille. Mais, voyant qu'elle tardait, M. de Turenne fit savoir aux assiégés que, s'ils ne se rendaient le lendemain, ils n'auraient plus de quartier. M. de Chamilly, qui était à M. le prince, commandait cette place, et il trouva plus à propos de se soumettre que de courir les chances d'un combat. Ainsi le roi, après être resté quelques jours à Guise, et avoir conduit en personne un convoi à Saint-Guilain, fut ramené par le cardinal à sa mère, paré d'une victoire qui n'avait été périlleuse pour personne, et qu'on allait fêter avec d'autant plus de joie qu'elle ne coûtait aucun regret.

Mais ces fêtes de la cour furent tout à coup interrompues par la mort de madame de Mancini, sœur du cardinal Mazarin. Cette mort, prédite à jour fixe par feu son mari, renforça toutes les superstitions du jour. Le cardinal en fut, dit-on, frappé d'une manière sinistre, car il se rappelait plusieurs mots de son beau-frère, qu'il érigeait en oracles. Voulant se distraire de cette préoccupation plus vive encore que ses regrets, il s'enferma dans son cabinet pour y travailler, en disant qu'il fallait faire comme David, qui pria et pleura pen-

dant la maladie de son fils, et joua de la harpe après sa mort.

Olympe de Mancini et ses sœurs, très-affligées de la perte d'une si bonne mère, se retirèrent au couvent pour y passer les premiers temps de leur deuil ; hélas ! un nouveau deuil devait bientôt s'y joindre. La belle duchesse de Mercœur était au moment d'accoucher, lorsqu'elle reçut le dernier soupir de sa mère. Sa douleur fut si violente, qu'elle tomba en paralysie et mourut presque subitement. A la nouvelle du danger de sa nièce, le cardinal accourut aussitôt à l'hôtel de Vendôme ; elle ne pouvait déjà plus parler. Mais un regard, un sourire célestes furent son dernier adieu. Le cardinal, qui avait rassemblé tout son courage pour supporter la mort de sa sœur, parut entièrement accablé par cette dernière perte ; il ne put retenir ses sanglots, et se laissa aller à des cris déchirants ; et, comme on se refuse à croire à la sensibilité d'un ambitieux, on mit encore cette profonde douleur sur le compte des prédictions du beau-frère astrologue.

Cependant le clergé, le parlement, et tous les principaux corps de l'État s'empressaient d'offrir au cardinal les consolations les plus fastueuses. Les gazettes du temps nous ont conservé le récit de ces témoignages pompeux qui prouvent à quel point Mazarin avait reconquis toute sa puissance.

Après avoir donné jusqu'aux moindres détails du superbe convoi où le corps de la défunte, traîné par six chevaux caparaçonnés en deuil, était entouré de flambeaux portés par les pages de son éminence, et suivis des officiers et gentilshommes de sa maison, on lit plus bas :

« Ce jour-là le roi, après avoir fait l'honneur au sieur de Mancini de le visiter dans son appartement, au Louvre, pour le complimenter sur cette mort, eut aussi la bonté d'aller voir le jeune Mancini, son frère, au collége des jésuites. Le lendemain, son éminence reçut les compliments de condoléance que les députés du clergé lui vinrent faire sur la mort de la dame Mancini, sa sœur, comme ensuite tous les principaux de la cour et de cette ville (1). »

On n'en aurait pas fait plus pour la mort de la plus grande dame de France.

Cependant, après avoir satisfait à tout ce qu'exigeait sa mère à propos de ce deuil, le roi, oubliant peut-être trop vite la douleur de mademoiselle de Mancini, ne pensa qu'à reprendre le cours de ses plaisirs. Les répétitions du ballet intitulé : *l'Amour Malade* se suivaient exactement à travers tous les services funèbres que le clergé multipliait pour le repos de l'âme de la dame de Mancini. Ce ballet, où le roi devait jouer un des principaux rôles, fut dansé le 17 janvier, en la grande salle du Louvre, en présence de toute la cour. « Le roi, dit une relation de ce temps, qui vient à la première des dix entrées qui le composent, comme autant de remèdes pour la guérison de ce dieu languissant, ayant fait l'ouverture de ces agréables divertissements, en représentant le *divertissement* même, avec tant de grâce et de majesté, que l'on peut dire qu'il n'eut jamais tant de douceur et de charmes qu'en la personne de ce grand prince, qui, se délassant de ses campagnes laborieuses par ces plaisirs tout à fait in-

(1) Recueil des gazettes, nouvelles, etc., 6 janvier 1657.

nocents, y paraît en effet à ses peuples, qu'il a la bonté d'en rendre participants, la plus auguste et la plus solide cause de leur contentement, aussi bien que de leur prospérité (1). »

Cet article, où le divertissement est représenté avec *majesté*, où le ridicule de mettre un roi en spectacle s'appelle un plaisir tout à fait innocent, auquel participe le peuple qui ne mettait jamais les pieds à la cour, ce fatras de flatteries imbéciles, sur le délassement *des campagnes laborieuses* d'un prince qui ne s'était pas encore battu, prouve assez que le pathos appliqué au journalisme n'est pas une invention moderne.

Olympe de Mancini avait trop d'esprit pour se faire longtemps illusion sur l'amour d'un roi qui s'amusait à faire le baladin, à se coiffer d'une couronne de roses, à revêtir une jaquette pailletée d'argent et garnie de roseaux, tandis que, plongée dans un double deuil, elle pleurait une mère et une sœur chéries. — Je lui plais, pensait-elle, mais je n'en suis pas sérieusement aimée, et cette découverte redoublait sa tristesse, car, si ambitieuse que soit une femme, elle est toujours assez femme pour regretter vivement l'amour, le simple amour dont sa vanité n'espérait plus rien.

Le prince Eugène de Savoie, comte de Soissons, était de retour à la cour après avoir été visiter sa famille. On répandait le bruit que la princesse de Carignan, sa mère, avait écrit à la reine pour lui confier la destinée de son fils et la prier de lui choisir une femme digne d'entrer dans la maison de Savoie, et d'épouser un petit-fils de Charles-Quint. En appre-

(1 *Gazette de France*, 1657.

nant cette nouvelle, le dépit, l'ambition se reveillèrent dans l'âme d'Olympe de Mancini ; elle fit demander un entretien à son oncle, et là, détaillant au cardinal tous les symptômes qui annonçaient l'affaiblissement des sentiments du roi pour elle, lui faisant prévoir l'instant où cet amour presque éteint ne donnerait plus d'inquiétude à la reine-mère, elle lui demanda s'il ne serait pas prudent de profiter de la faveur qu'on lui croyait encore pour obtenir une alliance non moins glorieuse que celle de la princesse de Conti et de la duchesse de Modène.

Le cardinal gémissait en secret de voir l'amour de Louis XIV pour sa nièce s'affaiblir de jour en jour, et il saisit avec empressement l'idée d'un projet qui lui vaudrait la reconnaissance de la reine, et ranimerait peut-être les sentiments du roi. Le nom du comte de Soissons, jeté comme par hasard au milieu de ceux des seigneurs de la cour, que la protection du cardinal ministre pouvait élever au plus haut degré de la fortune, avait retenti au cœur ambitieux de Mazarin, et il ne pensa plus qu'aux moyens d'arriver à cette grande alliance ; sa nièce avait déjà rêvé le meilleur, c'était d'aller se jeter aux pieds de la reine, en la suppliant de l'aider à décourager pour jamais un amour dont elle ne se sentait plus la force d'arrêter seule les progrès ; enfin c'était de la conjurer de mettre un obstacle invincible entre la passion du roi et celle qu'il inspirait.

— *Bene*, dit le cardinal, ravi de retrouver dans sa nièce cette ruse éclairée qui l'avait lui-même toujours si bien servi ; *bene*, je vais disposer la reine à te recevoir, je lui parlerai de ta profonde tristesse, je lui fe-

rai entendre que ses bontés seules peuvent te consoler ; mais je ne lui dirai pas un mot de ta conversion amoureuse, pour qu'elle en soit plus frappée ; au contraire; je ferai savoir, sous le secret, à la comtesse de Flex et à madame de Motteville, que le roi projette de venir te voir ici, au couvent, et l'effroi que donnera cette nouvelle à la reine, la rendra doublement empressée à te marier. Cela fait, je me charge du reste.

A ces mots le cardinal quitta Olympe pour aller préparer les scènes de cette comédie qui devait avoir, comme les autres, un mariage pour dénoûment. Le soir même on remarqua l'air soucieux de la reine, sa surveillance à guetter les moindres actions du roi, et le surlendemain, au sortir de la messe, chacun fut frappé du contentement peint sur sa physionomie ; on en devina bientôt la cause en entendant la reine dire à la princesse de Carignan :

— Ne vous l'avais-je pas bien dit, qu'il n'y avait rien à craindre de cet attachement?

Olympe joua si parfaitement son rôle dans son entrevue avec la reine, et le cardinal intrigua avec tant d'habileté, auprès de la famille du comte de Soissons et près du comte lui-même, qu'en moins d'une semaine toutes les difficultés furent aplanies par l'argent du cardinal et les intances de la reine; elle se chargea d'obtenir l'agrément de son fils pour cette alliance, et fut étonnée de trouver si peu de résistance de la part du roi.

— C'est Olympe, demanda-t-il avec un mélange de dédain et de dépit, c'est elle-même qui a supplié Votre Majesté de la marier?

— Oui, c'est elle ; et malgré le désir que j'avais de voir son sort fixé d'une manière honorable, je ne lui aurais jamais proposé ce mariage, si grand qu'il soit, dans la crainte que son cœur ne fût pas libre..., dit la reine d'un ton insinuant et doux.

— Son cœur, interrompit le roi en souriant, ah! son cœur ne sera jamais un obstacle à ses désirs ambitieux, je vous l'assure. Au reste, c'est fort bien calculé de sa part, et je ne ferai pas moins qu'elle pour ses intérêts. Vous m'aiderez j'espère, madame, dans le choix des présents que je dois lui faire. Je veux que ce mariage se bénisse dans ma chapelle, au Louvre, avec toute la magnificence possible ; je veux que toute la cour soit témoin du plaisir que j'ai de voir mon cousin de Soissons me donner une si jolie cousine; ce sera mon unique vengeance.

Malgré le sang-froid qui accompagna ces paroles, Anne d'Autriche, craignant qu'elles ne fussent dictées par un sentiment de dépit dont le moindre regard tendre aurait pu triompher, s'empressa de prendre acte du consentement du roi, en le priant de vouloir bien fixer le jour des fiançailles.

Deux jours après, 19 février, les fiançailles eurent lieu dans la chambre du roi, où étaient leurs majestés, Monsieur, son éminence, les princesses de Conti et de Carignan, mademoiselle de Longueville, l'ambassadeur de Savoie, et grand nombre d'autres personnes de marque. Après la lecture du contrat, qui fut signé par leurs majestés, etc., l'évêque de Rennes, premier aumônier de la reine, commença la cérémonie des fiançailles ; ensuite l'ambassadeur de Savoie remit à la fiancée, de la part de Madame royale, une riche boîte

ornée du portrait de la fille de Henri IV, et d'une parure en diamants, estimée plus de vingt mille écus (1).

## VIII

C'était la première fois que Louis XIV revoyait mademoiselle de Mancini, depuis qu'elle était venue mettre aux pieds de la reine le pompeux sacrifice de son amour. On s'attendait à de grandes émotions de part et d'autre, il n'y en eut point alors. Les flatteurs s'extasièrent tout bas, mais de manière à être entendus sur la sagesse d'un jeune roi capable d'immoler si courageusement sa passion à la vertu, et ses plaisirs à ses devoirs.

La cérémonie du lendemain fournit encore à de nouvelles flatteries, mais aussi à plus d'une observation piquante. Dès onze heures, du matin, le comte de Soissons, conduisant sa fiancée, arriva dans la chambre de la reine, où se trouvaient déjà réunis tous les grands personnages de cette brillante noce. La mariée était vêtue d'une robe de toile d'argent, garnie de pierreries; elle avait sur la tête un seul bouquet de perles, estimé plus de cinq cent mille livres. L'éclat de ses diamants, joint à celui de sa beauté, captivait l'admiration générale. Les épousailles, comme disent les gazettes du temps, se firent dans la chapelle de la reine. Puis les mariés, après avoir dîné en famille chez la princesse de Carignan, montèrent dans l'appartement

(1) Gazette du temps, 24 février 1657.

de son éminence, où les attendaient une fête magnifique et un souper splendide, que le roi et Monsieur devaient honorer de leur présence.

Lorsque le roi s'approcha de sa nouvelle cousine pour l'embrasser, selon l'usage qui octroyait cet honneur aux mariées que le roi daignait complimenter après la cérémonie nuptiale, on s'aperçut que la comtesse de Soissons pâlissait et qu'elle respirait avec peine; mais quelques mots dits par le roi ramenèrent aussitôt l'incarnat et le sourire sur les lèvres de la belle mariée; il s'établit entre eux une conversation que personne n'eut l'indiscrétion d'écouter, mais que les yeux de chaque courtisan interprétèrent tant bien que mal.

— Voilà le véritable contrat qui se signe, disait le duc de Guise au chevalier de Gramont; on discute les articles secrets.

— Eh bien, je soupçonne que ce qu'ils se disent est plus innocent qu'on ne le croit, répondit M. de Gramont. Elle est profondément coquette, elle sait par conséquent tout ce qu'on perd à céder : et lui n'est pas encore désabusé de l'effet des grands mots. Songez donc à ce qu'il souffrirait s'il lui fallait articuler à son confesseur ce mot qui semble évoquer toutes les puissances cornues de l'enfer : *adultère !*

— Voilà bien la réflexion d'un vrai perverti, reprit le duc ; il sait tous les degrés du vice et juge de sa maturité comme un jardinier connaît celle du fruit qu'il cultive. Ah ! vous croyez celui-là encore trop timide ; moi je crois qu'il n'attend qu'une occasion pour se développer dans toute sa splendeur ; mais il faut de l'amour pour faire des folies.

— De l'amour ! dit le duc de La Rochefoucault;

vous parlez de l'amour comme si c'était un mal inévitable. Tranquillisez-vous, mes amis, rien n'est si rare en France où tout se passe en conversation. Je parierais bien que la moitié des gens qui sont ici n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient point entendu parler de l'amour. Ils se passionnent pour une femme comme pour une couleur à la mode, que tout le monde a choisie avant qu'ils n'y aient pensé.

— Regardez un peu, dit le chevalier, il me semble que le comte de Soissons commence à s'impatientier; il écoute la princesse palatine d'un air fort distrait, et paraît plus occupé de ce qui se dit là-bas que des phrases tudesques de la princesse. En vérité ce serait dommage qu'il fût comme tant d'autres. Il est aimable. Un prince du sang qui se bat bien, qui est bon convive et qui joue gros jeu, c'est un trésor, et je serais fâché de le voir descendre au rang des maris ridicules.

— On n'est ridicule que lorsqu'on a une confiance présomptueuse, dit le duc de Guise; morbleu, j'ai passé toute ma vie à être trompé, et je ne m'en crois pas plus sot pour cela.

— Et vous avez raison, dit le duc de La Rochefoucault, n'est pas trompé qui veut.

— Ma foi, j'ai peur que ce pauvre comte ne le soit qu'à moitié, ce qui est bien la situation la plus misérable...

— Chut, voilà le maréchal d'Albret, dit M. de Gramont; vous savez qu'il n'aime pas à entendre dire ce qu'il pense.

— Voilà un homme à plaindre, s'écria M. de La Rochefoucault; son esprit fait le suplice de son caractère. Craintif, flatteur, dévoué au pouvoir comme les

dévots à Dieu, chacune de ses actions est un hommage au crédit, à la puissance du jour : et, s'il n'y prenait garde, chacune de ses paroles en serait la satyre. On ne se fait pas une idée des tours que son esprit lui joue, et du désespoir où il le jette, lorsqu'un de ses mots piquants est relevé par nous. Il se croit perdu, et Dieu sait les imprécations qu'il adresse alors à ce maudit esprit, toujours prêt à se moquer de ce que son intérêt et sa faiblesse révèrent.

— D'abord la crainte que ce mot ne vienne aux oreilles du cardinal ou de la reine fait ordinairement qu'il le met sur mon compte, dit le chevalier ; mais je le lui pardonne, cela passe avec mes autres péchés ; puis je m'en venge en lui soutirant quelque autre bonne plaisanterie sur les objets de son culte. Si je pouvais seulement le faire causer un peu sur le ballet de *l'Amour malade*.

— Ah ! grâce pour les ballets royaux, dit le duc de Guise, car j'en ai composé un que vous allez voir ces jours-ci.

— Oh ! l'indigne flatteur ! dirent à la fois ces messieurs ; et quand verrons nous ce chef-d'œuvre ?

— Mais au premier bal de la cour.

— Quel dommage de ne pouvoir le siffler !

— Vous n'en auriez pas le courage, vous dis-je ; c'est charmant ; rien que le titre vous le prouve : *les Plaisirs interrompus*. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit le marquis de Wardes, qu'il n'y a rien de si ennuyeux qu'un plaisir interrompu : jugez quand ils seront plusieurs.

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, reprit le duc de Guise. D'ailleurs il faut bien faire quelque chose pour

se désennuyer. Après avoir été tonsuré, marié, révolté, condamné à mort, généralissime, quasi-roi du plus beau pays du monde, puis encore prisonnier, et délivré. A quoi voulez-vous que je m'amuse? on ne se bat plus, eh bien, je danse maintenant.

— Voilà certainement la première fois que la danse est une retraite, dit froidement le comte de Bussy.

— Sans doute, dit le chevalier de Gramont; mais ici on n'a pas le choix des plaisirs : et puis quand le maître danse, tout doit danser. Heureusement qu'il joue aussi avec de grandes dispositions. Cela donne de l'espoir.

— Non pas celui de le gagner, dit le duc de La Rochefoucault, car il joue avec tout le bonheur de la jeunesse et toute la prudence d'un vieillard.

— Tant mieux, reprit le chevalier; cela en fera un joueur décidé; et, une fois attaché à ce maudit char de la fortune, la roue lui passera dessus tout comme sur nous autres. Elle ne s'inquiète guère vraiment d'accrocher une couronne.

— Mais aujourd'hui qu'il n'est encore que danseur on ne sait quel parti prendre, dit le duc de Guise; il n'y aurait pas même de profit à se faire dévôt; excepté quelque dames à qui la reine sait bon gré de faire pénitence avec elle, on ne gagnerait rien ailleurs à dire des patenotres; car il faut rendre justice au cardinal : il n'est point dévot.

Ce singulier éloge à propos d'un éclésiastique fit rire tout le groupe de causeurs. Il se divisa au même moment, car le roi venait de se lever pour passer dans la salle du festin.

On entendit alors une mélodie ravissante. Des musi-

ciens venus de Rome sur la demande du cardinal Mazarin exécutèrent avec leurs voix divines les plus beaux chants de *Léo* et de *Scarlatti* (1) ; et les Français, accoutumés aux cris aigus de leurs chanteurs à voix tremblotantes, accompagnées par ce qu'on appelait les vingt-quatre violons du roi, le tout écorchant une psalmodie détestable. Les Français, jusqu'alors vrais sauvages en musique, savouraient pour la première fois ce charme d'harmonie que depuis ils ont si bien apprécié. C'était de la musique d'église dont les paroles avaient été parodiées en concetti amoureux analogues à la circonstance, sorte de métamorphose très-commune en Italie ; enfin cela semblait un chœur d'anges envoyés du ciel pour célébrer le bonheur terrestre.

Louis XIV, enchanté de cette musique si différente de celle qu'il entendait journellement, conçut le désir d'avoir aussi quelque artiste italien pour réformer et conduire la musique en France ; car les musiciens qui venaient d'opérer une si grande révolution appartenaient à la chapelle Sixtine et devaient repartir pour Rome dès le lendemain. Mais ils avaient amené avec eux un jeune Florentin, animé du démon de la composition, et qui, jouant fort bien du violon, était très-capable de conduire un orchestre. Ce jeune homme s'appelait Lulli ; lorsqu'on voulut le mettre à la tête des fameux vingt-quatre violons du roi, ceux-ci se révoltèrent, il fallut créer pour lui une nouvelle troupe qu'on nomma les *petits violons*, et ces petits violons, devenus les interprètes des nobles chants de Lulli, révélèrent bientôt son génie.

(1) L'un des premiers grands compositeurs de l'Italie, et qui fut le maître du fameux *Durante*.

Chacun subit l'effet de cette musique selon sa nature ou sa disposition. La reine tomba dans une rêverie pieuse; le roi ne pensa qu'a enrichir sa cour de musiciens semblables à ceux dont les talents illustraient la cour du saint-père. Le cardinal de Mazarin se disait *in petto :*

— Ils me reprochent d'aimer l'argent, je suis bien aise de leur prouver que je sais le dépenser quand il le faut, tout aussi noblement qu'eux. Faire venir de Rome à mes frais la moitié de la musique du pape pour chanter trois heures ici, c'est, je crois, assez magnifique.

Ces accords brillants avaient complétement ranimé la gaieté de la mariée; elle répondait en souriant à tous ceux qui lui adressaient la parole, même au comte de Soissons. Un seul de ses admirateurs ne lui avait pas dit un mot de la journée : c'était le marquis de Wardes; sans être piquée de son silence, elle l'avait remarqué, et, le cherchant des yeux au moment où la musique occupait tout le monde, elle le vit accablé sous le poids d'une profonde tristesse. Le marquis de Wardes, lui d'ordinaire si vif, si gai, si sémillant, qui peut l'attrister ainsi? pensa-t-elle; et, présumant que la crainte ou la douleur d'une disgrâce pouvait seule le plonger dans cet état, la comtesse demanda au roi si ce n'étaient pas quelques mots, quelques reproches de lui, qui plongeaient M. de Wardes dans cet accablement.

— De moi? reprit le roi en souriant.

— Oui, de vous, répondit la comtesse; ah! je connais leur puissance.

— Eh bien, vous devez savoir aussi que le caractère

et l'esprit indompté de Wardes le rendraient peut-être trop courageux contre une disgrâce de ma part, mais qu'il n'en serait pas de même pour celle qui lui viendrait de vous.

— Quelle erreur ! Votre Majesté plaisante.

— Ah ! vous ne nierez pas son amour, j'espère ; il ne se donne pas la peine de le cacher, et j'aurais pu trouver quelquefois sa persévérance insolente ; mais vous n'y preniez pas garde, et cela me suffisait. Aujourd'hui que vous êtes frappée de sa langueur, des soupirs qu'il pousse en regardant l'heureux comte de Soissons, je commence à croire que cette persévérance pourra bien être un jour récompensée.

— Sans les bontés dont Votre Majesté me comble aujourd'hui, je sens que je ne lui pardonnerais pas cette méchante idée.

Le roi entendit à peine cette réponse ; les yeux attirés par le regard d'une jeune personne placée à l'un des bouts de la table, il se sentit ému par l'expression angélique de ce jeune visage qui, sans être régulier, avait une charme extrême. Depuis que les yeux du roi s'étaient tournés vers elle, les siens s'étaient baissés et de grosses larmes s'en échappaient lentement. C'était l'effet de cette musique italienne qui évoquait dans une âme tendre tous les souvenirs d'enfance et de patrie. C'était cette pesante mélancolie d'un amour sans espoir, sans raison, sans ambition, qui ne peut naître que dans une imagination poétique, et vivre que dans un cœur brûlant. Cet amour, culte silencieux et fanatique dont le dieu n'entend jamais la prière ; ce secret gardé par le désespoir, ce dévouement immobile, enfin cette fièvre au délire muet, la torture et la joie d'une

âme passionnée, le ciel a permis qu'elle fût contagieuse.

Cette jeune fille, sortie ce jour-là du couvent pour assister au mariage de sa sœur, était Marie de Mancini.

## IX

Le cardinal Mazarin, malgré les prédictions sinistres de son beau-frère, malgré les prières de sa sœur mourante, avait saisi l'occasion du mariage de la comtesse de Soissons pour tirer du couvent des Filles de Sainte-Marie où elle était depuis plusieurs années, sa troisième nièce, cette jeune Marie, dont le caractère décidé, réfléchi et profondément passionné avait inspiré tant de craintes à ses parents.

Le cardinal, connaissant à Marie un esprit capable de le juger, n'avait aucune affection pour elle. Hortense, l'avant-dernière des filles de sa sœur, était l'objet de sa préférence. Elle annonçait devoir être un jour la plus belle femme de la cour de Louis XIV; et, soit que le cardinal fondât sur cette beauté merveilleuse des espérances d'ambition, soit qu'il fût tout naturellement séduit par les grâces enfantines et la soumission d'Hortense à ses moindres volontés, il projeta dès ce moment d'en faire l'unique héritière de son immense fortune.

Marie, accoutumée à entendre vanter chaque jour la beauté de ses sœurs, et particulièrement celle que révélaient déjà les traits nobles et la taille svelte de la jeune Hortense, se croyait laide. Cette croyance, une fois

affermie dans l'esprit d'une femme, la sauve de tous ces débats d'amour-propre qui altèrent l'humeur et empêchent d'être aimable. Dans une lice où l'on se croit le moins fort, l'inutilité du combat désarme, et l'on s'épargne volontairement l'humiliation d'être vaincu. Ainsi Marie, persuadée de l'impossibilité où elle serait de plaire, à côté de personnes plus séduisantes l'une que l'autre, s'était résignée à ne pas même faire valoir les dons qu'elle avait reçus de la nature.

On ne saurait s'en rapporter au portrait qu'en fait Bussy Rabutin dans son histoire amoureuse des Gaules; dans ce portrait, tracé avec malveillance, il dit cependant :

« Il y avait dans toutes ses manières une vérité, une élégance à laquelle on ne résistait pas. »

Madame de Motteville, qui est trop le flatteur d'Anne d'Autriche pour l'être aussi de Marie de Mancini, dit qu'elle avait une taille élancée, de beaux yeux noirs, la bouche grande, mais ornée de belles dents; elle ajoute qu'avant d'être animée du désir de plaire, elle paraissait plutôt laide que jolie; mais qu'à peine l'espoir d'être aimée eut-il fait battre son cœur, que toute sa personne s'embellit de grâces nouvelles; que son regard prit une expression ravissante, et que chacun lui reconnut alors un charme irrésistible.

Il fallait une grande puissance d'esprit pour se résigner à la situation que sa modestie lui imposait, car sa nature vive, impérieuse, devait la porter à disputer avec succès contre les avantages qui lui manquaient. Mais la supériorité d'esprit qui ne sauve point du ridicule de paraître confiante dans les agréments qu'on n'a pas, ne laisse aucune illusion sur leur absence. Hélas!

les âmes d'élite ne sont si inquiètes, si passionnées, si malheureuses que par la suprématie qu'elles reconnaissent à la beauté sur tous les autres dons de la nature.

Dès son arrivée en France, Marie de Mancini, encore enfant, n'entendait parler que du beau visage, que des agréments, des vertus qui se développaient chaque jour dans le jeune roi. Le cardinal Mazarin vantait d'autant plus son esprit, sa capacité, qu'il s'appliquait à neutraliser l'un et l'autre. Plus tard l'amour vaniteux d'Olympe pour Louis XIV, et celui qu'elle se flattait de lui inspirer, commencèrent à exalter l'imagination de Marie : elle envia le sort de sa sœur comme on envie ces bonheurs d'exception qu'on sait ne devoir jamais atteindre. Si Olympe avait été simplement belle et sans esprit, Marie n'aurait pas même conçu l'espoir de rivaliser avec elle, tant elle s'humiliait devant la beauté; et comme Olympe joignait à ce formidable avantage un esprit sémillant, Marie croyait le règne de sa sœur éternel, et la traitait avec tout le respect d'une sujette.

Il n'est point de jeune fille dont la vie du cœur n'ait commencé par un rêve. Celui de Marie eut pour idéal un roi. Elle se l'imagina, non pas tel qu'il était, mais tel que le peignaient la vanité d'Olympe et la flatterie de tous ceux qui espéraient quelque grâce du roi ou de la favorite.

Depuis un an, son oncle la faisait sortir avec sa jeune sœur à chaque grande solennité, pour rendre leurs devoirs à la reine, c'est-à-dire au premier jour de l'an, à la fête de la reine, à celle du roi, et Dieu sait dans quelle agitation Marie sentait arriver ces jours de cérémonie où elle était certaine de voir le roi ! L'air à la fois sévère et gracieux de Louis XIV, ses manières sim-

ples, nobles, son maintien royal, enfin tout son extérieur servait merveilleusement bien les illusions d'une tête exaltée et d'un cœur aimant.

Rassurée par l'impossibilité où elle se croyait de plaire, sûre de ne point attirer l'attention du roi, Marie se livrait sans nulle contrainte au bonheur de le contempler. Elle observait, interprétait les moindres actions du roi, puis elle revenait en parler à ses compagnes avec enthousiasme : elle l'avait vu prier comme un saint, sourire et parler comme un ange, danser comme un sylphe. Le culte de la royauté paraissait alors une chose si simple, que même là où le culte divin aurait dû remplir tous les moments, on l'admettait sans scrupule.

L'exaltation de Marie, son bavardage éloquent et passionné ne furent remarqués des pensionnaires et des religieuses de son couvent que lorsqu'elle cessa tout à coup de parler du roi et de ce qu'elle avait vu à la cour. On pensa que le cardinal de Mazarin, craignant quelque indiscrétion de la part de sa nièce, lui avait imposé ce silence impromptu, et il fut défendu de la questionner à ce sujet.

Elle aurait eu de la peine à répondre franchement : son cœur, subissant toutes les phases de la maladie, en était venu, après cette petite fièvre d'épanchement qui place le même nom dans toutes les phrases, à cette émotion insurmontable qui couvre le front de rougeur au nom de ce qu'on aime. En s'augmentant en force, en profondeur, son sentiment avait pris cette timidité, cette pudeur inséparables du véritable amour chez les femmes. Le souvenir du roi faisant battre son cœur avec violence, elle osait à peine y penser devant té-

moin; de là venait qu'elle n'en parlait plus, tant elle avait peur de se trahir.

Telle était la préoccupation de Marie, lorsque la supérieure vint, les larmes aux yeux, lui faire ses adieux, et lui apprendre que le cardinal, son oncle, renonçant à la consacrer à Dieu, comme il en avait fait la promesse à sa mère, allait la retirer du couvent pour la présenter à la cour où la reine devait la prendre sous sa haute protection.

Dans le bonheur et l'effroi que lui causèrent ces nouvelles, Marie embrassa en pleurant la supérieure, et se rendit aussitôt dans la chapelle. Là, tombant au pied de l'autel, elle supplia Dieu de lui accorder la force de contenir son secret à travers tous les piéges tendus à sa faiblesse, et les dangers qu'elle allait trouver dans la présence habituelle du roi. Elle n'osa prier Dieu de l'affranchir de ces dangers en éteignant son amour; elle croyait, ou plutôt elle voulait croire ce miracle impossible, et puis l'on renonce plus facilement au plaisir qu'au tourment qu'on se choisit. Ce tourment était sa vie, elle ne demandait au Ciel que de le rendre invisible à tout regard humain, et finit sa prière par le vœu solennel de mourir plutôt que d'en jamais faire l'aveu.

## X

Un homme d'esprit a dit :

« On ne s'intéresse beaucoup dans le monde qu'aux gens qui ont un secret. »

C'est que le mystère a un charme irrésistible ; il excite la curiosité des sots, la sympathie des âmes nobles, l'intérêt même des indifférents ; c'est un aimant dont on pourrait profiter pour choisir dans ce qu'il attire, si le possesseur d'un secret pouvait s'occuper d'un autre intérêt au monde.

Aussi Marie de Mancini ne s'apercevait-elle point des hommages que sa préoccupation lui attirait depuis le jour où elle avait paru si rêveuse au mariage de sa sœur. Mais aussi, combien d'étonnements, combien d'idées brisées dans la tête d'une jeune personne que l'on tire tout à coup de la retraite la plus austère pour la transplanter au milieu d'une cour éblouissante et toute palpitante d'intrigues politiques ou amoureuses. Plus l'esprit observateur et éclairé de Marie, plus son cœur ardent l'aidaient à reconnaître les sentiments vrais ou les défauts de caractère, moins elle comprenait cet amalgame de religion et de vanité, de respect et d'ironie, d'amour et d'indifférence qui choquait sa raison. En apprenant le mariage de sa sœur, elle avait pleuré d'admiration sur l'héroïsme d'un si grand sacrifice ; elle pensait trouver Olympe accablée sous le poids de ses regrets, et soutenue par l'attrait de la vengeance ; c'était du désespoir, de la rage qu'elle s'attendait à lire dans ses yeux ; il lui aurait paru tout naturel que le roi poignardât la mariée devant toute la cour, avant de la livrer au comte de Soissons, ou de voir succomber Olympe au poison pris par elle pour échapper à l'horreur d'être à un autre qu'au roi ; et Marie crut rêver à l'aspect du visage radieux de sa sœur : sa surprise redoubla en la voyant causer et sourire avec le roi, comme à l'ordinaire, et l'air enjoué et

coquet de Louis XIV; ses manières presque affectueuses pour le comte de Soissons, achevèrent de la déconcerter : c'était à ses yeux le sublime de la contrainte ou de la résignation, et elle gémissait tout bas de se reconnaître incapable d'un courage si vertueux.

Il serait fort avantageux de voir ainsi le monde, s'il daignait maintenir l'illusion. Mais il est si empressé de la détruire! Peu de jours suffirent à Marie pour démêler le vrai dans tous ces sentiments factices. Elle s'aperçut bientôt que sa sœur n'avait que de la vanité pour Louis XIV; mais moins bien placée pour lire dans le cœur du roi, et jugeant d'après les soins assidus qu'il rendait à la comtesse de Soissons, elle le crut sincèrement amoureux; et puis, quand on s'est arrangé dans un désespoir, on accueille avec tant d'avidité tout ce qui peut le consolider!

Quand le roi venait faire visite à la comtesse, Marie trouvait toujours quelque prétexte pour quitter sa sœur; chez la reine, lorsqu'elle n'était pas forcée de travailler comme toutes les autres dames autour de la table où la reine faisait du filet, elle se tenait derrière le tabouret de la dame d'honneur et s'arrangeait toujours pour être inaperçue. Cependant son esprit se trahissait même dans sa manière d'écouter; déjà les personnes instruites et causant bien recherchaient sa conversation. Le duc de La Rochefoucault lui-même, qui, malgré sa réconciliation, n'en détestait pas moins le cardinal et tout ce qui tenait à lui, faisait exception en faveur de Marie; il est vrai qu'il avait découvert l'espèce d'éloignement du cardinal pour elle. Depuis les déceptions de la fronde et les chagrins que lui avait causés la duchesse de Longueville, M. de La Rochefou-

cault s'était corrigé de toute ambition personnelle, mais il en gardait beaucoup pour son fils, le prince de Marsillac. Ce fils était à peu près de l'âge du roi, d'un caractère noble et doux; sa bonne éducation lui tenait lieu d'esprit; il avait toutes les qualités qu'on pouvait désirer dans un honnête favori, et aucune des supériorités qui effraient les princes. Un instinct de courtisan porta M. de La Rochefoucault à admettre le prince de Marsillac dans les petites conversations qui se passaient souvent avec mademoiselle de Mancini dans le fond de la chambre de la reine, pendant que celle-ci causait avec la princesse palatine et les grands personnages de la cour. Ces causeries furtives avaient tout le charme de l'intimité; elles allaient fort bien tant que Monsieur ne venait point s'y mêler avec sa troupe de jeunes gens spirituels. Mais, dès que le groupe s'augmentait de manière à s'attirer l'attention du roi, Sa Majesté finissait toujours par en témoigner sa mauvaise humeur en portant sur les causeurs des regards sévères; aussi Marie, redoutant plus ces regards que le colère céleste, prenait-elle aussitôt le bras d'Hortense pour la ramener près du cercle de la reine, et le roi, sensible à cette démarche, venait presque toujours l'en remercier par quelques mots flatteurs. Mais l'accueil glacial qu'elle leur faisait, son affectation à n'y répondre que par des remercîments respectuenx, découragèrent le roi; il s'étonna que la même personne dont on vantait la conversation n'eût jamais rien à lui dire.

Ce soir-là, il parla de la fête qu'il voulait donner aux nouveaux époux, et dit que le cardinal s'étant montré si magnifique, il fallait que les dames de la

cour l'aidassent, par l'éclat de leur parure, à éclipser l'éclat du jour des noces. Plusieurs personnes prétendirent qu'un bal déguisé prêterait davantage à la magnificence des costumes. On chercha, dans l'histoire grecque et dans l'histoire romaine, les cérémonies les plus pompeuses, les plus beaux triomphes ; chacun fit preuve de sa petite érudition ; et le malheur voulut que le roi, croyant pouvoir mêler son avis à tous les autres, dit une de ces grosses ignorances que son éducation excusait, mais qui n'en consterna pas moins tout le cercle.

M. le maréchal de Villeroy eut beau s'écrier aussitôt :

— Votre Majesté se trompe; le secours du gouverneur, venu trop tard, ne tira point d'embarras le royal élève.

— Pourquoi rougir ainsi? dit tout bas M. de La Rochefoucault à Marie, ce n'est pas vous qui l'avez dite?

En effet, Marie était confuse et désolée de voir son idole humiliée, en dépit de tout le respect qu'inspiraient son rang et même sa personne digne d'une meilleure éducation. Elle n'avait pu s'empêcher de lancer sur son oncle un regard d'indignation, en remarquant le sourire moqueur que les courtisans s'efforçaient en vain de cacher. Mais le cardinal, occupé à parler au maréchal de la Meilleraye de la marche des armées, ne prêtait pas la moindre attention à ce qui se disait près de lui. Heureusement, le maréchal d'Albret, en courtisan habile, releva la conversation par une fausse nouvelle; chacun s'attacha à cette proie, il ne fut plus question du bal déguisé; on

pensa bien que ce divertissement était mort sous la bêtise qu'il avait fait dire.

Une fête fut ordonnée pour les jours suivants dans les grands appartements du roi ; on devait représenter le ballet du duc de Guise, et malgré les projets hostiles des amis de l'auteur, leur critique fut désarmée par la magnificence et l'exécution parfaite du ballet.

Cette fête étant dédiée à la comtesse de Soissons, elle y reçut tous les honneurs dûs à une princesse du sang, et tous les hommages que la faveur attire. La reine, après l'avoir envoyé chercher à l'hôtel de Soissons par sa dame d'honneur, dans les carrosses du roi, était venue au-devant d'elle jusqu'à la porte de la salle des gardes, puis elle l'avait fait placer à la gauche du roi pendant le spectacle. Le premier rang était occupé par les princesses et les grandes dames de la cour. Sur le second se trouvaient les filles d'honneur de la reine. Marie et Hortense avaient leur place derrière le siége de la comtesse de Soissons et par conséquent fort près du roi. Marie pouvait entendre les propos galants que le roi adressait à la comtesse, et les spirituelles coquetteries que sa sœur lui répondait. C'était toujours la même pensée sous mille formes différentes :

« Je vous trouve à mon goût, et votre amour m'amuse. »

Que de prétendus grands sentiments pourraient se traduire par ces mots !

Marie écoutait ces déclarations furtives, ces tendresses voilées sous le rire, sans en être jalouse. Quelque chose l'avertissait que l'amour vrai parle autrement.

— Où donc est votre sœur Marie? demanda tout à

coup le roi en cherchant des yeux parmi les filles d'honneur de la reine ; je ne la vois pas.

— C'est qu'elle est trop près de nous, sire, elle a cédé sa place à la dame d'honneur de la princesse palatine, et elle est venue s'asseoir derrière moi.

Alors le roi se retourna ; il salua gracieusement Marie, puis il se remit à causer avec la comtesse, mais beaucoup plus bas qu'auparavant. Le non de Marie répété plusieurs fois fut le seul mot qui parvint à son oreille, ou plutôt à son cœur, car son émotion fut grande pendant ce court entretien dont elle était le sujet. Pourquoi le roi parlait-il d'elle? quelle sorte de question adressait-il à sa sœur sur son compte? que lui importait de rien savoir d'elle? Ces questions qu'elle se répétait sans pouvoir y répondre la livrèrent à des conjectures infinies.

Le ballet commença et fixa bientôt l'attention générale ; le roi en parut entièrement captivé ; c'était le genre où il excellait, et il voulait bien que le duc de Guise s'y distinguât, à condition pourtant de rester inférieur à lui. La comtesse de Soissons, impatientée de voir que l'intérêt du ballet l'emportait sur tout, que le roi ne pensait plus à elle, laissa tomber son éventail, espèce de petit manége qu'elle employait souvent afin de jouir du plaisir de voir Louis XIV se précipiter pour le ramasser. En effet, le roi était d'une politesse si empressée envers toutes les femmes, qu'on pouvait toujours la mettre à l'épreuve avec succès ; le roi se baissa, chercha l'éventail qui était tombé entre son fauteuil et celui de la comtesse, et le lui rendit sans s'apercevoir que le frottement de son bras contre le pied du fauteuil avait détaché un des nœuds de ruban

vert broché d'or qui surmontait ses manchetttes ; au milieu de chacun de ses nœuds était agrafé un magnifique bouton en diamant. Marie sent aussitôt quelque chose rouler sur son pied, elle ramasse le nœud, en détache l'agrafe, la rejette sous le fauteuil de sa sœur, et cache le nœud de ruban dans son corsage avec tout le trouble d'un voleur qui vient de ravir un trésor.

Le spectacle fini, la reine plaisante son fils sur sa manchette boiteuse, et prétend qu'il est si prompt à s'habiller, que ses valets de chambre n'ont pas le temps d'attacher les nœuds de son habit. Le roi se justifie en affirmant qu'il avait ses deux agrafes avec leurs nœuds. Les gens de service se mettent à chercher le nœud perdu ; pendant ce temps le roi passe avec toute la cour dans la salle de danse, il ouvre le bal avec la comtesse de Soissons : après une ou deux figures, un gentilhomme de la chambre vient remettre l'agrafe au roi en disant qu'on n'avait pas pu retrouver le nœud de ruban.

A ces mots le roi lance un regard d'amour sur madame de Soissons, comme pour lui dire : Je reconnais l'auteur de ce larcin, et je l'en remercie ; et Marie était là, immobile, les yeux attachés sur le roi, voyant l'erreur où il tombait, et sentant son cœur succomber à un mal inconnu, déchirant, mortel. Puis la réflexion vint calmer sa torture. Pourquoi le roi l'aurait-il devinée ? Un regard, un mot involontaire avaient-ils jamais trahi le sentiment que son cœur savourait comme ces parfums qui tuent ? Elle finit par se dire avec résignation :

— Eh bien, soit, Olympe profitera de ma folie.

En effet, Louis XIV, encore dans cet âge où l'on attache tant de prix à toutes les futilités de l'amour, redoubla de soins, de tendresse même pour la comtesse de Soissons, et celle-ci, se croyant encore plus jolie que de coutume, trouva très-simple que le roi fût plus amoureux; cependant lorsqu'il manque de sympathie dans une idée amoureuse, on le sent d'abord, et on le sait bientôt. Quelques insinuations sur le vol du ruban n'ayant pas été comprises par la comtesse, Louis devint rêveur, puis attiré presque involontairement près de Marie, il fut frappé de l'altération de son visage et lui demanda d'une voix émue si la chaleur ne l'incommodait point. Marie déconcertée par cette preuve d'intérêt, y répondit en balbutiant :

— Vous êtes trop bon, sire !... il est vrai... la chaleur est excessive... mais je n'en souffre point.

— Alors vous danserez, dit le roi en lui offrant la main.

— Si Votre Majesté l'ordonne... reprit Marie en tremblant si fort que le roi s'en aperçut.

— Je n'ordonne point, je prie, dit le roi en souriant, et il conduisit Marie à la même place où il venait de danser avec la comtesse de Soissons ; et celle-ci le remercia de l'honneur qu'il faisait à sa sœur, comme d'une faveur personnelle, ne doutant pas que c'était pour elle seule que le roi se montrait si bienveillant pour sa famille.

Malgré l'excès de son émotion, Marie dansa avec grâce, on dirait presque avec esprit, car il entre dans la danse d'une femme du monde un certain tact, un goût dont l'absence d'esprit rend incapable. Une sotte danse toujours trop mal ou trop bien.

Il y a dans l'amour concentré des extases de cœur, vives et pures comme celles que la religion inspire ; la défiance, la vanité, le remords, n'en viennent point troubler le charme ; on jouit de son amour pour celui qui l'ignore avec cette espérance si douce qu'il le partagerait peut-être, s'il lui était révélé ; on le rêve, lui présent, tel qu'on le souhaite ; on le pare de tous les sentiments qui répondent le mieux à un amour passionné, et comme on ne tente sur son cœur aucune épreuve, il n'est point de déception à craindre ; l'image reste pure, et le rêve conserve tout son ravissement poétique.

Marie se livrait à cet enchantement dans tout l'abandon de son âme. Elle était reine en cet instant : c'était bien la main de Louis qui tenait la sienne ; c'était bien à elle que s'adressaient ses paroles flatteuses ; il n'était occupé que d'elle en ce moment, et ce moment, pensait-elle, serait le souvenir de toute sa vie !

Mais plus l'illusion avait été délirante, plus le retour au vrai fut accablant ; la terreur de se trahir remplaça tout à coup la joie insensée de Marie, son visage glacé par la crainte parut l'être par la froideur ; et lorsque le roi, cherchant à prolonger l'entretien après la danse, lui proposa de la conduire près de sa sœur Olympe, qui venait de passer dans le salon où était la reine, elle répondit en s'inclinant d'un air si indifférent, que le roi en resta glacé lui-même.

— Cette personne-là est incompréhensible, se dit-il après avoir reconduit Marie à sa place, elle a je ne sais quel attrait qui me donne toujours le désir de lui parler, et quand je l'aborde, le feu de ses yeux s'é-

teint ; son visage si animé prend une expression insignifiante, presque d'ennui ; elle ne sait plus que dire : c'est peut-être parce qu'on lui défend de me parler. Il y a peut-être ici quelqu'un qui en est jaloux... qu'elle aime ? Les nièces du cardinal sont fort recherchées, et bien que celle-ci soit la moins jolie, elle est déjà, sans doute l'objet de l'ambition de plusieurs prétendants... C'est peut-être d'un projet de mariage pour elle dont le cardinal parlait ce matin à la reine, quand j'ai interrompu leur entretien ?... Oui... on ne veut m'en faire part que lorsque tout sera convenu : mais j'ai bien le droit de savoir un des premiers comment on dispose du sort des gens de ma cour... et je questionnerai la reine à ce sujet... ils en traitent bien assez vraiment sans me les communiquer... je ne sais rien de ce qui se fait en Europe... Ah ! si le cardinal ne nous était pas si nécessaire !...

## XI

Les jours suivants Louis XIV apprit de sa mère que le maréchal de la Meilleraye avait demandé la main de Marie de Mancini, pour son fils aîné, auquel il faisait de grands avantages, si ce mariage avait lieu. Le cardinal avait fait part de cette demande à sa nièce avec toute l'autorité d'un oncle, d'un maître qui commande; mais Marie était restée inflexible dans son refus, en répétant avec calme qu'elle ne voulait point encore se marier, et que, si on prétendait l'y contraindre, elle prendrait le voile.

Heureusement pour Marie, ce refus, loin d'offenser le jeune duc de la Meilleraye, lui laissait toute liberté de se livrer à l'amour qu'il commençait à ressentir pour la belle Hortense; et le cardinal voyant qu'il n'était point perdu pour sa famille, permit au duc de la Meilleray de se consacrer à sa jeune nièce plutôt qu'a l'aînée. C'est le même qui épousa depuis Hortense de Mancini, et prit le titre de duc de Mazarin.

Une résistance aussi prononcée ne pouvait trouver grâce aux yeux du cardinal, et quoiqu'elle retardât seulement d'une ou deux années l'alliance qu'il désirait, il ne pardonna point à Marie d'avoir déployé en cette circonstance la force de caractère qu'on lui avait appris à redouter en elle.

En racontant ces détails au roi, la reine prit le parti du cardinal et blâma hautement la résistance de Marie.

— Cette résistance a peut-être pour cause quelque inclination secrète, dit le roi avec curiosité.

— Je l'ai cru d'abord, reprit la reine, mais les informations que j'ai prises auprès de l'abesse de Sainte-Marie, et de la gouvernante de mes filles d'honneur, m'en ôté l'idée. Marie est peu confiante, il est vrai, mais sa conduite n'a rien de ce qui cache une intrigue amoureuse. Elle est studieuse et s'enferme souvent pour lire, parceque ses sœurs se moquent de sa prédilection pour les ouvrages sérieux; et qu'elle s'occupe d'histoire, de politique, comme si elle était appelée à gouverner un État. Mais à part ce ridicule, qu'on ne devinerait pas à sa conversation, et le plaisir qu'elle trouve à causer avec nos vieux seigneurs beaux-esprits, on n'a rien à lui reprocher. Elle n'est point coquette.

— Elle est pourtant fort entourée par plusieurs de nos jeunes courtisans, reprit le roi.

— Certainement, ils pensent que son oncle fera autant pour elle qu'il a fait pour ses aînées, mais ils se trompent, il aime peu Marie, et il ne la dotera richement que pour la marier dans l'étranger; il prétend que son sang méridional a besoin de l'Italie, que son goût pour l'étude et les arts lui en rendra le séjour plus agréable que celui de France. Enfin, soit l'effet des prédictions de son beau-frère, soit injustice de sa part, il veut l'éloigner de lui, et c'est ce qu'il fera sans doute dès qu'Hortense sera en âge d'être mariée.

— Quelle faiblesse! s'écria le roi, quoi! sur la foi d'un tel oracle, il sacrifierait sa nièce, celle qui mérite peut-être le plus son attachement? ah! vous m'expliquez maintenant le fond de mélancolie qu'on remarque en elle, lors même qu'elle sourit au milieu d'une fête. C'est l'idée de cette prévention fatale qui la poursuit sans cesse; mais vous, madame, vous dont la piété doit se scandaliser d'une semblable injustice, comment la laisseriez-vous s'accomplir?

— Je ne puis m'opposer à la volonté d'un chef de famille, et puis le cardinal a déjà tant fait pour la sienne, qu'on ne saurait le soupçonner d'être un mauvais parent; il faut qu'il ait quelque raison puissante et que nous ignorons, pour se montrer si rigoureux envers Marie.

— Obtenez de lui de connaître ces raisons, je suis sûr qu'il ne vous sera pas difficile de les combattre; d'après ce que la duchesse de Mercœur et madame de Soissons m'ont dit souvent de leur sœur Marie, je la crois digne de votre protection; accordez-la lui, madame.

— Mais il me semble qu'elle a déjà la vôtre, et que cela doit lui suffire, reprit la reine avec un sourire moqueur.

— Que voulez-vous que je tente pour elle ? je n'irai point dire à son oncle qu'il a tort de ne pas l'aimer : à peine si je cause librement avec lui des affaires de l'État ; il me répond toujours ce qu'il faut pour me rassurer, mais jamais ce qui pourrait m'éclairer. On dirait que les intérêts de la France ne regardent que lui.

— C'est qu'il les défend si bien, dit la reine, qu'il a le droit de s'en croire l'arbitre ; quand l'âge vous aura instruit dans le grand art de régner, vous comprendrez, mon fils, l'excès de sa discrétion même avec vous. Voyez ce que nous lui devons ; l'acquisition de l'Alsace, la fin de nos troubles, votre couronne peut-être ; ah ! de tels services méritent bien toute notre confiance ; croyez-moi, laissez-le agir, et bénissez le ciel de vous donner un si bon guide.

C'est ainsi qu'Anne d'Autriche réprimait chaque jour dans l'âme despotique de son fils l'impatience qu'il éprouvait de régner par lui-même ; et que la conscience des connaissances qui lui manquaient pour gouverner le ramenait à une soumission complète ; sa mère l'en remerciait alors en ordonnant pour lui de nouvelles fêtes, et le cardinal profitait de cette condescendance pour garder le sceptre et ajouter encore aux trésors immenses qu'il avait amassés : car les troubles, la paix et la guerre servaient également sa fortune.

Le roi sortit de cet entretien, très-animé contre le cardinal, mais trop craintif pour le braver. Il se borna à lui montrer que, loin d'approuver son injustice en-

vers Marie, il affectait d'avoir pour elle une estime particulière. Ces soins auraient peut-être mis en danger le secret de mademoiselle de Mancini, si quelques mots du roi sur les préventions mal fondées auxquelles le cardinal livrait parfois son esprit, n'avaient laissé croire à Marie qu'il entrait beaucoup de pitié dans l'intérêt que lui témoignait Louis XIV. Il imaginait à chaque instant quelque moyen de faire valoir ses talents et l'esprit qui la distinguaient. Marie lisait à merveille, sans emphase comme sans monotonie, talent fort rare alors et qui l'est presque autant aujourd'hui. Louis XIV engagea sa mère à faire faire des lectures amusantes dans ses soirées particulières, et Marie fut choisie pour être l'écho des beaux sentiments des héros de mademoiselle Scuderi, et pour faire valoir sa prose si platoniquement amoureuse. Malgré la prudence de Marie et le peu d'occasions que ces sortes de romans trop riches en dissertations et fort avares de situations dramatiques lui donnaient de laisser lire dans son âme à travers celle de l'auteur, il arrivait de certains moments où sa voix émue, pénétrante, portait l'attendrissement dans tous les cœurs. Ses inflexions étaient celles de la passion la plus profonde ; on croyait éprouver les sentiments qu'elle disait avec tant de noblesse et de naturel ; enfin c'étaient toutes les harmonies de l'amour dans une voix chaste : il fallait l'aimer en l'écoutant, et le roi subissait ce charme comme tous les autres auditeurs; mais à peine s'approchait-il de Marie, croyant retrouver dans ses discours la sensibilité dont elle venait de faire preuve, que la même déception venait encore le désenchanter. Il ne trouvait plus que la réserve, la froideur, là où la tendresse et la passion

s'étaient fait entendre comme un écho de l'âme ; et découragé, blessé même de voir tant de chaleur se glacer à son approche, il s'éloignait de Marie avec dépit.

Il faut avoir été aimé pour savoir le prix du ressentiment qu'on inspire ; Marie pensait bien que sa réserve envers Louis pouvait lui déplaire, mais non pas l'affecter, et l'on vit dans cette circonstance l'humilité la plus vraie produire tout l'effet de la coquetterie la mieux combinée.

Louis XIV porta jusqu'auprès de la comtesse de Soissons la préoccupation de tout ce qu'il trouvait d'inexplicable dans le caractère exalté et la conduite compassée de Marie. La comtesse, sans deviner le sujet des continuelles distractions de Louis, s'en plaignit avec aigreur ; il s'ensuivit de ces petites querelles où l'amertume des reproches n'est point tempérée par la douce chaleur du sentiment ; sortes de combats où les amours de vanité laissent ordinairement la vie. Louis XIV, ennuyé des sarcasmes, des plaintes menaçantes de la belle Olympe, cessa de lui rendre d'aussi fréquentes visites, et réduisit ses soins pour elle aux témoignages d'une tendre amitié.

Alors la comtesse de Soissons, livrée au barbare suplice de voir mourir peu à peu le sentiment qui faisait depuis un an sa fortune et sa gloire, se sentit tout à coup dévorée de l'affreuse passion qu'enfante l'orgueil offensé bien plus que l'amour trahi, et, à dater de ce moment, son unique pensée fut de conserver par la feinte et la flatterie assez d'empire sur le roi pour se réserver les moyens de s'en venger plus facilement : l'on sait comment elle y parvint plus tard, et jusqu'où cette soif de vengeance a pu la conduire.

## XII

De toutes les personnes qui entouraient mademoiselle de Mancini, une seule avait pénetré son secret : c'était le duc de La Rochefoucault; la souffrance d'un amour longtemps contraint mais faiblement partagé, puis indignement trahi, l'avait rendu expert dans cette maladie de l'âme; mais, ne croyant pas plus que Marie au succès de sa passion pour le roi, il se gardait bien de lui en parler; seulement, lorsqu'il la voyait près de succomber à l'émotion qu'un inciment imprévu faisait naître, il la rappelait à elle par quelques mots vagues, et se félicitait de la servir à son insu. Il s'amusait à observer les progrès de cette passion que nul espoir n'alimentait, et suivait son effet magnétique avec toute l'application d'un savant qui analyse un phénomène physique. Ce pouvoir d'attraction, qui se faisait sentir en dépit d'une volonté sincère et forte de la part de Marie, et d'un amour contraire de la part du roi, était digne d'occuper un penseur; il riait de voir les hommages des courtisans se perdre sous les pas de la comtesse de Soissons, quand déjà son crédit ne pouvait plus rien pour eux; il paraissait un sage dédaigneux des faveurs de la cour, en s'éloignant, ainsi que son fils, de la troupe des flatteurs de la comtesse, pour venir tous deux causer paisiblement avec mademoiselle de Mancini; et le soir de ces jours-là, le prince de Marsillac avait le bougeoir au petit coucher du roi, et Sa Majesté le traitait avec une bienveillance qui commençait à faire des jaloux.

— Voir traiter mieux que nous, disaient-ils avec dépit, ce fils d'un frondeur enragé, un homme sans esprit...

— Son père en a pour deux, répondait à cela le duc de Guise, et l'on se sert souvent mieux de l'esprit qu'on emprunte que de celui qu'on a.

Le roi questionnait parfois le prince de Marsillac sur ce que son père pensait de Marie de Mancini, et le prince ne manquait jamais à faire entrer dans l'éloge de Marie la profonde reconnaissance qu'elle avait pour les bontés de la reine-mère, et son admiration pour les éminentes qualités du jeune roi. Il n'en voyait pas davantage ; accoutumé à entendre exalter par tous les gens de la cour les vertus, les agréments que possédait le roi, et même ceux dont il était dépourvu, M. de Marsillac aurait entendu parler de Louis XIV à mademoiselle de Mancini avec tout le feu de la passion qu'elle éprouvait, qu'il n'en aurait pas mieux deviné l'état de son âme. Cette exaltation profonde lui aurait semblé fort au-dessous de l'enthousiasme soutenu des courtisans. Que sont les expressions, le délire de l'amour, auprès des exagérations, des extases de la flatterie ?

Vers ce temps, mademoiselle de la Motte d'Argencourt fut admise parmi les filles d'honneur de la reine; elle appartenait à la maison de Conti ; sa naissance lui assurait la protection de la reine, et l'on pensait déjà que sa beauté et son esprit lui attireraient les regards du roi. Cependant il n'en parut point frappé lors de sa présentation à la cour.

La reine, à qui l'on avait particulièrement vanté l'esprit cultivé de mademoiselle d'Argencourt, pensa

qu'elle ne pouvait rien faire de mieux que de la recommander à Marie de Mancini, dont l'amitié, l'esprit, et le goût pour les arts lui seraient d'un grand secours contre le caquetage ennuyeux et malveillant de leurs compagnes.

Marie accueillit, avec sa grâce ordinaire, la recommandation de la reine, et traita mademoiselle d'Argencourt, non pas avec cette tendresse subite des pensionnaires pour une nouvelle connaissance, mais avec cette cordialité affectueuse qui encourage la confiance.

Mademoiselle d'Argencourt, moins franche et plus expansive que Marie, se livra sur-le-champ à toutes les démonstrations d'une vive amitié; à l'église, à la promenade, au bal, elle ne quittait plus mademoiselle de Mancini; elle était de toutes les conversations intimes que Marie avait avec le duc de La Rochefoucault et ses spirituels amis. Comme elle causait bien et paraissait aussi ravie qu'eux de l'esprit de Marie, ils se félicitèrent de la voir admise dans leur petit cercle.

Ce comité s'augmenta bientôt de plusieurs jeunes élégants, attirés par les beaux yeux et peut-être aussi par les regards de mademoiselle d'Argencourt. Elle avait cette coquetterie générale qui ne dédaigne aucune victime, mais seulement, flattée des hommages qu'on lui offrait, elle préférait de beaucoup ceux qu'il lui fallait conquérir, et n'aimait véritablement que l'adorateur d'une autre. Caressante pour la rivale aimée, d'une froideur extrême pour celui qu'elle voulait rendre infidèle, elle s'abusait elle-même sur la duplicité de sa conduite, en se disant : « Je n'ai rien fait pour lui plaire. » Mais cette froideur affectée d'une part, et,

de l'autre, cette amitié si exagérée, qui paraissait demander secours à la rivale enviée contre une préférence involontaire, produisaient bientôt leur effet accoutumé, alors, quand l'aveu qu'elle avait ainsi provoqué venait énivrer son amour-propre, quand le désespoir d'une pauvre abandonnée lui confirmait son triomphe, elle répétait : » Qu'ai-je donc fait pour lui plaire ? »

Hormis ce défaut, qui la jetait souvent, malgré sa volonté, dans le dédale de l'intrigue, mademoiselle d'Argencourt était douce à vivre, flatteuse, amusante, et d'une vivacité de manières qui ne permettaient pas d'en soupçonner la franchise. Ses amis n'avaient jamais à se plaindre d'elle, car elle n'en aimait aucun assez pour lui sacrifier les autres. Sans dire positivement du mal de personne, elle avait la puissance de détruire toutes les illusions dont l'amitié la plus sainte elle-même ne peut se passer ; en sortant de causer avec elle, on la trouvait toujours plus aimable, mais on était moins attaché à tout ce qu'on devait aimer. Dès les premiers jours de sa liaison avec Marie, celle-ci avait déjà découvert dans ses sœurs des défauts, des ridicules qu'elle ne leur soupçonnait pas, et pourtant mademoiselle d'Argencourt ne cessait de faire leur éloge.

L'esprit, en général d'un faible secours contre les piéges de la perfidie, semble aller au devant de ces sortes de ruses et les seconde merveilleusement. Marie, absorbée par un grand sentiment, inattentive à tout ce qui n'y avait point rapport, était déjà sous la domination de mademoiselle d'Argencourt, lorsqu'elle croyait la protéger encore ; celle-ci, persuadée qu'une

fille de dix-neuf ans, élevée à la cour, ne pouvait avoir le cœur libre, n'avait pas fait la faute de solliciter la confiance de Marie à ce sujet ; mais elle la faisait passer par toutes les petites épreuves ou d'ordinaire la prudence échoue. Marie en était jusqu'alors sortie à son honneur, tant elle était avare de son secret, lorsqu'un matin mademoiselle d'Argencourt arriva toute émue dans la bibliothèque de Marie, en disant :

— Ah! mon Dieu! quel affreux accident ; le roi est tombé de cheval à la chasse ; il a le bras cassé.

C'en était trop pour le courage de Marie ; la pâleur de la mort couvrit ses traits.

— Elle se trouve mal, s'écria mademoiselle d'Argencourt.

— Non, ce n'est rien, répond Marie d'une voix éteinte et respirant à peine.

— Ah ! je vois trop ce que vous souffrez, chère Marie, et jamais je ne me pardonnerai cette mauvaise plaisanterie.

— Quoi ! cette nouvelle...

— N'est point vraie, interrompit mademoiselle d'Argencourt ; j'ai cru que vous le devineriez tout d'abord en vous rappelant notre conversation d'hier, et les préceptes dont nous avons tant ri, surtout celui du chevalier de Gramont, qui prétend qu'on ne doit jamais entrer dans un salon sans y faire sensation, soit par un mot piquant, une insolence, une nouvelle gaie ou sinistre, fût-elle la plus fausse du monde, et tout cela pour ne pas voir son entrée sans effet. Cette folie, qui nous a amusées, j'ai voulu vous la rappeler, et comme le roi est le continuel sujet des nouvelles du

Louvre, j'ai eu la sotte idée de le choisir pour le héros de la mienne ; vous m'en voyez désolée.

En parlant ainsi, mademoiselle d'Argencourt essuyait les larmes qui inondaient le visage de Marie ; celle-ci avait trouvé des forces contre l'excès de sa douleur ; elle succomba à la joie de ne plus craindre pour celui qu'elle aimait. Ses pleurs la trahirent ; mais sa bouche resta muette ; et trop noble pour chercher à donner le change à sa compagne sur la cause de l'émotion qui l'avait accablée, elle la laissa à toutes les conjectures que devait faire naître le succès de l'épreuve. Elle ne pensa pas même à réclamer sa discrétion à ce sujet, sachant bien que, si la délicatesse de mademoiselle d'Argencourt ne lui imposait pas silence en cette occasion, toute recommandation serait inutile ; d'ailleurs, parler de son culte, c'eût été le profaner, et Marie préférait tout à cette impiété amoureuse. Ainsi donc, prétextant le besoin de repos, elle se retira dans sa chambre jusqu'au moment où son devoir l'appela chez la reine.

Mademoiselle d'Argencourt avait parlé de l'indisposition de mademoiselle de Mancini, sans en révéler la cause. La reine envoya demander de ses nouvelles, et cette honorable sollicitude, redoublant les craintes de Marie, elle s'était empressée de répondre que son mal de tête était dissipé et qu'elle allait se rendre au jeu de la reine.

On voyait encore la trace de ses larmes lorsque mademoiselle de Mancini entra dans le cabinet de la reine. L'altération de ses traits était telle, que la princesse la crut sérieusement malade, et la gronda avec bonté de n'être point restée au lit. Le trouble de Ma-

rie s'augmentait à chaque preuve d'intérêt que lui témoignait la reine ; il lui semblait voir un sourire malin errer sur les lèvres de mademoiselle d'Argencourt, en écoutant ces mots obligeants et cette expression d'une inquiétude mal fondée, et pourtant la souffrance qu'elle éprouvait alors méritait bien la pitié. — *Le roi !* crièrent en ce moment les huissiers de la chambre ; chacun se leva et Marie fut saisie d'un tel tremblement, qu'elle retomba sur son siége. Ce mouvement n'avait point échappé à mademoiselle d'Argencourt, mais elle n'eut pas l'air d'y prendre garde, et son observation se reporta tout entière sur le roi.

Il revenait de Vincennes, où le cardinal lui avait offert, au retour de la chasse, un repas splendide, et que la gaieté des chasseurs avait rendu fort agréable. Il parlait de recommencer cette fête improvisée en y invitant la reine et les princesses, et paraissait de fort joyeuse humeur, lorsque son visage s'assombrit tout à coup en apercevant Marie ; il abrégea le récit de sa chasse et des éloges qu'il donnait à l'élégante hospitalité du cardinal, puis, s'approchant de mademoiselle de Mancini, il la questionna vivement sur ce qui l'affligeait, car lui ne s'était point trompé sur la nature de sa souffrance, et c'est à son âme qu'il s'adressait. Pendant qu'il lui parlait, Marie, se sentant sous le regard inquisiteur de mademoiselle d'Argencourt, répondit qu'elle n'était point malheureuse, qu'elle n'avait point à se plaindre ni de son oncle ni de personne, et tout cela dit d'une voix brève et si brusquement saccadée, que le roi, irrité, s'éloigna en s'écriant d'un ton amer :

— Eh quoi ! pas même de confiance !

## XIII

Dès cet instant commença pour Marie une nouvelle torture. Soit dépit, soit curiosité de s'éclairer par un moyen dont l'effet, quoique bien vieux, n'est point usé, le roi, qui avait paru jusqu'alors fort insensible à la beauté de mademoiselle d'Argencourt, tomba subitement dans une grande admiration pour elle, et mit tant de faste dans les éloges qu'il en fit que le lendemain on ne parlait plus d'autre chose à la cour !

On pense bien que la connaissance du secret de mademoiselle de Mancini, ne gêna point son amie dans sa reconnaissance pour les soins que le roi lui adressait. Elle était plus importunée par le souvenir d'une confidence faite quelques jours avant à Marie ; elle lui avait avoué, dans un de ces moments d'épanchement où l'on aime tant à parler de soi, qu'elle avait un sentiment très-vif pour M. de Chamarante, premier valet de chambre du roi, et l'un des plus beaux hommes de la cour.

Les personnes à principes vacillants, à procédés obliques, ne conçoivent rien à la droiture des nobles caractères. Mademoiselle d'Argencourt fut tentée plus d'une fois de médire de Marie en causant avec le roi, pour lui ôter l'envie de la croire, si mademoiselle de Mancini trahissait la confidence imprudente qu'elle-même lui avait faite. Malheureusement l'estime qu'inspirait Marie sauva sa compagne d'une lâcheté qui aurait pû la rendre odieuse aux yeux du roi. Elle s'en tint aux

éloges perfides, et à cette pitié délatrice, qui se complaît tant à plaindre ses amies des qualités ou des agréments que le ciel leur a refusés. Il fallait l'entendre déplorer le sort de mademoiselle de Mancini et le malheur d'être la moins jolie de sa famille, celui d'avoir trop d'orgueil pour montrer sa jalousie et pas assez de raison pour la vaincre, et le tourment plus grand encore de ne pouvoir atteindre, faute de beauté, au rang où étaient parvenues ses sœurs ! Combien cette commisération était barbare !...

Eh bien, on a beau dénoncer ce manége des malins esprits, il produit toujours quelque chose, même sur les personnes qui en ont déjà été dupes ; et il ne pouvait manquer son effet sur l'esprit d'un roi jeune, fier, crédule, et qui se croyait la victime d'un dédain offensant.

Louis XIV affecta une préférence d'autant plus vive pour mademoiselle d'Argencourt, qu'il ne l'éprouvait point. Ému comme on l'est à vingt ans par les agaceries d'une jolie femme, dont le cœur léger ne gêne en rien les facultés de son esprit, qui, par calcul se montre toujours de bonne humeur, et ne dit jamais que ce qu'elle présume devoir plaire, le roi parut décidément amoureux de mademoiselle d'Argencourt. On n'avait jamais pensé qu'il pût l'être de Marie : aussi n'eût-on point l'idée d'humilier mademoiselle de Mancini de cette préférence ; mais elle sentit que cet amour du roi pour une femme si différente d'elle en tout point, détruisait jusqu'à la faible espérance qui faisait la vie de son cœur : l'amitié la plus simple, cette unique ambition de ce cœur si humble, elle n'y devait plus prétendre, car elle pensait que l'homme séduit par le faux

brillant de l'esprit de mademoiselle d'Argencourt, et qui se trouvait en sympathie avec un caractère perfide, ne pourrait jamais être sensible à la franchise, à l'élévation de celui de Marie.

C'est ainsi que la passion décide contre elle-même toutes les questions. Marie ignorait les divers amours qui agitent à la fois un jeune homme que ses désirs emportent d'un côté quand son cœur reste de l'autre; loin de soupçonner la frivolité d'un attachement semblable, elle regarda celui du roi pour mademoiselle d'Argencourt comme un obstacle à toute espèce de sentiment entre elle et le roi. Marie apprit alors par l'excès de son chagrin que l'amour le moins présomptueux espère encore plus qu'il ne le croit.

Marie, se fiant à l'habitude qu'elle avait de souffrir sans en rien laisser apercevoir, essaya d'être quelque temps témoin du triomphe de mademoiselle d'Argencourt; mais bientôt ce supplice épuisa ses forces; elle en alla chercher près de la comtesse de Soissons, dont le dépit jaloux s'exhalait en épigrammes sanglantes contre mademoiselle d'Argencourt, et même contre le roi. Malgré la colère qui dictait ses injures, la comtesse déclamait avec tant de raison et de véhémence sur le malheur de s'attacher à un roi, que Marie se trouvait moins à plaindre de ne pouvoir être aimée en voyant ce qu'on souffrait en ne l'étant plus.

Mais une si cruelle consolation ne pouvait suffire à calmer l'âme tendre de Marie; le malheur de sa sœur était pour elle un chagrin de plus et une leçon inutile, car elle ne se flattait pas d'en éprouver jamais un semblable.

Sa santé s'altérant de jour en jour, elle demanda à

son oncle de lui obtenir de la reine la permission d'aller passer un mois au couvent des Dames de Sainte-Marie, dans l'espoir que l'air de la campagne lui ferait du bien. Cette grâce accordée, elle alla en remercier la reine et prendre congé d'elle. Le roi, présent à cet adieu, quitta brusquement le siége qu'il occupait à côté de mademoiselle d'Argencourt, pour venir demander à mademoiselle de Mancini s'il était vrai qu'elle fût assez souffrante pour désirer s'éloigner de la cour.

Cette question, faite du ton le plus affectueux, déconcerta tellement Marie, qu'elle resta un moment sans pouvoir y répondre. Ses yeux se tournèrent alors vers le cardinal, comme pour lui demander conseil, et le regard sévère de son oncle lui indiqua si bien qu'elle devait persister dans son projet, qu'elle n'hésita plus à dire qu'en effet son médecin lui avait ordonné l'air de la campagne. Le roi n'insista point; mais, au lieu de cet air de compassion que la simple politesse fait souvent prendre en pareil cas, on vit un rayon de joie éclairer tout à coup son visage, et l'on remarqua aussitôt le reflet de cette joie dans les yeux du cardinal. Marie ne s'aperçut de rien, et se retira après avoir essuyé les adieux faussement tendres de la plupart de ses compagnes et des dames de la cour.

Elle était à peine remontée chez elle, que son oncle y entra; il venait, dit-il, veiller aux préparatifs de départ de sa nièce, et lui demander ce qui pourrait lui être agréable pendant le séjour qu'elle comptait faire à Chaillot.

Marie, peu accoutumée à de semblables soins de la part de son oncle, en témoigna une reconnaissance

mêlée de surprise. Alors le cardinal, répondant à la pensée de sa nièce, lui avoua que, longtemps dominé par les prédictions de son beau-frère, il avait partagé ses injustes préventions contre elle; mais, qu'ayant eu depuis le temps qu'elle demeurait avec lui l'occasion journalière de reconnaître ses qualités éminentes, de juger par lui-même combien l'indépendance de caractère qu'on trouvait en elle était modifiée par une raison puissante et un esprit éclairé, il sentait le besoin d'être chéri d'elle comme il l'était de ses autres nièces, et de la traiter avec la même affection.

Marie ne soupçonnait point d'arrière-pensée à cette déclaration d'amitié, et en fut touchée jusqu'aux larmes; ne sachant comment exprimer le bonheur qu'elle éprouvait de retrouver dans son oncle tous les sentiments que son père aurait dû avoir pour elle, Marie s'offrit à rester près de lui pour le soigner, car il commençait à ressentir les premières atteintes de la maladie à laquelle il succomba deux ans plus tard.

— Non, vraiment, dit avec feu le cardinal, il faut que vous partiez, c'est absolument nécessaire.... pour votre santé, ajouta-t-il en paraissant préoccupé d'une autre idée : il faut profiter du congé que la reine t'accorde : il faut t'éloigner, mon enfant, continue-t-il sans avoir l'air de prendre garde au nouvel étonnement de Marie en s'entendant tutoyer par lui : familiarité paternelle qu'il ne s'était point encore permise avec elle. Tu as fait tes adieux, il faut tenir bon; d'ailleurs, tu peux m'en croire, l'air de la cour est aussi mauvais pour les maladies de l'âme que pour celles du corps, et quand on a une occasion toute naturelle de s'y soustraire quelque temps, il ne faut pas la perdre.

Je te conduirai moi-même demain matin au couvent. Je veux te recommander à l'abbesse, de manière à ce que tu sois là aussi bien que chez moi. Hortense t'accompagnera, et j'irai te voir quand les affaires me le permettront. Puis il serra tendrement la main de Marie, et la laissa confondue d'un changement si prompt et si agréable.

— C'est un caprice, pensa-t-elle. A moins que ce ne soit la peur de mourir bientôt qui lui donne quelques remords de m'avoir accablée depuis si longtemps de son aversion ou de son indifférence? N'importe je seconderai de tout mon possible la bonne volonté qu'il a d'être bien pour moi.

Et le lendemain, lorsque le cardinal vint la prendre pour la conduire, avec Hortense et Marianne, à Chaillot, elle l'accueillit avec tendresse; mais une défiance involontaire se peignait dans ses regards. Il en sourit, et, pour lui prouver qu'il était dans les mêmes dispositions que la veille, il redoubla de soins pour elle; il lui fit donner le plus bel appartement des dames de Sainte-Marie, et l'abbesse elle-même fut étonnée de le voir si prévenant, si affectueux pour la nièce qu'il avait négligée depuis tant d'années. Chaque jour il venait un des gentilshommes du cardinal s'informer des nouvelles de mademoiselle de Mancini. C'étaient de continuels envois de livres, de dessins précieux, de friandises, pour donner à Marie le plaisir d'en régaler les sœurs et les pensionnaires du couvent. Toutes ces attentions cachaient un mystère : elle le sentait, mais combien elle était loin de le deviner!

Dans les âmes riches d'amour, il n'est point vrai que la passion dévore tout et les rende insensibles aux

douceurs de l'amitié. Elles peuvent donner quelque chose aux affections de famille, à l'attachement dévoué d'un ami, sans appauvrir leur trésor de tendresse. Marie trouvait des consolations dans le retour des bons sentiments de son oncle, dans la vie calme qu'elle menait, et, sans les visites de la comtesse de Soissons, qui venait trop souvent lui raconter ce qu'elle appelait un chapitre du mauvais roman du roi avec mademoiselle d'Argencourt, Marie aurait pu jouir du moins de quelque repos. Mais chaque fait, chaque détail qui avait rapport à cet amour, quoique présenté d'une manière ridicule par madame de Soissons, n'en déchirait pas moins le cœur de Marie.

— Enfin cela est venu à un point, dit la comtesse un jour à sa sœur, que la reine en a été scandalisée ; elle a fait venir le roi dans son oratoire, et lui a fait un long sermon sur la manière dont il aidait cette fille à se déshonorer aux yeux de toute la cour. Il est certain que lui, qui tient beaucoup à l'étiquette, lui permet de la choquer à chaque instant ; qu'elle va le prendre par la main pour danser avec elle, sans attendre qu'il l'invite, et qu'elle affecte avec indécence de disposer de lui. Quant à moi, je suis lasse de servir de prétexte aux fêtes qu'il lui donne, et j'ai déclaré à mon oncle, qu'excepté celle dont je dois faire les honneurs chez lui, à Vincennes, lorsqu'il y recevra leurs majestés, je ne me montrerais plus aux autres bals de la cour.

Une autre fois la comtesse vint lui dire qu'il n'était bruit au Louvre que d'un rendez-vous donné par mademoiselle d'Argencourt à M. de Chamarante, dans lequel rendez-vous elle aurait eu l'indiscrétion de lui

raconter tout ce que le roi lui dit d'intime. Chamarante, aussi indiscret qu'elle, a parlé aussi, ajouta la comtesse, et l'on s'étonne que tout ce verbiage ne soit point encore arrivé aux oreilles du roi. Mais chacun respecte son aveuglement, et j'avoue que je ne l'aime plus assez pour risquer de l'irriter en l'éclairant.

— C'est donc une vraie passion qu'elle lui inspire? demanda Marie.

— On n'y comprend rien, reprit la comtesse; il est des journées entières sans paraître y faire attention, il la rudoie même assez souvent; mais, loin de se rebuter de cette mauvaise humeur, elle redouble d'agaceries et finit par l'obliger à s'occuper d'elle. C'est un manége vraiment curieux à observer, et je voudrais que vous le vissiez; vous dont l'esprit sait si bien juger de tout, vous qui êtes de sang-froid dans cette affaire, je suis sûre que vous devineriez juste ce que doit durer cette intrigue; car on ne saurait donner le nom d'amour à une liaison semblable. Revenez à la cour, chère Marie, votre congé est expiré depuis longtemps; la reine se plaint de votre absence, et moi je vous conjure de venir m'aider à conduire dignement cette fête de Vincennes. Le roi veut, dit-il, m'y donner le divertissement de la chasse au vol des oiseaux; il doit y conduire lui-même dans sa calèche la princesse de Carignan, la princesse de Conti, la duchesse de Créqui et moi; mademoiselle d'Argencourt accompagnera la reine; mais, dès que la chasse commencera, elle montera à cheval avec les dames qui doivent suivre la chasse, et qui auront grand soin de se laisser devancer par le cheval de la demoiselle, afin de lui donner toute liberté de causer avec le roi. La reine

d'Angleterre devait être de cette partie, mais, comme notre oncle a trouvé bon d'y inviter l'ambassadeur d'Angleterre, le lord Lockart, ce gendre de Cromwell qui a tué son roi, elle n'a pas eu envie de se trouver avec le gendre de l'assassin de son mari. Au reste, ce Lockart a été reçu à la cour comme s'il avait sauvé la vie de l'oncle du roi, au lieu d'avoir conspiré sa perte; ce qui fait dire à M. de Wardes que nous avons le souverain le plus impartial du monde, car il reçoit aussi bien les bourreaux que les victimes.

— Ah! ma sœur, dit Marie, pouvez-vous lui faire ce reproche, quand vous savez que la politique du cardinal lui impose toutes ses démarches?

— C'est possible, reprit la comtesse, mais ce n'est pas mon oncle qui lui impose toutes les sottises que mademoiselle d'Argencourt lui fait faire. Cette fille-là m'est odieuse. Venez m'aider, cher Marie, à supporter sa présence; j'ai vraiment besoin d'avoir près de moi une amie dont la raison me contienne, car je me sens parfois une envie de la démasquer, de lui dire en pleine cour tout ce que je pense, tout ce que je sais d'elle... Et sans la crainte de...

— Ah! mon Dieu! s'écria Marie, gardez-vous bien de faire une pareille scène, ce serait nous... ce serait vous perdre à jamais! calmez-vous; je comprends tout ce que votre affection pour le roi doit vous faire souffrir en le voyant sous une si mauvaise influence; mais s'il est vrai, comme vous le disiez, que cet amour soit léger, qu'il ne puisse durer, ne lui donnez pas plus d'existence en accablant celle qui l'inspire, car on voudra la défendre, et votre juste indignation n'aura servi qu'à vous attirer le blâme et à la rendre plus intéressante.

— Eh bien, voilà ce qu'il faut que j'entende souvent pour m'empêcher de faire quelque folie ; c'est à cette sagesse indulgente que je puis seule obéir. Ne me refuse pas ce secours, chère Marie ; reviens près de moi, je t'en conjure.

En parlant ainsi, Olympe la serrait en pleurant sur son cœur, et Marie ne se sentait pas le courage d'affliger sa sœur par de plus longs refus.

Deux jours après, la comtesse de Soissons et le cardinal Mazarin vinrent chercher mademoiselle de Mancini pour la conduire à Vincennes où elle devait les aider tous deux à recevoir le lendemain le roi, la reine et toute leur cour.

## XIV

Cette fête devait être la clôture des plaisirs de la saison. Tout était préparé pour le départ du roi qui se rendait à Sedan, afin de se trouver plus près de Montmédi, dont le maréchal de la Ferté faisait le siége. La reine, le cardinal et une partie de la cour devaient accompagner le roi. Marie espérait se voir dispensée de suivre la reine ; cette faveur étant fort enviée par toutes les filles d'honneur, elle pensait qu'il lui serait très-facile de se faire remplacer. Ainsi, c'était pour un seul jour qu'elle allait revoir le roi, et l'émotion de ce moment si cruel et si doux était tempérée par l'idée de la longue absence qui lui promettait si non le repos, du moins cette sorte de calme de la vie monotone qui engourdit les agitations du cœur et de l'esprit.

Elle se laissa parer avec complaisance. La comtesse de Soissons avait été chargée par son oncle de commander, à la taille de Marie, un habit de cheval pour suivre la chasse, et une robe de bal de la plus grande élégance ; il avait joint à ce présent une riche parure d'émeraudes ; il voulait que Marie reparût brillante à la cour.

Vivement touchée de voir son oncle si prévenant, si généreux pour elle, Marie en exprima sa reconnaissance avec sensibilité et s'efforça de paraître joyeuse d'être ainsi embellie par ses soins.

Le duc d'Orléans, oncle du roi, venait de faire la paix avec le cardinal ; sa fille, mademoiselle de Montpensier, après plusieurs concessions de sa part, venait de se faire pardonner la journée du faubourg Saint-Antoine, lors des troubles de la Fronde, et c'est à Sedan que devait avoir lieu sa réconciliation avec la cour ; on parlait même du projet de lui faire épouser Monsieur, frère du roi, car, pour le roi lui-même, dont elle s'était flattée un moment de recevoir la couronne, le coup de canon de la Bastille avait tué ce projet-là; comme on disait alors qu'il avait tué le mari de Mademoiselle.

Mais si la conduite passée de Mademoiselle rendait cette alliance impossible, son esprit, sa fierté, sa force de caractère faisaient présumer qu'elle pourrait prendre un grand ascendant sur celui du roi, et le retour de cette princesse inspirait des craintes à ceux qui jouissaient de la faveur royale. Mademoiselle d'Argencourt en était particulièrement tourmentée et se promettait bien de mettre en œuvre tous ses moyens de plaire, pour annuler l'effet des charmes de la prin-

cesse, et empêcher ce retour aux affections de famille d'être trop tendre.

Plusieurs des personnes invitées à la fête se rendirent au château de Vincennes longtemps avant l'heure fixée pour aller au-devant du roi jusqu'à la porte de Saint-Mandé. Le duc de La Rochefoucault arriva des premiers, et Marie éprouva un vif plaisir de le revoir. Cet aimable penseur, qui regardait l'art de plaire comme le plus utile de tous, ne manqua pas de lui parler du roi, sans pourtant s'adresser à elle. Il raconta à la comtesse de Soissons ce qui s'était passé à la cour pendant le peu de jours qu'elle n'y était pas venue. L'effet qu'y avait produit la mort presque subite de madame de Montbazon, cette femme si longtemps belle, si longtemps aimée, et dont le duc de Beaufort porta si longtemps le deuil ! Comment la comtesse de Noailles avait prêté serment à la reine pour la charge de dame d'atour de Sa Majesté, après la démission volontaire de la duchesse de Shomberg. Puis il fit le récit des fiançailles et de la signature du contrat de mariage du comte de Guiche avec mademoiselle de Béthune, fille du duc de Sully ; et rappela quelques plaisanteries du roi sur les promesses sacrées du marié, dont la fidélité était fort suspecte. Il arriva insensiblement à parler de la rigidité avec laquelle le roi avait accompli le deuil de l'empereur d'Autriche, en ajoutant que ce deuil de famille ressemblait à celui que portait le duc de Beaufort, et qu'il servait à en cacher un autre.

— Qui donc est mort que le roi puisse pleurer ? demanda Marie.

— Mais il est de certaines absences qui attristent

presque autant que la mort, et dont on porte le deuil religieusement, quoiqu'en secret, reprit M. de la Rochefoucault en regardant mademoiselle de Mancini.

Elle accueillit cette pensée avec ravissement, car il n'y avait pas moyen de se tromper sur l'intention qui l'avait dictée, puis, se rappelant les sentiments du roi pour mademoiselle d'Argencourt, elle rougit de dépit, car en cherchant ainsi à la flatter dans sa faiblesse, M. de La Rochefoucault prouvait qu'il l'avait devinée, et elle crut qu'il la trompait par pitié; sa fierté en fut blessée, elle se promit de déconcerter les soupçons de M. de La Rochefoucault, et s'efforça de triompher de son émotion en revoyant le roi. La hasard la servit dans ce projet, car le beau cheval qu'elle montait s'étant cabré à l'approche de la troupe des chasseurs, il lui fallut songer avant tout à le dompter, ce qu'elle fit avec autant d'adresse que de grâce; le roi l'en complimenta avec une sorte de gaucherie qui ne lui était pas ordinaire : il semblait interdit, impatienté par la nécessité de lui parler devant cette cour si curieuse, si prompte à former des conjectures.

Le temps était beau. La chasse fut heureuse, et le roi n'avait jamais paru de meilleure humeur. Marie, ses sœurs et leur oncle n'attendirent pas la fin de la chasse au vol d'oiseau et précédèrent la cour au château de Vincennes, afin d'avoir le temps de se parer pour recevoir dignement leurs majestés. Il y a un vrai prestige dans ces apprêts, cette pompe que provoque l'arrivée d'un grand personnage; on croit naturellement que celui pour qui l'on fait tant de frais les mérite, et lorsque c'est la personne qu'on aime pour

qui chacun se donne tant de peine, on croit sa préférence approuvée de tous.

La reine arriva la première et témoigna un sensible plaisir à revoir Marie ; tout en lui faisant compliment de sa parure, elle convint que ses traits portaient encore l'empreinte de la souffrance, et qu'elle avait besoin de soigner sa santé.

— Le voyage vous fera du bien, ajouta la reine. Il n'est rien tel que le changement d'air.

Marie voulait répondre et s'excuser de ne pouvoir être du voyage. Mais la reine ne lui en laissa pas le temps, et se rendit à l'invitation du cardinal Mazarin, qui désirait la conduire dans le parc, où une fête champêtre avait été préparée pour elle. Dès qu'elle fut installée avec toute sa cour sous une tente ornée de fleurs d'où l'on découvrait des groupes de paysans factices représentant les différents costumes de toutes les provinces de France, le cardinal, averti par le tambour et les fanfares, vint, avec la comtesse de Soissons, attendre le roi au bas du perron de la grande cour du château. Hortense et Marianne avaient accompagné la comtesse de Soissons, et Marie était la seule des nièces du cardinal qui ne fût point allée au-devant du roi, sous prétexte de remplir son devoir de maîtresse de maison auprès de la reine.

Le roi remarqua son absence sans en parler ; mais on devina l'impression qu'elle lui avait produite lorsqu'il aperçut Marie causant avec la reine. Elles se levèrent à son approche, et le roi porta sur Marie un regard où se peignait tant de joie qu'elle en fut visiblement troublée. Le reflet d'un bonheur qu'elle ne croyait pas pouvoir donner l'enivra un moment. Elle

sentit ce frisson d'espoir qui est peut-être la plus douce sensation de l'amour. Puis, s'alarmant de ce qu'elle éprouvait :

— Ma raison m'abandonne, pensa-t-elle, j'ai trop présumé de mes forces et de son indifférence. Le moindre mot, le moindre regard bienveillant de sa part me jette dans le délire ; je suppose qu'il me dit tout ce que je voudrais entendre, qu'il lit dans ma pensée, que son cœur y répond. Enfin, sa présence me rend insensée. Il faut la fuir... Oui, il faut mourir sous le poids de mon secret.

Et c'était au bruit d'une fête éclatante que Marie se lacérait le cœur par des résolutions si cruelles. Mais c'est souvent dans le grand monde, au milieu de ces réunions toutes consacrées à la vanité, aux plaisirs, que se méditent ces *suicides* du cœur qui font tant de jeunes victimes !

Pour cette fois la sympathie avait agi en dépit du courage et de la raison. On ne saurait dire pourquoi ni comment le roi, blessé de ce qu'il appelait l'ingratitude de Marie, changea tout à coup de pensée sur son compte, et ne rêva plus qu'au moyen, non de lui plaire, mais de lui faire avouer qu'elle l'aimait. Ce sont là de ces présomptions que la conscience d'un amour vrai peut seule inspirer. La fatuité ne procède pas ainsi. Ce n'est pas pour l'apprendre, c'est pour le dénoncer qu'elle tend des piéges à l'amour qu'elle soupçonne. Mais une âme passionnément émue devine tout par ce qu'elle éprouve elle-même.

Marie s'efforça en vain de paraître tout occupée du plaisir de retrouver ses amis, de se voir l'objet des soins, des prévenances de Monsieur et de tous les sei-

gneurs spirituels qui composaient la cour; il y avait une sorte d'exagération dans sa reconnaissance qui trahissait une agitation secrète; sa joie était réelle, seulement elle cherchait à se persuader que la présence du roi n'en était pas l'unique cause. Elle avait de l'esprit avec tout le monde, même avec ceux dont la malveillance bien connue avait souvent le don de paralyser toutes ses facultés spirituelles. Le roi l'écoutait avec ravissement, bien qu'il parût tout occupé de sa conversation avec la reine, le cardinal et la princesse palatine; et, plus il admirait le piquant, la grâce des réparties de mademoiselle de Mancini, plus il s'impatientait de voir tant de personnes profiter des richesses de cet esprit distingué, sans pouvoir en prendre sa part; car dès qu'il venait se mêler à ces entretiens, Marie avait à peine la force d'achever sa phrase commencée, et bientôt elle restait muette. Était-ce l'effet du dédain, de l'antipathie, de la crainte ou d'une trop vive émotion? Voilà ce qu'il fallait savoir.

Pour y parvenir, plusieurs moyens s'offrirent à l'esprit du roi; mais le caractère de Marie, son courage à surmonter ses impressions, sa parfaite indifférence pour les blessures de la vanité, devaient les rendre nuls; il eut recours au plus vulgaire.

Pendant sa retraite aux filles de Sainte-Marie, mademoiselle de Mancini, que des études sérieuses n'empêchaient pas de réussir aussi bien dans les jolis ouvrages de femmes, avait fait pour la reine une bourse très-belle et dans le goût du temps: c'était un tricot en fil d'or sur lequel étaient brodées en soie et en perles d'un côté les armes de France et d'Autriche, de l'autre un bouquet de roses et de lis qu'on aurait pu

croire peint par un grand maître, tant la broderie en était unie et les couleurs bien nuancées. Cette bourse, offerte par le cardinal Mazarin à la reine, avait excité l'admiration de tous ceux à qui la princesse l'avait montrée, et celle du roi à un tel point, qu'il conjura sa mère de la lui donner. « Épargnez-moi un grand péché, avait-il ajouté, car je trouve cette bourse de si bon goût et si bien travaillée, que je serais capable de la voler. »

La reine l'avait cédée de bonne grâce en disant que mademoiselle de Mancini lui en ferait une autre, et lorsque l'heure du jeu arriva, lorsque le roi, voulant mettre son enjeu, posa sa bourse sur la table et que Marie reconnut son ouvrage, on peut se faire une idée de l'émotion qu'elle éprouva. Son visage s'éclaira tout à coup d'un rayon de bonheur. Le roi la regarda avec amour ; mais elle, détournant aussitôt les yeux, comme si un soleil brûlant les avait éblouis, se mit à questionner le chevalier de Gramont sur son prochain départ pour l'armée. Il lui dit une partie des folies qu'il se promettait de faire, entre autres qu'il espérait bien trouver un instant entre deux batailles pour aller dîner avec le prince de Condé ; et mademoiselle de Mancini rit d'autant plus des projets insensés du chevalier, qu'elle voulait paraître les écouter.

Le roi, mécontent de cette première épreuve, espéra mieux de la seconde ; car, malgré l'affectation de Marie à paraître captivée par la conversation de M. de Gramont, Louis XIV devina qu'elle ne perdait pas un mot de tous ceux qu'il adressait à madame de Soissons ou à mademoiselle d'Argencourt, qui étaient placées près de lui : alors le roi, ayant jeté son or sur la table, de-

manda à ces dames comment elles trouvaient cette nouvelle bourse.

— Nous sommes, elle et moi, à un degré de parenté qui ne me permet pas d'en dire mon avis, répondit en riant la comtesse de Soissons. Je l'ai vu faire, mais, à dire vrai, je ne croyais pas qu'elle fût destinée à Votre Majesté.

— Ah ! je sais fort bien qu'elle a été faite pour la reine, reprit le roi, et qu'il m'a fallu la demander avec instance avant de l'obtenir. Mais je la voulais ; j'ai dans l'idée qu'elle doit porter bonheur.

Puis, se tournant vers mademoiselle d'Argencourt :

— Ne la trouvez-vous pas charmante ? ajouta-t-il.

— Si vous voulez bien, sire, excuser ma franchise, répondit mademoiselle d'Argencourt, j'avouerai que je la trouve plus riche que jolie ; elle est un peu trop dans le goût italien, ajouta-t-elle avec un sourire moqueur, et vous savez que je le déteste.

— J'en suis fâché, dit le roi, car je ne l'ai volée que dans le dessein de vous l'offrir ; mais puisque...

— Ah ! sire, interrompit vivement mademoiselle d'Argencourt en s'emparant de la bourse, ce qui vient de vous n'a plus de défaut à mes yeux, et cette bourse sera désormais pour moi un précieux souvenir. Oui, le défaut que je lui reprochais en double en ce moment le prix.

Puis elle serra la bourse dans le petit sac en réseaux d'or qui pendait à son corsage.

Au même instant il se fit un grand mouvement de l'autre côté de la table. Plusieurs personnes se levèrent.

— Qu'arrive-t-il ? demanda la reine.

— C'est mademoiselle de Mancini qui se trouve mal, répondit-on.

Chacun s'empresse de secourir la pauvre Marie, que tant d'émotions différentes ont plongée dans un évanouissement complet. Elle n'a plus ni voix, ni regard, ni force pour souffrir ou se plaindre. Son oncle la fait transporter dans une chambre voisine, sur un lit de repos. Le médecin du château est appelé. La reine vient elle-même lui donner des soins. Excepté elle et les sœurs de Marie, le docteur ordonne que tout le monde sorte la chambre. Il faut couper les lacets du corsage de Marie. Les sels, l'éther son employés en vain. Effrayé d'un spasme aussi long, le docteur propose de saigner mademoiselle de Mancini. En ce moment la porte s'ouvre. C'est le roi : il marche précipitament vers le lit où Marie est étendue, pâle, inanimé; il prend sa main glacée, et la réchauffe dans les siennes; il s'oppose à la volonté du docteur, qui persiste dans la saignée. Il appelle Marie, il croit à la puissance de sa voix plus qu'à tous les secours de la médecine.

En effet, le son de cette voix qui agit toujours si vivement sur le cœur de Marie semble lui rendre la respiration. Sa paupière se soulève, et elle se croit sous le charme d'une vision en voyant le plus tendre regard fixé sur elle; elle n'ose reconnaître celui qu'elle aime, et pourtant c'est lui ; c'est le roi dont elle se croyait dédaignée, méconnue; c'est lui dont les yeux la supplient de vivre. Dans sa surprise, elle fait un mouvement pour réunir sur son sein découvert les dentelles du drap de lit qui l'entoure. Ses idées sont confuses, ses yeux égarés cherchent le secour d'une amie, d'un té-

moin qui l'empêche d'entendre, de parler, de se trahir... Elle aperçoit la reine et se penche sur ses belles mains pour les couvrir de baisers.

Dans cet instant, le nœud de ruban vert qui reposait toujours sur le cœur de Marie, n'étant plus retenu par son corsage, tombe sur le tapis de l'estrade; le roi seul l'aperçoit, le reconnaît, s'en empare, le cache dans son sein et sort aussitôt de la chambre, comme un ravisseur qui vient enfin de découvrir le trésor qu'il cherchait ce trésor c'était le secret d'une femme.

## XV

La fête se continua; Marie, trop heureuse et trop souffrante pour y reparaître, se retira dans son appartement. A chaque instant un page du roi venait demander de ses nouvelles, et rapportait une réponse plus rassurante. Quel intérêt touchant ! pensait-elle; puis, sentant sa confiance altérée par le souvenir de ce qui l'avait si douloureusement accablée, si c'était de la pitié ! de la seule pitié ! disait-elle, et c'est dans cette incertitude qu'elle passa toute la nuit.

Pendant ce temps, le roi, dans l'ivresse d'une joie secrète, répondait à tort et à travers à tout ce que le cardinal lui disait, et s'interrompait sans cesse pour lui répéter que jamais fête ne lui avait paru plus agréable que celle-là, et qu'il espérait bien que la guerre tournerait assez heureusement pour que le cardinal pût lui donner une semblable fête au retour de la campagne.

Le cardinal lui montra alors la liste des personnes qui devaient suivre la cour à Sedan. Le roi jeta un coup d'œil rapide sur les noms des gens de sa maison, et, s'arrêtant à celle de la reine, il s'étonna de n'y pas voir le nom de mademoiselle Marie de Mancini parmi ceux des filles d'honneur désignées pour être du voyage.

— La reine a bien voulu permettre à ma nièce de rester ici pour y soigner sa santé, reprit le cardinal sans avoir l'air de remarquer l'effet que produisaient ces paroles; et l'indisposition que Marie a ressentie ce soir, ajouta-t-il, prouve assez qu'elle a besoin de s'en occuper sérieusement.

— Non, vous dis-je, reprit le roi vivement; je vous affirme que le grand air, le mouvement d'un voyage lui feront plus de bien que toute la faculté de Paris.

— C'est possible, sire, mais elle n'en a pas l'idée, et je n'oserais contrarier sa volonté sur ce point.

— Eh bien, je m'en charge, moi; j'ai des raisons pour désirer que la cour de la reine soit plus agréable, plus brillante que jamais. Mademoiselle de Montpensier doit nous rejoindre à Sedan : c'est là que la paix de famille se ratifiera entre nous. Il y a sept ans qu'elle est éloignée de la cour, il faut qu'elle l'a revoie avec tout ce qui la pare le mieux.

— Ah! croyez, Sire, qu'au milieu de tant de belles personnes, l'absence de Marie ne sera pas remarquée.

— Votre Éminence s'abuse, dit en souriant le roi. La grâce, et par dessus tout, l'esprit de mademoiselle de Mancini sont dignes de remarque, et ma cou-

sine de Montpensier y sera plus sensible qu'une autre, car vous savez qu'elle fait grand cas de l'esprit.

— Plus que de la raison, j'en conviens, sire.

— Allons, pas de rancune, dit le roi, songez que c'est vous qui nous avez engagés à pardonner.

— Et je ne m'en repens point, dit le cardinal; rien ne déconcerte les ennemis comme de se réconcilier avec eux : leur haine dure toujours, mais ils ne savent plus qu'en faire.

— Voici la reine qui se dispose à partir, dit Louis XIV; allez, je vous prie, la supplier d'ordonner à mademoiselle de Mancini de la suivre à Sedan.

Et, se défiant de la fidélité du cardinal à transmettre sa volonté à sa mère, il déchira la première feuille d'un riche psautier qui se trouvait sur une table, prit son crayon, traça ces mots : «Par grâce, suivez-nous, sinon la campagne sera malheureuse,» Puis il donna l'ordre au seul confident qu'il eût alors de faire remettre ce papier à madmoiselle Marie de Mancini aussitôt l'heure de son réveil, et il revint coucher au Louvre.

Pour les femmes accoutumées à souffrir, le bonheur est une crise où parfois leurs forces succombent. Marie, encore émue du trouble de la veille, tenait sur ce papier un regard fixe, brûlant; ce peu de mots qui disaient : «Je vous aime» l'enivraient à tel point, que les battements de son cœur la suffoquaient, une fièvre ardente circulait dans ses veines, elle était réellement malade, mais elle ne le sentait pas : les délices de l'âme l'emportaient sur les souffrances du corps.

Au lieu de rester au lit, comme sa fièvre l'eût exigé, elle se lève à la hâte pour surveiller les apprêts de son

départ, elle rend grâce pour la première fois au soin qu'a pris son oncle de lui commander d'élégants habits de cour; elle regarde avec complaisance les bijoux, les dentelles qui doivent la parer. Le cardinal Mazarin la surprend occupée de ses préparatifs de départ.

— Ah ! dit-il en souriant, je venais vous transmettre une prière ou plutôt un ordre que ces préparatifs rendent inutile. Je suis bien aise de vous voir assez bien portante pour obéir au désir de la reine. La cour part ce matin pour Compiègne; les affaires ne me permettront de l'y joindre que demain soir : vous viendrez ainsi que vos sœurs avec moi.

— Rester deux jours sans le revoir? pensa Marie, sans qu'il sache que je ne souffre plus, qu'il m'a rendu la vie de ce cœur tout à lui !

— Vous ne m'écoutez pas, Marie, dit le cardinal en la voyant absorbée dans ses réflexions. Vous avez le visage en feu, la respiration oppressée; vous souffrez, j'en suis sûr. Ah ! si c'est la fièvre qui vous agite ainsi, renoncez au voyage : si vous alliez tomber malade en route, au milieu de tout ce train d'armée, que deviendrions-nous, bon Dieu !

— Soyez sans inquiétude, cher oncle, l'agitation qui vous alarme pour moi n'est qu'une suite de l'indisposition d'hier. Je me sens beaucoup mieux, et demain, oui, demain, je n'aurai plus souvenir de ce que j'ai souffert.

Elle disait cela avec un grand mal de tête et un frisson brûlant qui l'auraient abattue dans toute autre circonstance; mais le bonheur, avec la puissance de faire oublier les maux, a aussi celle de les guérir; et Marie, sans avoir fait autre chose que de relire sans cesse le

peu de mots que le roi lui avait écrits, se trouva, à son son arrivée à Compiègne, aussi bien portante qu'heureuse.

Le cardinal s'était bien gardé de tirer le roi de l'incertitude de savoir si la volonté ou la santé de Marie lui permettrait de céder à sa prière. Louis avait passé ces deux jours d'attente dans une préoccupation visible, et dont mademoiselle d'Argencourt lui avait fait plus d'une fois le reproche. Dans son impatience, il avait vainement questionné la reine à ce sujet, mais elle n'avait pas reçu de lettre du cardinal Mazarin, et le courier qui le précéda à Compiègne ne put donner aucun détail sur les personnes qui accompagnaient son éminence.

Enfin, le bruit de plusieurs carrosses se fit entendre, et le roi se leva involontairement pour aller au-devant du cardinal ; puis, frappé aussitôt de ce qu'on penserait d'une semblable démarche, il alla dire quelques mots à la reine et resta près d'elle jusqu'au moment où l'on vint l'avertir de l'arrivée du ministre et de mesdemoiselles de Mancini.

L'ordre de les introduire ne s'étant pas fait attendre, Marie entra les yeux baissés, n'osant braver le regard de Louis, craignant de trahir sa joie comme elle avait craint si longtemps de trahir sa souffrance : à la voir ainsi, humble et tremblante, personne n'aurait soupçonné son triomphe. Cependant plusieurs avaient remarqué ce qui s'était passé à Vincennes et l'intérêt extrême que le roi avait pris à l'indisposition de mademoiselle de Mancini. Beaucoup de leurs conjectures approchaient de la vérité ; la modestie de Marie seule les déconcertait.

Elle s'était pour ainsi dire glissée derrière la reine pour y reprendre sa place accoutumée, et n'avait cherché à s'attirer l'attention de personne par aucune prévenance. C'est que les joies de l'âme redoutent les témoins autant que celles de l'amour-propre les recherchent.

Le matin même de ce jour, la reine s'apercevant que le roi était plus rêveur qu'à l'ordinaire, et, craignant que son goût pour mademoiselle d'Argencourt ne dégénérât en passion sérieuse, avait eu avec lui un long entretien à ce sujet, dans lequel elle lui avait fait promettre de rompre une liaison qui commençait à faire scandale à la cour. Comme le roi l'écoutait en silence, elle crut qu'il méditait sur les moyens de persister dans son sentiment pour mademoiselle d'Argencourt, et elle finit par lui dire que si le devoir, la religion ne suffisaient pas pour le faire renoncer à son amour, sa fierté devait l'y contraindre. — Car vous n'êtes que l'objet de son ambition, avait ajouté la reine, elle n'a pas cessé d'aimer le marquis de Richelieu, et Chamarante est resté son confident, à tel point qu'elle lui redit tout ce que vous lui dites : je vous en donnerai la preuve quand il vous plaira ; mais, s'il vous importe peu d'être dupe d'une coquette, il ne peut vous être indifférent de donner ici l'exemple d'une séduction fort dangereuse pour les jeunes filles de ma cour : ce n'est pas pour être déshonorées par le roi que leurs familles me les confient. D'ailleurs il est temps de penser à une alliance digne de vous et du trône. Le cardinal prétend qu'il faut par cette alliance obtenir la paix ou nous donner les moyens de continuer la guerre avec avantage. Il y a déjà plusieurs négociations d'entamées à ce

sujet : ne déconcertez pas, par votre conduite, les desseins du cardinal; vous savez qu'il travaille avec talent et zèle pour nos intérêts.

— Eh quoi ! sans me consulter, dit le roi avec humeur ; il me semble que cette affaire n'est pas du nombre de celles que j'abandonne sans réserve à la décision du premier ministre, et qu'il aurait pu prendre mon avis avant de...

— C'est bien ce qu'il voulait faire, interrompit la reine, mais je l'en ai détourné, en lui donnant pour raison que les négociations faites à votre insu ne compromettaient point votre dignité; que le cardinal Mazarin pouvait essuyer un refus sans que le roi de France en partageât le déboire. Enfin si c'est un tort, c'est moi seule que vous en devez accuser.

— Dieu me garde de blâmer vos intentions, reprit le roi, je les crois toutes parfaites. Mais le moment est mal choisi pour vouloir faire une alliance : l'Espagne rejetterait vos propositions. Je n'en veux pas faire à de moindres puissances que nous. Ainsi le mieux est d'attendre : je suis trop jeune encore.

— Eh ! ne savez-vous pas que les rois n'ont pas d'âge, et qu'ils doivent avant tout se soumettre aux intérêts de l'État? Demandez au cardinal les ressources qui nous restent pour continuer la guerre, demandez-lui de vous confier les embarras qu'il vous laisse ignorer habituellement jusqu'à ce qu'il en ait triomphé, et vous verrez s'il est urgent de prendre un parti prompt et sage, de renoncer enfin à l'intimité scandaleuse établie entre vous et mademoiselle d'Argencourt.

En parlant ainsi, la reine avait cet accent de colère maternelle qui imposait toujours à son fils. Il s'es-

tima heureux de lui promettre un sacrifice qui n'en était déjà plus un pour son cœur ; il s'engagea à rompre tout commerce de galanterie avec mademoiselle d'Argencourt, et à ne lui parler désormais qu'autant que l'exigeraient les bienséances. Il demanda en retour de sa soumission qu'on suspendit toutes négociations relatives à son mariage, et insista sur ce point de manière à faire craindre d'éveiller sa volonté sur tout le reste.

Malheureusement tout ce qu'il venait d'entendre sur son caprice pour mademoiselle d'Argencourt s'appliquait aussi bien au sentiment que lui inspirait Marie de Mancini, car s'il était coupable d'avoir profité de la coquetterie de l'une, il l'était bien davantage d'abuser de la faiblesse de l'autre. Ainsi donc, il était essentiel de cacher cet amour à tous les yeux, sous peine d'exciter de nouveau la colère de la reine et l'animosité des envieux de la faveur.

L'adresse, la puissance du cardinal de Mazarin avaient bien triomphé de la plus grande partie des Frondeurs, mais il en restait encore assez pour inquiéter la cour et pour exercer une censure amère sur ses moindres fautes.

En amour, pour bien dissimuler, il faut s'entendre, il faut que le calme du bonheur vous mette à l'abri des craintes et des espérances qui trahissent, enfin de ces troubles imprévus, délicieux, perfides qui livrent tous les secrets du cœur à l'observation jalouse, et le roi et Marie ne s'étaient point encore parlé : sans avoir rien à s'apprendre, tous deux brûlaient de se confier l'un à l'autre. Le roi surtout redoutait qu'elle ne se méprît sur la prudence qui l'empêchait de voler vers elle ; il

aurait voulu lui dire combien il était heureux de l'idée d'être aimé, mais aussi combien il avait besoin de s'entendre confirmer son bonheur pour y croire: tous les regards fixés sur lui l'enchaînaient à sa place. C'est dans de semblables moments que la royauté pèse. Il entendait sa mère remercier mademoiselle de Mancini d'avoir cédé à ses instances.

— Vous verrez, lui disait-elle, que le voyage vous fera grand bien, et que vous n'aurez pas à vous repentir de nous avoir suivis.

— Je l'espère, dit Marie en regardant le roi.

— Tout le présage, continua la reine, la campagne sera glorieuse, et nous aurons, je crois, plus d'une occasion de *fête*.

— Et moi, je n'en doute pas dit le roi avec feu, je pars l'âme remplie de confiance; s'il plaît à Dieu et à mon bon ange, ajouta-t-il d'un accent qui fit rougir Marie, nous aurons gloire et bonheur.

Puis se tournant vers ses capitaines des gardes:

— Messieurs, dit-il avec un ton d'autorité qu'il n'avait pas encore pris, nous passerons demain matin la revue de nos gardes, dans la plaine qui est entre la forêt et le château, puis nous viendrons recevoir ici le serment du comte de Villeneuve (1) et les compliments de tous les corps de cette ville, ensuite nous irons prier Dieu de bénir nos armes, et nous partirons pour Amiens.

Bien que ces ordres fort simples eussent été convenus d'avance entre la reine et le cardinal Mazarin, tous

(1) Pour la charge de commandeur, maître des cérémonies et grand-prévôt des ordres du roi, vacante par la démission volontaire de M. de Lionne.

deux s'étonnèrent de la manière dont le roi les donnait, comme étant le résultat de sa seule volonté, et Marie fixa sur lui un regard approbateur qui semblait dire :

— Enfin, il parle en roi.

## XVI

La cour partit, et le maréchal de Turenne vint au-devant du roi jusqu'à Amiens. Là, Sa Majesté tint conseil avec lui et le cardinal Mazarin. Le même jour, le maréchal retourna vers l'armée qui était en marche pour aller à Hesdin, où les troupes anglaises devaient se joindre aux nôtres. Le roi nomma dans ce conseil le duc de Gramont, pair et maréchal de France, à l'ambassade extraordinaire du Saint-Empire, dont les électeurs étaient prêts à s'assembler pour se donner un chef. M. de Lionne, commandeur des ordres, fut aussi nommé pour accompagner le duc de Gramont. Ce choix fut approuvé, et pour la première fois le cardinal n'en reçut pas seul les compliments. Le tact fin des courtisans devina que le roi, stimulé par quelque sentiment nouveau, rougissait de sa soumission aveugle, et que c'était le flatter que de lui supposer une volonté.

Le maréchal de Gramont avait sans doute toutes les qualités requises pour être chargé de cette importante mission, mais les gens qui prétendent que la faveur dirige tout à la cour se disaient tout bas que le comte de Guiche était un des premiers qui avaient reconnu la supériorité d'esprit de mademoiselle de Mancini; ils ajoutaient que le bon sens du prince de Marsillac l'a-

vait mieux guidé que l'esprit de l'abbé Fouquet, qui s'entêtait à cajoler l'amour-propre de mademoiselle d'Argencourt, et à rassurer sa conscience, en lui répétant que la France lui devrait toutes les vertus qui se manifestaient chaque jour dans le caractère du roi.

Ce qui donna le plus de consistance à ces conjectures, ce fut la faveur dont jouit tout à coup le jeune Philippe Mancini; son oncle ne l'avait certes pas oublié; il commandait un des plus beaux régiments de France, mais il n'était pas admis dans l'intimité du roi, et cette faveur subite trahit celle dont sa sœur ne voulait tirer aucun profit.

Cependant mademoiselle d'Argencourt était du voyage; le roi lui avait répété l'entretien de la reine à son sujet, et la promesse qu'il avait faite de s'en tenir avec elle au simple sentiment d'amitié. Elle s'était résignée en croyant le roi victime comme elle des scrupules de la reine, et se flattait d'en triompher: aussi ses amis, ne la voyant ni jalouse ni affligée, lui restaient fidèles. D'ailleurs, le roi paraissait si occupé des intérêts de l'armée, de ceux de sa gloire, qu'on pouvait le supposer distrait momentanément de toute idée romanesque.

Avant de se rendre à l'armée qui assiégeait Montmédi, le roi trouva l'occasion de dire à mademoiselle de Mancini.

— Soyez aussi discrète envers ceux qui vous entourent que vous l'avez été si longtemps et si cruellement envers moi. Je vais tâcher de me rendre digne de vous; je sens que le bonheur de vous intéresser me rend impatient de gloire et de puissance, que cette vie passée dans les fêtes, les plaisirs, ne peut plus me suffire, et

que le joug sous lequel j'ai plié sans peine jusqu'à présent me devient insupportable aujourd'hui.

— Ah ! sire, craignez de secouer ce joug trop brusquement, répondit Marie ; songez qu'au point où vous avez laissé venir la puissance de mon oncle, vous ne pouvez la braver sans danger pour vous et pour la France. Croyez-en les avis d'une personne à qui son dévouement, sa pensée constante fixée depuis si longtemps sur les intérêts de Votre Majesté, ont donné toutes les prévisions de l'expérience. Laissez l'autorité établie mourir par degré sous votre autorité naissante. L'amour de la gloire vous rendra bientôt le maître de vos armées, et il ne tiendra qu'à vous d'acquérir la même prépondérance au conseil. Il ne s'agit que d'étudier un peu d'avance les questions qu'on doit vous y soumettre. Quand on verra le roi éclairé sur tous les sujets qui s'y traitent, qui osera s'arroger le droit de décider?

— Oui, reprit le roi avec joie, je veux régner par vous et pour vous ; mais n'allez pas m'abandonner dans cette grande entreprise ; ne vous laissez pas décourager plus que moi par tout ce qu'on va tenter contre nous. Malgré la prudence que je vous recommande et que vous exigez de moi, nous aurons peine à échapper à la surveillance de la reine : elle est trop accoutumée à lire dans mon cœur, pour ne pas soupçonner bientôt qu'il est tout à Marie, et Dieu sait ce que l'on fera alors pour vous éloigner, pour vous détacher de moi. On vous implorera d'abord, puis on vous intimidera... on vous menacera même...

— Tranquillisez-vous, sire ; ce que ma raison, ma force, n'ont pu obtenir de moi, la prière, les menaces, l'aspect de la mort même ne l'obtiendraient pas davan-

tage. Mon cœur est inaccessible à tous les coups portés pas d'autres mains que la vôtre. Je suis comme ce bon Médor, ajouta-t-elle en caressant le beau lévrier couché aux pieds de Louis XIV, je ne crains que ce que j'aime.

Cet entretien avait lieu à Sedan, sur le balcon du salon de la reine et avant son lever. Le roi venait prendre congé d'elle et l'embrasser au moment de monter à cheval pour aller retrouver le maréchal de Turenne. Ces adieux furent tendres; la reine recommanda à son fils de ne point s'exposer inutilement, de esepn er elle, à la France, à tout ce qui l'aimait.

— A tout ce qui m'aime, reprit le roi en baisant la main de sa mère! oui, j'y penserai sans cesse pour mériter d'en être aimé toujours.

En disant ces mots, il se tourna du côté où Marie se cachait derrière ses sœurs ; il la vit essuyer une larme et il sortit l'âme remplie d'espoir et de reconnaissance.

## XVII

Quelques jours après le départ du roi pour le siége de Montmédi, M. de Colbert, envoyé par le cardinal au-devant de mademoiselle de Montpensier pour assurer sa marche, vint dire à la reine que la princesse était aux portes de la ville. La reine et une partie de sa cour se promenaient en cet instant dans la prairie. M. de Damville fut chargé par la princesse de demander à Sa Majesté s'il lui plairait qu'elle vînt l'y trouver. La reine fit répondre qu'elle attendait sa nièce.

Après sept ans d'absence, semés de tant de troubles, de divisions, cette entrevue était d'un puissant intérêt pour les acteurs et les témoins. Aussi, lorsque les trompettes des chevau-légers et des gendarmes qui escortaient la princesse se firent entendre, il se forma une haie de troupes et de spectateurs ; la princesse descendit de son carrosse à l'endroit où se trouvaient ceux de la cour; puis, marchant vers la reine, elle s'inclina pour lui baiser la robe et les mains. Alors la reine l'embrassa, lui dit qu'elle était bien aise de la voir, qu'elle l'avait toujours aimée, qu'elle ne lui avait pas su mauvais gré, dans le temps de l'affaire d'Orléans, mais que, pour celle de l'affaire Saint-Antoine, si elle l'avait tenue alors, elle l'aurait étranglée.

— J'aurais bien mérité de l'être, puisque je vous avais déplu, répondit la princesse du ton le plus gracieux.

— J'ai voulu vous parler de cela d'abord, reprit la reine, et vous dire tout ce que j'ai sur le cœur, parce que je veux l'oublier et n'en plus parler; soyez persuadée que je vous aimerai plus que je ne l'ai jamais fait.

Mademoiselle, après avoir témoigné sa reconnaissance de tant de bonté se tourna vers madame de Fleix et la comtesse de Noailles, ses anciennes amies, pour leur exprimer le plaisir qu'elle éprouvait à les revoir. Alors la reine, faisant approcher les nièces du cardinal Mazarin, les présenta à la princesse en leur disant :

— Il faut faire connaissance avec ma nièce.

La princesse les accueillit à merveille, et leur dit :

— Quand vous me connaîtrez, je suis sûre que vous m'aimerez.

Marie, qui trouvait toujours tant de choses gracieuses à répondre aux personnes qui lui en adressaient d'obligeantes, resta muette, car une idée l'oppressait : cette femme n'a point encore perdu l'espoir d'épouser le roi, pensa-t-elle, et ce pardon, obtenu si facilement, va ranimer son ambition, son désir, ses moyens de plaire; mon Dieu! le canon de la Bastille n'aurait-il tué que moi!

Le lendemain, au sortir de la messe, Mademoiselle se trouvant dans la chambre de la reine, il prit fantaisie à Sa Majesté d'arranger elle-même les cheveux de sa nièce, sous prétexte qu'ils n'étaient pas coiffés à la mode; alors Mademoiselle dit en riant :

— Votre Majesté a ouï dire que j'ai les cheveux gris, mais comme je ne veux tromper personne, je n'ai pas voulu mettre de poudre, afin de vous les faire voir.

La reine s'étonna de voir des cheveux gris sur une tête si jeune encore, et Marie, dont le bon naturel prenait ordinairement en pitié tout ce qui pouvait affliger l'amour-propre des autres, se réjouit de ce petit malheur.

Un gentilhomme du roi arriva en ce moment; il venait de la part du roi demander des nouvelles de la reine et témoigner à Mademoiselle les regrets de Sa Majesté, ceux de Monsieur et du cardinal Mazarin, de ne s'être point trouvés à Sedan pour l'y recevoir.

La princesse parut très-flattée de ce message.

— Vous trouverez le roi bien changé, dit la reine; vous l'avez laissé presque enfant, et il est si grandi et de si bonne mine, que vous en serez charmée : n'est-il pas vrai, Marie, ajouta-t-elle, qu'il est singulièrement embelli depuis un an?

Mademoiselle de Mancini, fort troublée de cette question, répondit qu'en effet la figure du roi prenait chaque jour une expression plus noble et plus gracieuse.

— Quant à Monsieur, continua la reine, vous ne le trouverez guère plus grand; mais il a une belle tête et nous trouvons qu'il vous ressemble beaucoup (1).

La reine, en disant cela, souriait d'un air fin qu'un mariage entre Monsieur et sa cousine ne serait pas impossible. — Ah ! pour celui-là, pensa Marie, j'y donne de bon cœur mon consentement.

Le siége de Montmédi s'avançait; on en attendait avec impatience des nouvelles, lorsque le chevalier de Gramont vint apprendre à la reine que les ennemis demandaient à capituler; que le gouverneur, M. Malandi, avait été tué le jour qu'on avait investi la place, et cela au moment où toute sa famille était réunie pour la signature de son contrat de mariage.

— Ce malheureux, ajouta le chevalier de Gramont, après avoir été transporté chez lui, confessé, administré, a voulu qu'on le reportât mourir sur la brèche. Là, en présence de sa fiancée, qui ne l'a point quitté, il a exhorté ses officiers à se bien défendre; mais, peu sensibles à ce spectacle touchant, ils ont demandé à se rendre. Le roi, ayant voulu voir le siége de près, s'est tellement avancé, que c'est à lui-même qu'on s'est adressé pour capituler. Sa Majesté est partie au galop pour aller donner cette nouvelle à M. le cardinal, puis elle est revenue recevoir ses ôtages, signer la capitulation et voir sortir la garnison, qui témoigna éprouver beaucoup de consolation d'avoir à déposer les

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier, t. III.

armes dans les mains d'un roi si brave et si généreux.

A ce récit, chacun s'efforça d'exprimer son intérêt, sa joie; mais la personne dont le cœur battait le plus en l'écoutant ne dit pas un mot; on ne saurait se résoudre à parler comme tout le monde de celui qui est tout pour nous.

Le roi revint dès le lendemain dîner à Sedan. La reine, qui était à la fenêtre, le vit arriver au galop, mouillé, crotté; elle voulait qu'il changeât d'habit avant de se montrer à sa cousine, mais l'impatience du roi ne le lui permit point, et il fut trouvé charmant dans ce desordre. La reine lui dit en souriant :

— Voici une demoiselle que je vous présente, et qui est bien fâchée d'avoir été méchante; elle sera plus sage à l'avenir.

Le roi reçut la présentation d'un air fort gracieux, et comme la reine lui demanda où était son frère :

— Sa coquetterie ne lui a pas permis de se montrer à vous dans le même état où je suis, reprit le roi en regardant Mademoiselle; il vient dans mon carrosse. En traversant la forêt, on a tiré sur celui où étaient Bartet et Montaigu ; alors notre garde a pénétré dans le bois ; Montaigu, quoique malade, est monté à cheval, et l'on a tué et pris plusieurs fusiliers qui ont dit avoir un passe-port pour aller en parti.

— Pendant ce temps, qu'est devenu votre frère? demanda la reine.

— Il est demeuré en carrosse, parce qu'il n'était pas botté ; mais le voilà qui vient, ajouta le roi. On entendait le bruit d'un carrosse.

Monsieur entra; il était paré avec recherche, quoiqu'il n'eût qu'un habit gris tout uni, et une *petite oie*

couleur de feu; après avoir salué la reine, il alla embrasser Mademoiselle, et lui dit qu'il l'a trouvait fort embellie, ce qu'on regarda comme une espèce de déclaration d'amour. Toutes ces grandes réconciliations ne comptaient pour rien encore, il fallait les voir sanctionnées par celle du cardinal Mazarin avec mademoiselle de Montpensier; et chacun était impatient de voir l'accueil qu'allaient se faire ces deux grands personnages depuis si longtemps ennemis. Mais le cardinal, sans rancune pour tous ceux qui reconnaissaient enfin sa puissance, vint bientôt saluer Mademoiselle de l'air le plus respectueux.

— Après ce qui s'est passé, dit la princesse à la reine, il me semble qu'il serait, à propos que Votre Majesté nous fît embrasser.

Alors le cardinal se prosterna devant Mademoiselle, qui le releva en l'embrassant.

— N'êtes-vous pas attendrie d'un si sincère raccommodement? dit tout bas en riant le chevalier de Gramont à mademoiselle de Mancini.

— Eh bien, je le crois plus sincère qu'on ne l'imagine, répondit Marie, car ils ont besoin réciproquement l'un de l'autre.

— Mademoiselle surtout, reprit le chevalier; elle ne peut se marier qu'autant que votre oncle le voudra bien, et elle est dans l'âge où le goût du mariage tourne en passion. Ah! si le roi voulait...

— Quoi! vous pensez qu'après s'être ainsi révoltée contre la couronne, on la lui donnerait?

— Et qui se souvient aujourd'hui de la Fronde? La Rochefoucault, Wardes et tant d'autres ne sont-ils pas là pour prouver la clémence royale?

— Mais la princesse a bien des années de plus que le roi.

— Qu'importe, c'est le plus riche parti de l'Europe, et il ne faut pas que ses grands biens sortent de France.

— Il est un moyen fort simple, il me semble, de conserver ce grand héritage à la couronne, et vous êtes peut-être la personne la mieux placée pour rendre ce service à l'État : votre crédit, celui de votre neveu, le comte de Guiche, ajouta Marie en regardant le chevalier de Gramont avec une attention inquiète.

— Je vous comprends, interrompit le chevalier, mais Dieu me garde de seconder ce projet. Ce serait donner une gouvernante à Monsieur, et nous mettre tous sous les ordres de la personne la plus impérieuse du monde; il faudrait renoncer à tous nos plaisirs pour faire de l'étiquette du matin au soir; au lieu d'être un prince enjoué, généreux, frivole, comme il convient au frère d'un roi puissant, dont un ministre habile se charge de gouverner les États. Monsieur ne serait plus qu'un *enfant* malheureux, soumis à une duègne conjugale qui commencerait par nous renvoyer tous, nous qui ne pensons qu'à le servir avec zèle et à le divertir. Ah! je promets bien que tant que j'aurai quelque crédit sur Son Altesse royale, et qu'elle croira à mon dévouement, ce mariage ne se fera point. Mais, soyez tranquille, ajouta le chevalier, en voyant le nuage qui se répandait sur le front de Marie, le roi ne l'épousera pas davantage; je le soupçonne d'être aujourd'hui fort difficile à marier.

Une vive rougeur colora le front de Marie; en ce moment le roi qui sortait passa brusquement près d'elle sans lui adresser la parole.

— Adieu, dit affectueusement le chevalier à Marie.

— Pourquoi cet adieu, répond-elle, est-ce que vous repartez aujourd'hui pour l'armée?

— Non, reprit-il en montrant son bras, j'ai là une petite blessure qui me vaudra un mois de congé; mais je ne vous en dis pas moins adieu, car, je le prévois, nous ne causerons plus ensemble de longtemps.

## XVIII

Malgré l'emphase des gazettes du temps à propos de cette campagne, après laquelle le roi vint se reposer, disent-elles, à Paris, à l'ombre de ses *nouvelles palmes*, il n'y eut aucun événement très-remarquable.

En arrivant au Louvre, le roi apprit que la reine Christine de Suède, enchantée de l'accueil qu'elle avait reçu de lui à son premier voyage, venait de s'arrêter à Nevers, où elle attendait les ordres du roi pour venir s'installer en France.

Louis XIV parut contrarié de cette nouvelle; il semblait qu'un pressentiment de l'attentat qu'elle devait bientôt commettre eût changé ses bonnes dispositions pour elle. Après l'avoir logée deux jours au Louvre, il lui fit offrir d'habiter le château de Fontainebleau; on sait comment elle profita de cette hospitalité, et comment elle souilla ce beau palais du meurtre de Monaldeschi.

Tout autre que le cardinal Mazarin eût sévi contre l'audace de se faire ainsi justice par un meurtre dans

le palais du roi, mais le cardinal avait pour principe de ne point punir ce qui ne lui faisait aucun tort personnel, et la reine Christine en fut quitte pour une simple remontrance et l'invitation indirecte de se choisir un autre asile que la France. Encore lui laissa-t-on tout le temps qu'elle pouvait désirer pour se conformer à cet avis.

La prudence, la sagesse, la crainte et tous les sacrifices qu'elles imposent ne suffirent pas pour voiler l'amour du roi aux yeux des courtisans ; en vain il affecta de conserver un sentiment tendre pour mademoiselle d'Argencourt, en vain il feignit de revenir à ses premiers sentiments pour madame de Soissons, personne ne se trompa sur la nature et l'objet de sa passion. Le caractère de mademoiselle de Mancini jeta l'alarme dans les têtes ambitieuses qui guettaient la disgrâce ou la mort de Mazarin pour s'emparer de l'esprit du roi et pour le gouverner en feignant de lui obéir. Car le pupile royal, las de sa longue tutelle, voudrait bientôt s'affranchir de toute influence, de toute soumission, et l'on sait comme ces volontaires ignorants sont faciles à conduire ; il ne s'agit que de leur parler en esclave, l'attitude d'un maître leur suffit, et l'on escamote leur puissance en s'inclinant devant eux.

Mais il n'en pouvait pas être ainsi avec Louis XIV ; son caractère, engourdi par la nullité où on le maintenait, devait se réveiller à la voix de la femme supérieure qui lui parlerait de puissance et de gloire, et l'on pressentait qu'une fois éclairé par Marie de Mancini sur ses droits au pouvoir, et sur le noble usage qu'un roi en peut faire, il ne tarderait pas à

déployer cette volonté formidable dont il a depuis donné tant de preuves.

Anne d'Autriche, à peine sortie d'inquiétude sur l'amour du roi pour Olympe de Mancini et mademoiselle d'Argencourt, retomba dans toutes ses craintes. Le danger lui parut plus grand encore : la coquetterie, la vanité de la comtesse de Soissons, avaient servi à la diriger selon les vues de la reine. On peut toujours tirer parti des défauts vulgaires. Ce sont des chaînes pendantes dont toute main habile peut s'emparer, mais la plus forte volonté se brise contre la passion irréprochable d'une âme pure et courageuse.

La reine-mère employa d'abord la froideur, le dédain pour ce qu'elle affectait de traiter comme un nouveau caprice de son fils ; mais bientôt, effrayée des progrès de cette passion, elle chercha tous les moyens de la combattre : le plus sûr était d'offrir à Louis XIV la main de quelque princesse digne par sa naissance de partager le trône avec lui, et qui eût assez d'attraits pour le rendre infidèle.

Déjà plusieurs démarches de la duchesse de Savoie auprès du cardinal-ministre faisaient soupçonner qu'elle cherchait à marier la princesse Marguerite, sa fille, au roi de France. Marguerite avait comme lui Henri IV pour aïeul. Elle était alliée par le comte de Soissons à la famille de Mazarin, et le cardinal n'osant placer une de ses nièces sur le trône, devait protéger l'alliance qui en approchait le plus sa famille. Excepté la reine, dont la fierté ne pouvait renoncer à l'espoir d'unir son fils à l'héritière de Charles-Quint, tout concourait à servir les projets de la duchesse de Savoie. Elle envoya à Paris le comte de Verue, jeune Piémontais de l'âge

du duc de Savoie et son favori, chargé ostensiblement de demander en mariage une sœur de mademoiselle de Montpensier, et pour traiter secrètement avec le cardinal du mariage du roi avec la princesse Marguerite.

Avant de laisser retourner le comte de Verue à la cour de Savoie, le cardinal voulut lui donner une idée de sa magnificence. C'était, dirent ses ennemis, pour prouver à la cour étrangère qui avait besoin de son crédit, qu'il fallait le payer en raison de son opulence. Il invita à souper le roi, la reine, Monsieur, la reine d'Angleterre et sa fille mademoiselle de Montpensier et tout ce que la cour avait de plus illustre. Malgré la gravité qui convenait à la fête donnée par un prélat, on dansa après le souper, car, pour être sûr d'amuser Leurs Majestés, il fallait faire danser le roi et jouer la reine. Avant de passer dans la salle de bal, le cardinal conduisit toute la cour dans une galerie remplie d'objets d'arts, de bijoux précieux, d'étoffes, de meubles, de tout ce qui vient de plus rare de la Chine, et d'une foule d'objets de fantaisie. C'était le fond d'une loterie où tout le monde devait gagner. Le gros lot, composé d'un diamant estimé quatre mille écus, échut à un sous-lieutenant des gendarmes du roi, nommé Lasalle. Chaque princesse fut très-favorisée du sort. Le lot du roi se trouva être une bague où brillait un saphir admirable. Marie eut pour sa part un simple anneau d'émeraudes : c'était peut-être le seul lot de peu de valeur de cette riche loterie.

Ce plaisir libéral, imité depuis si souvent par Louis XIV au profit de mademoiselle de la Valière et autres, ne put distraire un instant mademoiselle de

Mancini de son inquiétude; elle avait entendu parler de la mission secrète du comte de Verue, et elle ne le perdait pas de vue dans l'espoir de deviner sur sa physionomie si sa proposition était rejetée ou accueillie; n'ayant jamais eu occasion de parler au roi sans témoins, elle n'avait pu le questionner à ce sujet; elle était en proie à ce supplice si commun à la cour, de parler de tout excepté de la seule chose qui intéresse. Dans ces moments d'anxiété, le duc de la Rochefoucault venait ordinairement à son secours, car si son esprit observait avec malice, son cœur était en sympathie avec tous ceux qui souffraient d'une peine d'amour.

— Pourquoi vous alarmer ainsi, lui dit-il, comme si elle venait de lui confier sa pensée. Cet homme n'est si joyeux que parce qu'il se voit l'objet des attentions du cardinal, ajouta-t-il en désignant le comte de Verue; ne pensez pas qu'il ait aucune raison de se féliciter de sa mission. La fête dont il se croit aujourd'hui le héros est le seul profit qu'il retirera de sa grande négociation. Le roi sait bien que la princesse Marguerite s'est vu préférer sa sœur par le duc de Bavière, et cela parce qu'elle est beaucoup moins belle que sa sœur cadette. Pensez-vous que le roi de France soit moins difficile qu'un prince allemand? Non, lors même que son cœur serait libre, il ne manquerait pas de motifs puissants pour refuser cette alliance.

— Si la reine la veut, elle se fera, répondit Marie en soupirant; mon oncle la désire aussi.

— Ah! bien faiblement, reprit le duc, et je soupçonne qu'il n'a l'air de seconder les projets de la duchesse de Savoie que parce qu'il sait mieux que personne le peu de succès qu'ils auront.

— Si pourtant cette princesse est digne du rang qu'elle ambitionne, dit Marie d'une voix étouffée, si son cœur sait apprécier les brillantes qualités du roi, si elle a en elle la puissance de diriger ce caractère à la fois timide et courageux, si elle est capable de ressentir tout l'amour qu'il peut inspirer, nous devons tous désirer la voir réussir.

— Générosité vaine, dit le duc en souriant; la princesse Marguerite est une femme ordinaire, qui lui aurait paru suffisamment aimable l'année dernière, et qu'il trouverait insipide aujourd'hui.

Marie rougit de cette flatterie.

— Cependant, voyez l'accueil que le roi fait à M. de Verue, il ne parle qu'à lui, il le comble de grâces.

— Il n'en saurait trop faire, reprit le duc, c'est comme cela qu'on doit agir avec les gens qu'on se propose de refuser. D'ailleurs ce M. de Verue est un homme romanesque dont la conversation est intéressante, pour les amoureux surtout. Ils aiment tant à trouver chez les autres les traces de la folie dont ils sont atteints. Le désespoir de M. de Verue est sans contredit le chef-d'œuvre du genre. Aussi lui a-t-il acquis une grande célébrité dans le Piémont ; il aurait eu moins de succès à Paris, où l'on veut avant tout que les grandes passions restent dans les bornes du bon goût.

— Qu'a-t-il donc fait de si passionné?

— Presque rien ; il a fait déterrer, un mois après sa mort, cette jolie Marguerite de Calux, qu'il avait beaucoup aimée, et cela pour lui prodiguer les plus tendres caresses ; il est vrai qu'elle était morte de la

petite vérole, ce qui rend l'hommage funèbre plus héroïque.

— Pauvre jeune homme ! s'écria Marie, sans être frappée d'une autre idée que celle d'un désespoir qui pouvait vaincre le dégoût. Ce qui m'étonne, ajouta-t-elle, c'est qu'après de semblables crises on puisse reprendre ses habitudes de cour et papillonner dans un salon comme si nul malheur n'était venu flétrir la vie.

— C'est ainsi, reprit le duc, qu'après s'être désespéré d'un malheur on s'en pare, puis on l'exploite. Il n'y a pas de femme qui n'ait la manie de consoler, et qui ne soit charmée d'être dupe de sa pitié. Heureusement pour nos jeunes gens, M. de Verue retourne bientôt à Turin : sans cela il les supplanterait tous.

— Mais il ne repartira, je pense, que porteur d'une réponse décisive, dit Marie avec inquiétude.

— Sans doute, il partira chargé de lettres affectueuses, de présents magnifiques et de paroles très-concluantes.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Marie sans pouvoir retenir cette exclamation douloureuse.

— Ce qui n'avancera pas davantage les affaires de la duchesse et de sa fille.

— Quoi ! vraiment, vous ne croyez point à ce mariage ?

— Il ne se fera qu'autant que vous le voudrez, et, entre nous, je vous crois trop dévouée aux intérêts du roi pour l'engager dans une affaire où il n'y aurait pour lui ni gloire ni plaisir.

— Au fait, à part les préventions que vous pouvez supposer, répliqua Marie en baissant les yeux, la prin-

cesse de Savoie ne me paraît pas un parti avantageux pour le roi de France.

— Cela est vrai ; mais gardez-vous bien de le dire ; que le roi lui-même ignore ce que vous pensez de la princesse ; vous savez qu'elle n'est point jolie, qu'elle n'a rien de séduisant, que cela vous suffise. Laissez la reine se flatter d'amener son fils à cette union ; employez votre crédit sur l'esprit du roi à le persuader de paraître consentir aux désirs de sa mère ; laissez entamer, poursuivre les négociations, et fiez-vous au cardinal pour ne rien conclure contre le vœu du roi, et le bonheur de sa nièce, ajouta-t-il d'un ton plus bas.

— Du bonheur!... reprit Marie les yeux pleins de larmes, ah ! mon ami, il n'en est point pour l'âme fière qui se soumet à aimer sans espoir.

— Sans espoir ! répéta le duc, pouvez-vous blasphémer ainsi!

— Oui, sans espoir, vous dis-je, lorsque le rang et l'honneur séparent, qu'importe le sentiment qui réunit?

— Il devient parfois le plus fort.

— Alors arrivent les regrets pour l'un, les remords pour l'autre. Ah! qui pourrait affronter les supplices de cet enfer terrestre !

— De quoi donc parlez-vous? dit le roi en s'approchant de Marie et de M. de la Rochefoucault, vous avez l'air tous d'eux d'un sérieux qui contraste par trop avec la gaieté de cette fête; je ne vous connais pourtant aucun sujet de tristesse, ajouta-t-il en regardant Marie. La loterie vous aurait-elle maltraités?

— J'avoue, sire, qu'elle s'est un peu moquée de moi, dit le duc de La Rochefoucault en me donnant

pour lot ce joli crayon. Voilà ce que c'est que d'être connu pour avoir la manie d'écrire ; le hasard lui-même nous fait des épigrammes.

Alors Marie montra l'anneau qui lui était échu.

— Que vous êtes heureuse! s'écria le roi, des émeraudes ! la couleur de l'espérance, celle que je préfère à toutes les autres. Je suis sûr que cet anneau est un vrai talisman.

— Je commence à le croire dit Marie en sentant la main de Louis presser doucement la sienne et détacher l'anneau qu'elle portait.

— Changeons de lot, dit le roi; et s'emparant de l'anneau d'émeraudes, il donna la bague de saphir à Marie.

— Pendant que Votre Majesté est en train de faire des marchés avantageux, dit le duc en souriant, voudrait-elle aussi s'arranger de mon crayon?

— Non, vraiment, reprit le roi, personne n'en saurait faire un si bon usage que vous ; mais je veux bien l'essayer, apportez-le-moi demain au lever.

C'était lui promettre quelques nouvelles faveurs pour le prince de Marsillac, son fils. M. de La Rochefoucault s'inclina en signe de remerciment, et dit à mademoiselle de Mancini en voyant Louis XIV retourner près de la reine :

— Je ne vous demanderai point où il prend tant d'esprit et de grâce, on le sait. Je me contenterai de vous en remercier.

## XIX

Plus le cardinal Mazarin était tourmenté par les embarras que lui suscitaient la guerre et la politique, plus il redoublait de soins pour que chaque jour fût marqué par une nouvelle fête. Le goût du roi pour la danse offrait aux grands de la cour une occasion continuelle de lui être agréable; chacun d'eux se disputait l'honneur de lui donner un bal, et cet honneur insigne, de simples courtisans y pouvaient prétendre, car les gazettes nous transmettent le récit des bals et soupers que le maréchal de l'Hospital, et *le sieur de la Baymière*, trésorier de l'épargne, offrirent à Leurs Majestés la reine-mère et le roi Louis XIV.

La reine Christine de Suède, entendant sans cesse parler des plaisirs du carnaval, quitta Fontainebleau pour venir en prendre sa part. On trouva d'abord la démarche légère, indiscrète même, car elle devait loger dans l'appartement du cardinal Mazarin, ce qui gênait un peu mesdemoiselles de Mancini; mais elle mettait tant d'esprit à se faire pardonner ses étranges caprices! elle vantait si bien les magnificences de la cour et la danse du roi, qu'elle avait fini par faire aimer sa présence. Elle s'amusait par-dessus tout du théâtre français, et son suffrage fut un des premiers encouragements du plus grand talent que nous posséderons jamais.

Ce génie que la misère eût peut-être réduit à de petits succès de province dut à Marie de Mancini de

pouvoir s'essayer devant le public le plus éclairé de l'Europe.

Un jour qu'elle reprochait à son cousin, le prince de Conti (1), le long séjour qu'il venait de faire à Béziers, où il tenait les états de Languedoc, il lui avoua qu'en effet il aurait pu revenir à la cour beaucoup plus tôt, mais qu'il n'osait lui dire le motif qui l'avait retenu à Béziers longtemps après la fin des états du Languedoc.

— C'est sans doute quelque aventure romanesque, dit Marie, et vous craignez que j'en parle à ma cousine?

— Non, vraiment, reprit-il, le Ciel sait que je n'aime qu'elle au monde ; et d'ailleurs le plaisir qui ma retenu est de ceux qu'elle peut partager. Mais vous ne pourriez le comprendre, vous qui êtes habituée à toutes les perfections de votre théâtre royal ; vous ne croirez jamais qu'on puisse s'amuser, mais s'amuser beaucoup d'une troupe de comédiens de province. Eh bien, il s'est trouvé que cette troupe venue à Béziers pour nous aider à passer nos soirées pendant la tenue des états m'a paru si excellente, que je l'ai engagée à nous donner des représentations fort au delà du terme fixé pour notre départ. Il est vrai que cette troupe a pour directeur, auteur et acteur un certain Poquelin que j'ai connu au collége des jésuites, où nous suivions le cours des mêmes classes, et qui, tout en apprenant le latin mieux que moi, ne pensait qu'à la comédie. J'ai été fort surpris de le retrouver chef d'une

(1) Le prince de Conti avait épousé mademoiselle Martinozzi, autre nièce du cardinal Mazarin.

troupe ambulante, lui que je croyais destiné à succéder à son père dans sa charge de tapissier du roi. D'abord le blâmant de ce que je pensais être un coup de tête de sa part, une folie de mauvais sujet, j'ai feint de ne pas le reconnaître, mais, dès que j'ai pu juger de ses talents, ils ont si bien justifié à mes yeux sa manie, que j'en suis devenu l'admirateur et le protecteur déclaré. Vous n'avez rien ici de comparable à sa comédie de l'*Étourdi*, à son *Dépit amoureux*, rien de si malin, rien de si gai que ses *Précieuses ridicules ;* il dit avoir trouvé ses modèles en province ; mais on croirait que la cour les lui a fournis. Malgré l'extrême plaisir que la représentation de ses ouvrages me donnait, j'ai tenté de l'arracher à ses succès profanes pour le rendre à une existence plus chrétienne ; je lui ai offert d'être mon secrétaire, en lui laissant la faculté de travailler comme auteur pour son théâtre ; mais il m'a répondu qu'il avait déjà bien de la peine à se faire jouer par ses comédiens, et que, s'il les quittait, ils s'en vengeraient en ne jouant plus aucun de ses ouvrages ; qu'il se sentait voué au démon de la comédie, et que d'ailleurs il croyait Dieu trop juste pour damner l'honnête comédien dont les ouvrages n'avaient pour but que de corriger et d'amuser les hommes. Comme il pourrait bien avoir raison, j'ai approuvé son refus, en promettant de le servir de tout mon pouvoir quand l'occasion s'en présenterait.

— Eh bien, écrivez-lui que cette occasion est venue ; que le bruit de ses succès étant arrivé jusqu'au roi, il va recevoir l'ordre d'amener sa troupe ici pour y faire jouer ses ouvrages devant la cour.

— Et que diront les comédiens de l'hôtel de Bourgo-

gne; ils jetteront feu et flamme; ils réclameront la protection du cardinal contre l'invasion d'une troupe de province, et le pauvre Molière, n'ayant pour lui que son talent et moi, sera forcé de céder la place.

— Il n'en sera pas ainsi, croyez-moi; vous connaissez le goût du roi pour la bonne comédie ; il ne sera pas moins sensible que vous à l'esprit de votre protégé, et il vous saura bon gré de le lui avoir fait connaître.

— C'est à vous seule qu'il en aura l'obligation, reprit le prince, car je n'aurais jamais osé lui en parler, et c'est à vous que la France devra peut-être son meilleur auteur comique.

Le soir même de cette conversation, le roi avait commandé à son premier gentilhomme de la chambre de faire venir à Paris la troupe de Molière.

En vain la reine, qui protégeait les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dit-elle qu'on ne pouvait recevoir la troupe de Molière, par la raison qu'il n'y avait pas de salle de spectacle à lui donner. Alors le roi ordonna d'élever un théâtre dans la salle des gardes du vieux Louvre, et c'est là que bientôt après Molière fit représenter par sa troupe, et devant Leurs Majestés, la tragédie de *Nicomède;* puis, la toile baissée, il s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours par lequel il remerciait Sa Majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Il finit en demandant la permission de jouer une petite pièce de lui, qui avait été représentée en province. Le roi agréa l'offre, et l'on joua à l'instant même le *Docteur amoureux.* On prétend que c'est de ce jour que date l'usage de donner une pièce gaie ou une farce après la tragédie ou la grande comédie.

Dès lors Monsieur, frère du roi, se déclara le patron de Molière. Il eut la permission de jouer au théâtre du Petit-Bourbon, alternativement avec les italiens, et sa troupe prit le titre de *troupe de Monsieur.*

— Vous le voyez, dit à cette époque mademoiselle de Mancini au prince de Conti, il ne faut que dire au roi là où le talent se trouve pour le lui voir aussitôt récompenser. Il a le sentiment de tout ce qui est utile et beau, et je prédis que son règne sera fécond en grands hommes. En France ils naissent toujours à la voix du roi qui les appelle. Quand il ne s'en trouve ni pour vaincre ni pour gouverner, c'est que le maître les craint ou les dédaigne.

— Dites plutôt, c'est qu'il n'a point une amie bonne, spirituelle, qui mette tous ses soins à lui révéler le mérite qui se cache et à lui inspirer l'envie de l'employer. Eh bien, cette personne dont chacun devrait bénir le crédit est pourtant l'objet de la plus basse envie. On met tout en œuvre pour lui faire perdre la faveur dont elle n'use que pour faire le bien. On s'arme de tous côtés contre le noble sentiment qu'elle inspire, mais son courage égalera, j'espère, la ténacité de la cabale. Forte de son propre mérite et du dévouement de ses amis, elle triomphera des menées de l'intrigue.

— Vain espoir, reprit Marie; quand la méchanceté se cache derrière l'étendard de la vertu et de la religion, elle combat à coup sûr. On a beau rester fidèle à l'une et à l'autre, dès que les apparences nous accusent, on nous traite en coupable, il faut succomber, je le sais; mais de tous ces coups portés par des bras ennemis, un seul est mortel, et il faut savoir l'attendre, ajouta Marie du ton d'une ferme résignation.

— Ce n'est pas assez, reprit le prince, il faut tout faire pour l'éviter ; le crédit de la reine s'affaiblit chaque jour, et peut s'écrouler tout à coup si elle a l'imprudence de venir se briser contre une de ces passions d'autant plus invincibles qu'elles sont bien placées.

— Vous vous trompez, la reine sera toujours la plus forte : elle sait vouloir.

— Mais le roi sait aimer.

— Assez pour être adoré et pour faire le désespoir de tout ce qui l'aimera, voilà tout.

A ces mots, Marie sentit ses yeux baignés de larmes, et elle se leva pour aller sourire à tous les ennemis titrés qui venaient l'accabler de leurs hommages.

## XX

La nouvelle de la trahison du maréchal d'Hocquincourt venait d'arriver, et le cardinal Mazarin sentant la nécessité de remédier par la présence du roi au mauvais effet de cet exemple sur l'armée, le départ de Leurs Majestés fut fixé au lendemain. La reine désirait vivement cette fois que Marie de Mancini ne fût point du voyage; mais demander ce sacrifice au roi, c'était s'exposer à un refus certain ; il fallait donc chercher à l'obtenir de Marie elle-même. En conséquence madame de Fleix fit dire à mademoiselle de Mancini que la reine voulait lui parler.

Marie devina sans peine le motif de cet entretien, et elle écouta d'un air digne mais respectueux toutes les phrases préparatoires, les sermons indirects qui devaient amener à bien la volonté de la reine.

— Quels que soient les ordres de Votre Majesté, répondit Marie, elle est bien sûre que je m'y soumettrai.

— Il ne s'agit point ici d'ordre à donner ni à suivre; mais bien d'un avis dans votre intérêt, ma chère Marie, reprit la reine d'un ton caressant. Dieu me garde de mal penser de l'attachement que mon fils vous témoigne. Je connais vos principes, votre piété, et je ne doute pas que la crainte d'offenser le ciel et de perdre notre estime à tous ne vous maintienne dans les voies de la vertu ; mais ce n'est point assez de répondre de soi devant Dieu, il faut garantir les autres des piéges auxquels ils n'auraient pas comme vous la sagesse d'échapper. Je sais tout ce que le roi doit à vos bons conseils, à votre esprit, à votre intérêt pour sa gloire ; mais tout en approuvant le soin que vous prenez de lui donner le goût de l'étude et des beaux-arts, on commence à médire des conversations continuelles que ces sujets vous fournissent. Votre ascendant sur mon fils est interprété ici, et même dans les cours étrangères, d'une façon peu honorable pour vous, et l'amitié que je vous porte m'oblige à vous éclairer sur ce point.

— Je vous rends grâce, madame, mais que puis-je contre ces bruits injurieux? Votre Majesté sait mieux que personne que la calomnie ne respecte rien.

Cette réflexion assez désagréable à la reine lui fit répondre sèchement qu'un moyen sûr de détruire ces bruits était de rester à Paris pendant le voyage du roi.

— Je resterai, madame.

— Mais que penseront votre oncle et le roi ?

— Ils penseront que j'obéis à Votre Majesté !

— Voilà justement ce qu'il faut éviter, ce serait vous faire supposer coupable que de m'armer ostensiblement contre une préférence si naturelle de la part du roi; c'est vous seule qui devez avoir tout le mérite du sacrifice; il faut que vous paraissiez désirer vivement ne pas nous suivre.

— Je l'affirmerais en vain, madame, le roi ne le croirait pas.

— Et pourquoi douterait-il de votre raison, de votre crainte de la médisance?

— Parce que l'attachement dont il m'honore est trop pur pour ne pas me donner la force de braver les propos méchants.

— Mais c'est avec ces belles paroles que vous vous perdrez, mon enfant; c'est pour être trop sûr de soi qu'on faillit, et que résulte-t-il d'une telle faiblesse? la honte et l'abandon; ah! croyez-moi, suivez plutôt l'exemple de votre sœur; vous pouvez aspirer au même rang qu'elle.

— Je le paierais trop cher, madame.

— Quoi! vous refuseriez la main d'un prince du sang?

— Je refuserais la main d'un roi même, s'il fallait l'acheter au prix d'un sacrifice au-dessus de ma force.

— Mais qu'attendez-vous de cet amour qui cèdera au premier caprice? que prétendez-vous faire d'un tel attachement?

— Ma vie, madame.

— Et votre réputation, votre honneur, le salut du roi ne sont-ils rien à vos yeux?

— Je sais que mon honneur et le salut du roi seront toujours respectés, cela me suffit.

— Erreur que tout cela, reprit la reine d'un ton courroucé; c'est ainsi qu'on se damne ; puis, s'adoucissant tout à coup : mais ces illusions d'un cœur chaste méritent plutôt la pitié que la colère, ajouta-t-elle; vous ignorez où peut entraîner une vertu présomptueuse. C'est à l'expérience d'une amie à vous préserver, à vous secourir dans le danger. Eh bien, je veux être cette amie secourable : soyez confiante en moi, et vous verrez si le soin de votre bonheur ne m'est pas plus cher qu'à vous-même.

— Mon bonheur ne dépend plus de moi, madame.

— Eh ! pensez-vous le trouvez dans un sentiment que la raison, le rang, la vertu, tout condamne? n'avez-vous pas vu le roi se prendre d'amour pour Olympe et pour mademoiselle d'Argencourt avec toute la fougue de son âge, et revenir aussitôt de ces belles passions à l'indifférence la plus complète? pensez-vous le guérir de son inconstance naturelle et lui faire oublier ce qu'il doit à sa naissance et à sa couronne? Non, vous avez trop d'esprit pour vous abuser sur le sort qui vous attend, et trop de sagesse pour ne pas chercher à vous y soustraire. Votre intérêt, celui du roi, exigent que vous preniez un parti raisonnable. Je ne feindrai point avec vous : plusieurs négociations entamées par votre oncle nous donnent l'espoir d'une alliance brillante, qui assurerait le bonheur du roi et la paix de la France. Certes il dépend de vous d'entraver ces projets, de les rendre impossibles, car le roi est trop jeune et trop dominé par sa pensée présente pour réfléchir à l'importance d'une telle union et à son avenir. Vous dont le dévouement pour lui est aussi noble que profond, vous qui aimez sa gloire avant tout, vous ne voudrez

pas qu'il la sacrifie à un amour qui ne peut jamais être honnêtement satisfait. Vous lui rappellerez ses devoirs, vous le supplierez d'échapper au blâme de l'Europe entière, aux remords qui l'obsèderaient bientôt si la guerre était malheureuse, après avoir pu nous donner la paix; enfin, vous le rendrez aux vertus d'un roi, et nous vous devrons son bonheur et sa gloire. Voilà ce que j'attends de vous, Marie, est-ce trop compter sur votre attachement pour nous?

— Non, madame, dit Marie d'une voix altérée, l'intérêt du roi sera toujours le premier à mes yeux; j'y sacrifierai, s'il le faut, plus que ma vie.

— Ah! j'avais bien raison de vous aimer, s'écria la reine en serrant la main de Marie; je savais tout ce qu'on peut attendre de la noblesse de votre cœur : aussi est-ce à vous seule que je me fie pour arriver à ce que la raison nous commande; que faut-il faire pour amener le roi à ce que nous voulons?

— Il faut que je sois du voyage, madame; autrement le roi pourra se laisser entraîner à un acte d'autorité, qu'il voudra soutenir après de toute sa puissance.

— Je suis de cet avis; mais, s'il vous voit tous les jours?...

— Les soins de la guerre prendront beaucoup de ses moments, et je ferai en sorte de ne le voir que pour l'engager à se soumettre à vos avis.

L'effort que se faisait mademoiselle de Mancini en prenant cette résolution épuisa son courage; elle fondit en larmes.

La reine, rassurée, par ce désespoir, sur la sincérité des promesses de Marie, la combla de caresses en

reconnaissance du sacrifice qu'elle obtenait d'elle, et, voulant constater la promesse encore plus que la reconnaissance, elle prit la croix de perles qu'une petite chaîne d'or suspendait à son cou, et la passa à celui de Marie, comme le gage d'un pacte solennel.

Marie sortit de cet entretien, pâle, chancelante, la main sur son cœur, comme le blessé d'un duel à mort, et la reine traversa sa chambre la tête haute, le regard brillant de joie, pour se rendre dans son oratoire, et remercier Dieu de l'avoir assez bien inspirée pour faire triompher son ambition maternelle et sa volonté royale.

## XXI

Le roi rencontra Marie au moment où elle sortait de chez la reine ; frappé de l'altération de son visage :

— Qu'avez-vous? lui dit-il, vous êtes tremblante. Ah! je le devine trop bien, on vous défend de nous suivre, n'est-ce pas ? on veut tenter ma patience, mais je sens qu'elle est à bout et qu'il est temps...

— Ah! sire, prenez garde, on peut vous entendre, interrompit Marie en regardant les personnes qui accompagnaient le roi et qui s'étaient retirées à quelque distance lorsqu'il lui avait adressé la parole.

— Et que m'importe, reprit-il, ne savent-ils pas que votre présence est tout pour moi? et l'on prétend me la ravir...

— Non, sire, je suivrai la reine... je serai là pour me réjouir de vos succès, pour les apprendre la re-

mière... Mais, ajouta-t-elle en cherchant à détourner la conversation, Votre Majesté n'a point oublié, j'espère, la grâce qu'elle m'a promise. M. le duc de Vendôme doit être chez mon oncle en ce moment; je vais le voir. Que lui dirai-je?...

— Qu'il n'est point de rancune dont un mot de vous ne puisse triompher, et que le duc de Beaufort ayant trouvé grâce près du cardinal, il ne me trouvera pas plus sévère.

— Tant de générosité ne m'étonne point, sire, mais j'en attends plus encore; ce n'est point assez que votre pardon passe par ma bouche, il faut que M. de Beaufort l'entende de Votre Majesté elle-même, et si elle part demain...

— Eh bien, dites au duc de Vendôme que je recevrai son fils ce soir chez la reine.

Ces paroles furent prononcées assez haut pour faire croire que la grâce du plus audacieux des révoltés était le seul sujet de la conversation du roi et de mademoiselle de Mancini; et comme plusieurs des seigneurs qui se trouvaient ce jour-là de service étaient des frondeurs amnistiés, ils remercièrent d'un sourire reconnaissant celle qui venait d'obtenir du roi un si grand acte de clémence.

Le même soir, le duc de Beaufort, ce *roi des halles*, ce champion du peuple, cet ennemi acharné de Mazarin, cet insugé si redoutable au trône, vint s'incliner humblement devant les puissances qu'il avait bravées; et Marie contemplait avec amour la manière noble et affectueuse dont le roi accueillait le coupable. Son cœur cherchait à se consoler par tout ce que cette bonne action ajoutait de charme à celui qu'elle ai-

mait, et par la pensée que ce pardon était son ouvrage.

— Voilà donc ce qu'on m'envie, pensait-elle? C'est le bonheur de lui apprendre le bien qu'il veut faire, la gloire qu'il peut acquérir, qui m'attirent la haine de ceux qui l'aveuglent pour le conduire; ils n'auront point de repos qu'ils ne m'aient éloignée de lui : trompons s'il se peut leur rage en paraissant céder.

Dès ce moment, Marie évita toutes les occasions de s'approcher du roi; il se plaignit de cette retenue; alors elle le conjura de ne pas animer la colère de la reine et la malveillance des courtisans en causant aussi souvent avec elle; d'abord il approuva cette mesure de prudence, puis il ne tarda pas à la trouver insupportable et à faire un crime à Marie d'avoir le courage de la subir.

La cour partit le lendemain des fêtes de Pâques pour se rendre à Amiens, où le roi séjourna quelque temps pour aviser aux moyens de sauver Hesdin; mais la révolte de ceux qui commandaient cette place était trop bien affermie, comme dit madame de Motteville, pour rendre au roi le respect qui lui était dû, et le ministre, jugeant cette affaire sans remède, engagea le roi à venir à Calais pour s'y occuper uniquement de la prise de Dunkerque. Les Anglais devaient nous aider dans cette grande entreprise, dont ils consentaient à nous laisser la gloire, à condition qu'ils en auraient le profit.

Le roi ne quittait l'armée que pour venir voir sa mère à Calais et dire furtivement quelques mots à Marie. Le cardinal Mazarin, qui redoutait l'ascendant que la présence du roi avait sur les troupes, et les idées

d'indépendance qu'il en pouvait naître dans l'esprit de Louis XIV, cherchait à lui rendre son séjour à l'armée très-désagréable. Sous prétexte des dépenses excessives que nécessite la guerre, il n'avait point laissé venir la maison du roi, et Louis XIV dînait chez son premier ministre, ou chez le vicomte de Turenne, comme un simple particulier. Non-seulement il manquait de gens pour le servir, mais il manquait aussi d'argent pour secourir les soldats pauvres qui imploraient sa bienfaisance, et il risquait ainsi de perdre le dévouement qui était alors la force des armées royales. Car la générosité du prince fait souvent la bravoure du soldat.

Il arrivait chaque jour des courriers de l'armée qui apprenaient quelques nouveaux avantages remportés par le maréchal de Turenne, mais tous coûtaient plus ou moins à nos braves officiers. Le marquis de Castelnau avait reçu deux coups de feu, à la tête des gardes-françaises. Le marquis de Créqui, le comte de Soissons avaient eu leurs chevaux tués; le comte de Broglio était gravement blessé, et le comte de Guiche, porteur de ces nouvelles, avait la main droite percée d'un coup de mousquet; chacun voulait payer de sa personne pour contribuer au succès du siége, et le roi lui-même se transportait, en dépit des défenses du cardinal, dans tous les postes les plus périlleux.

On était dans de vives inquiétudes à la cour, on savait que le prince de Condé et don Juan d'Autriche commandaient en personne les troupes espagnoles, renforcées de tous les mécontents qui avaient passé dans le parti du prince de Condé. On pouvait tout craindre de l'habileté, du courage de ces deux grands

généraux et de leur résolution, prise dans le conseil tenu à Ypres, d'attaquer l'armée française, et de la poursuivre jusqu'à sa complète défaite.

Enfin la glorieuse bataille des Dunes vint changer cette anxiété en réjouissance et mettre le comble à la renommée du maréchal de Turenne. Le marquis de Richelieu, s'étant mis à la poursuite de l'armée, fit un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvaient le comte de Boutteville, le marquis de Rochefort, le chevalier de Guilant et plusieurs autres attachés à la personne du prince de Condé : on apprit par eux que le maréchal d'Hocquincourt avait été tué dans une sortie, la veille ; le sort avait fait justice de sa trahison, il était tombé frappé d'une balle française.

## XXII

Le roi revint aussitôt à Calais pour assister au *Te Deum* chanté solennellement dans l'église Notre-Dame. Dans sa joie de le savoir vainqueur, Marie allait oublier sa promesse à la reine, et s'apprêtait à voler au-devant du roi que ramenait le cardinal Mazarin, lorsque la reine, qui la surveillait, l'arrêta et lui ordonna de se rendre sur-le-champ près de la princesse palatine, qu'une indisposition retenait au lit, et de lui dire de sa part que l'arrivée du roi l'empêchait d'aller la voir ainsi qu'elle le lui avait promis.

Cette commission, que la reine aurait pu faire remplir par tout autre, était donnée à Marie pour lui ravir ce premier regard qui dédie un succès à l'objet qu'on

aime, et le bonheur de répondre à cet hommage tacite par de tendres félicitations.

En effet, la présence de mademoiselle de Mancini manquait à ce retour triomphal, et Louis XIV, distrait, mécontent, reçut avec froideur les embrassements de sa mère et les compliments enthousiastes de toute la cour. Avant d'aller s'asseoir sous le dais préparé pour Leurs Majestés dans l'église, le roi demanda au cardinal si sa nièce Marie était malade.

— Non, vraiment, répondit la reine dont le roi espérait n'avoir point été entendu, elle était près de moi il y a peu instants.

A ces mots Louis XIV, accusant Marie d'indifférence, prit un air soucieux; puis, rappelant sa fierté, il s'appliqua à dominer la tristesse qui venait gâter sa joie, et affecta de ne plus penser qu'au grand intérêt de la journée.

Cependant Marie, impatiente de le revoir, écoute à peine les longues et lourdes phrases que la princesse Palatine la prie de répéter à la reine sur la part qu'elle prend à la victoire du roi, et à la joie qu'en doit ressentir son auguste mère; sur ses regrets de ne pouvoir assister au *Te Deum*, et joindre ses prières aux siennes, et remercier Dieu d'une si glorieuse conquête. Marie n'entend que la cloche qui appelle le roi et le peuple au temple, des larmes de dépit obscurcissent ses yeux en pensant à ce beau cortége où elle manque; à ces acclamations dont le bruit ne vient pas jusqu'à elle, son courage est à bout, elle part sans attendre la fin des interminables compliments de la Palatine, elle se fait conduire à l'église, et, malgré l'inconvenance d'arriver seule au milieu de cette imposante cérémonie, elle dérange plusieurs personnes pour parvenir au banc

occupé par les filles d'honneur de la reine; elle se console de l'embarras qu'elle cause et de la confusion qu'elle en éprouve, en pensant que tout ce mouvement sera remarqué par le roi; qu'il devinera qu'un ordre de la reine pouvait seul l'éloigner de lui dans un semblable moment; mais l'amour trompé dans son attente pense-t-il jamais à se rassurer par des suppositions raisonnables? Non; ce qu'il veut d'abord, c'est se venger à tout prix de ce qu'il souffre; innocent ou non, il faut subir le châtiment du crime qu'il suppose. Son orgueil demande une victime.

En vain Marie quête un regard, elle ne l'obtient pas... Alors toute cette pompe sacerdotale, tous ces trophées, ces prestiges du culte, de la puissance disparaissent à ses yeux, elle se retrouve abandonnée, solitaire, au milieu de cette foule. Les hymnes de reconnaissance qui font retentir les voûtes sacrées, les cris joyeux du peuple, tout ce qui exalte la grandeur et la gloire de Louis XIV, semble ajouter encore à sa douleur. Hélas! tout ce qui élève le monarque l'éloigne encore plus d'elle; et c'est lorsqu'elle mérite le plus les bénédictions de ce peuple enthousiasmé de son jeune roi, qu'elle gémit humblement sur le rang qui la sépare de lui.

En vain l'ambition de son oncle et l'amour du roi combattent pour elle. L'orgueil de la reine sera le plus fort, elle n'en doute point, et la certitude du malheur qui l'attend relève sa fierté.

— Ce n'est pas d'elle que je recevrai le coup fatal, se dit Marie, je lui ravirai la joie de me voir succomber à l'ordre qu'elle aura dicté; je veux par ma conduite dépasser ce qu'elle exige. Le roi est au comble

du bonheur, je puis l'abandonner sans reproche, il n'a plus besoin de moi, il sait aujourd'hui ce que vaut la gloire, il l'aimera toujours : sauvons-lui le remords des ingrats... il le deviendra sans doute. — On lui en fait un devoir. Eh bien, je devance son abandon... — Il ne me verra plus.

Ainsi, mademoiselle de Mancini, décidée à quitter subitement la cour, subissait toutes les tortures d'un si grand sacrifice, et souffrait plus encore de l'affreuse pensée que le roi se consolerait de son absence.

Au sortir de l'église, Louis XIV se rendit au palais de l'archevêché pour y recevoir les félicitations de tous les corps de la ville. Marie profita de ce moment pour se retirer chez elle, et méditer sur l'exécution du plan qu'elle voulait suivre.

Le cardinal Mazarin, après avoir pris sa part des compliments adressés au roi, comme si son éminence avait beaucoup contribué à la victoire du maréchal de Turenne, vint demander à la reine l'explication de ce qui se passait entre le roi et sa nièce, car il avait fort bien remarqué l'absence de l'une et le mécontentement de l'autre.

Anne d'Autriche, blessée d'une question si téméraire, y répondit avec hauteur qu'il était temps de voir finir un attachement scandaleux qui ne pouvait qu'être une entrave au mariage projeté par le roi.

Le ministre nia d'abord que le sentiment de sa nièce pour Louis XIV eût jamais rien coûté à la vertu de Marie, et il fit convenir la reine qu'elle n'avait qu'à se louer, ainsi que toute la France, de la manière dont mademoiselle de Mancini avait usé de son empire sur l'esprit du roi.

— Vous le savez, ajouta-t-il, le roi est de nature à se laisser diriger par la femme qu'il aime, et il est de notre intérêt à tous les deux que cette femme le dirige bien et soit dans notre dépendance.

— Sans doute, reprit la reine, et sans les vues ambitieuse qu'on peut supposer à Marie, loin de blâmer l'amour qui inspire au roi le goût des grandes actions, des sentiments honnêtes, je le protégerais; mais le caractère de Marie, les moyens qu'elle aurait d'arriver à son but, si elle concevait un projet audacieux, insensé, tout doit nous porter à prendre un parti décisif en cette circonstance.

En voyant la reine arriver d'elle-même au sujet épineux de la conversation, le cardinal crut devoir tenter quelques insinuations sur la liberté qu'un roi pouvait prendre d'élever jusqu'à lui une fille tenant déjà à la famille royale par les alliances de ses sœurs; mais à peine l'intention du cardinal fût-elle comprise, que la reine, s'abandonnant à toute son indignation, et oubliant tous les souvenirs qui auraient dû contenir son ressentiment, répondit, les lèvres pâles et tremblantes de colère :

— Je ne crois pas, monsieur le cardinal, que le roi soit capable de cette lâcheté; mais s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous avertis que toute la France se révolterait contre vous et contre lui; que moi-même je me mettrais à la tête des révoltés, et que j'y engagerais mon fils.

Le cardinal reçut cette injure avec toute la dissimulation d'un Italien qui connaît ses moyens de vengeance. Ne voulant pas laisser à la reine le soupçon qu'il pût conserver le moindre espoir d'un projet que sa volonté

royale venait d'anéantir, il parla de l'intention où était Madame royale de se rendre bientôt à Lyon avec la princesse Marguerite, dans le dessein d'avoir une entrevue avec le roi.

— J'approuve cette entrevue, dit la reine; si la princesse est aussi aimable qu'on le prétend dans la famille, eh bien, le roi pourra en juger; mais avec la folie qu'il a en tête, que peut-on espérer de cette entrevue?

— Soyez tranquille, madame, si le voyage de Lyon est une fois convenu, je ferai en sorte que rien ne vienne troubler nos négociations.

— Mais votre nièce...

— Elle se soumettra, comme moi, madame, à votre volonté, et je vais de ce pas la lui déclarer.

— Ménagez-la, monsieur le cardinal; en parlant à son cœur, à sa générosité, vous en obtiendrez une parfaite condescendance; j'en ai déjà fait l'épreuve, mais un mot du roi peut lui faire abandonner ses bonnes résolutions. C'est vous... oui, vous seul, qui pouvez lui faire entendre raison et régler sa conduite.

— Vous servir à tout prix est depuis longtemps mon habitude, madame, j'y resterai fidèle.

En disant ces mots, le cardinal sortit de chez la reine. Elle réfléchit quelques instants sur ce que lui promettait cet entretien, et frémit malgré elle de ce qu'elle pouvait attendre d'une soumission si menaçante.

## XXIII

— Je servirai la reine comme elle le veut, pensait le cardinal Mazarin, mais elle perdra sa puissance.

Il a tenu parole.

Marie était préparée aux avis, aux sermons de son oncle par tout ce qu'elle avait déjà entendu de la bouche de la reine. D'ailleurs, rien ne pouvait ajouter à la sévérité de sa propre résolution. Elle parla la première au cardinal de la nécessité de s'éloigner du roi, et fut très-étonnée de le voir combattre cet acte de raison. Il prétendit que c'était faire un éclat inutile; que c'était risquer de porter le roi à quelque extrémité, car, malgré la lettre que Marie voulait lui écrire, le roi croirait toujours qu'elle obéissait à une volonté despotique; enfin son avis fut qu'il vallait mieux qu'elle se dît malade pendant quelques jours, pour donner aux personnes qui la dirigeaient le temps de choisir le parti le plus sage à suivre.

Marie chercha en vain le véritable motif qui dictait ce conseil; mais elle s'y conforma sans peine. Rester près du roi, même sans le voir, c'était encore du bonheur.

Deux jours se passèrent sans qu'un message du roi vînt la consoler de sa retraite. Il était évident pour elle que la reine avait obtenu de son fils la même soumission qu'elle-même subissait, et elle se livra bientôt à tout le désespoir d'être abandonnée. Quand l'orgueil n'est plus soutenu par l'effet du sacrifice, quand il n'est

plus là personne pour nous plaindre ou nous admirer, quand on se voit seul à seul avec le malheur qu'on pouvait éviter, c'est alors que le découragement s'empare de l'âme la plus forte.

Le cardinal Mazarin avait fait promettre à sa nièce de ne pas sortir de chez elle jusqu'à ce qu'il fût revenu la voir. Les personnes de son service avaient eu seules la permission de l'approcher. Chaque fois qu'elle avait tenté de les interroger sur ce qui se passait dans l'archevêché où logeaient Leurs Majestés, ainsi qu'elle et son oncle, on lui avait répondu avec embarras. Elle ne doutait pas qu'il ne se passât quelque grand événement dont on lui faisait mystère. Son anxiété était au comble. Elle allait d'une fenêtre à l'autre de son appartement pour voir si elle n'apercevrait point dans le jardin quelqu'un dont elle pourrait interpréter l'air triste ou joyeux ; mais il était déjà tard, et l'heure de la promenade était passée. Du reste, il régnait un profond silence dans les cours du palais épiscopal. Elle n'entendait même ouvrir aucune des portes de l'appartement du roi, qui se trouvait au-dessous du sien. Nulle voix ne retentissait dans les longs corridors.

— La cour serait-elle partie, pensa-t-elle ? Serais-je ici exilée, prisonnière ? Mon oncle aurait-il consenti ?.. Mais non, la douleur m'égare. La reine elle-même n'oserait... Elle sait qu'il m'aime,... qu'il saurait me défendre... me venger...

Alors Marie, retombant dans l'accablement du désespoir, se croyait calomniée, trahie, et passait ainsi d'un supplice à un autre, sans pouvoir prendre un instant de repos.

L'horloge venait de sonner une heure après minuit;

Marie, les yeux fatigués de larmes, traçait sur le papier des mots sans suite, tantôt adressés au roi, tantôt à la reine. C'était des plaintes, des reproches, un adieu éternel... Son âme s'épanchait en se livrant à toute l'éloquence de la douleur. Elle n'a plus de doutes : son malheur est accompli. Alors les partis les plus extrêmes lui viennent à l'esprit ; elle attend les premiers rayons du jour pour les mettre à exécution. Rien ne lui semble impossible pour sortir de l'anxiété qui la tue... mais son cœur oppressé bat tout à coup avec violence... Elle a entendu ouvrir la porte du salon qui précède sa chambre... Une autorité supérieure peut seule avoir obtenu de ses gens la permission d'entrer chez elle à cette heure... C'est son oncle, ou c'est le roi... Le roi !... Ah ! dans quel trouble cette pensée la jette... un tremblement s'empare de ses membres ; elle veut se lever... fait quelques pas... et retombe sur le parquet, respirant à peine.

Une femme la secourt, la presse sur son sein la baigne de ses larmes.

C'est la reine, pâle, haletante, les yeux égarés, c'est la reine qui lui crie :

— Ah ! reviens,... suis-moi, il te demande... il se meurt.

Et secouant Marie que la stupeur rend immobile, elle l'entraîne avec violence vers l'escalier qui descend chez le roi. Marie, qui se croit sous l'influence d'une apparition funeste, suit en chancelant les pas précipités de la reine. Elles arrivent à une petite porte de communication, et bientôt les cris d'un délire affreux parviennent à son oreille ; mais, à travers ces mots de carnage, de mort, elle entend le nom de Marie.

— La voilà, s'écrie la reine ; la voilà, cher Louis, calme-toi...

Mais la fièvre ardente qui circule dans les veines du roi ne lui permet pas de reconnaître celle qu'il appelle à grands cris. Il repousse les soins de sa mère, l'accable de noms odieux, l'accuse d'avoir assassiné Marie... Le désespoir de la reine, plus que l'état du roi, apprend à Marie dans quel danger il se trouve. Elle se prosterne près du lit, s'empare de la main du malade, la couvre de baisers, de pleurs. Ses sanglots sont entendus. Ses lèvres glacées par la terreur ont tempéré le feu de cette main brûlante ; un moment le calme semble succéder au délire. Le roi se penche vers celle qui tient sa main, lui sourit : il la nomme et tombe aussitôt en faiblesse.

La reine appelle à grands cris Vallot, qui écrivait l'ordonnance d'une potion dans la chambre voisine. Il accourt, et, loin de s'alarmer de l'évanouissement du roi, il le regarde comme l'effet d'une crise salutaire ; mais, ne pouvant se dissimuler le danger du malade, il requiert l'assistance d'autres médecins, et se répand en plaintes sur l'imprudence qu'a faite le roi de braver tant de fatigues, et de passer des matinées entières, par une chaleur excessive, dans les plaines de Wardick, où l'air était pestilentiel par la quantité de corps morts restés sur le champ de bataille, et à peine recouverts. Ces mots funèbres de fièvres pestilentielles, d'épanchement au cerveau, étaient autant de coups mortels portés au cœur de Marie. Cédant à cet attrait fatal qui nous rend avides d'apprendre ce qui doit nous ôter tout espoir, elle se lève pour écouter

de plus près les arrêts du docteur. Mais il lui fait signe de rester près du roi.

— Vos soins nous sont nécessaires, dit-il; la reine a déjà veillé la nuit dernière; il faut que Sa Majesté prenne quelques moments de repos. Elle a confiance en votre prudence, votre zèle : vous seule pouvez la remplacer ici.

A cette ordonnance, si charitable pour elle, Marie sentit ses yeux mouillés des pleurs de la reconnaissance. Elle retourna au chevet du malade, reprit sa main qu'elle pressa doucement; lui parla à voix basse, le conjura de lever un instant ses yeux sur elle. Mais l'excès du mal avait suspendu sa pensée. Le roi ne sortit point de son accablement, et, sans l'oppression qui gonflait sa poitrine et mesurait en sons plaintifs les battements de son cœur, on aurait pu croire qu'il n'existait plus.

Cependant le délire, les convulsions avait cessé... C'était le miracle dû à la présence de mademoiselle de Mancini, à ce que prétendait le docteur. Aussi fut-il décidé qu'elle ne quitterait point le malade, tant qu'il serait en danger.

Peu de temps après cette décision adoptée par la reine, qui ne voyait plus dans Marie que l'ange sauveur de son fils, le pourpre se déclara. Le docteur se crut obligé d'avertir la reine que cette maladie était contagieuse. Alors l'entrée de la chambre du roi fut interdite à Monsieur, et tous les gens de la cour que leur service n'obligeait pas à rester à l'archevêché se dispensèrent d'y venir. Ils firent preuve en cette occasion d'une personnalité scandaleuse. La maladie du roi prenait chaque jour un caractère plus effrayant, et les

médecins paraissaient garder peu d'espoir. On vit alors cette foule de courtisans, plus fidèles au pouvoir qu'à l'honneur, s'éloigner de l'appartement du roi mourant, pour assiéger les antichambres de Monsieur et se courber des premiers devant le front qui allait, pensaient-ils hériter de la couronne.

Le danger fut tel au sixième jour de la maladie, que le cardinal Mazarin, n'osant rien espérer de Monsieur, envoya, pendant la nuit, enlever les meubles, les tableaux, les trésors que renfermait sa maison à Paris, pour les faire cacher dans les souterrains du château de Vincennes. Puis il chercha à se rapprocher du maréchal Duplessis, gouverneur de Monsieur, et du comte de Guiche, favori du prince, dans l'espérance d'être mieux traité, si le malheur que tout faisait présager se réalisait.

Jusque là, Marie, soutenue par sa confiance en Dieu et la ferveur de ses prières, n'avait pas senti faillir son courage; mais en apprenant les démarches de son oncle auprès du comte de Guiche, la mort du roi... cette mort qui serait aussi la sienne lui apparut, pour la première fois, un comme coup inévitable.

Une sorte de férocité, dont l'amour seul est capable, lui fit envisager un moment ce malheur sans frémir. Quelque chose l'avertissait qu'il en était un plus cruel encore. Dailleurs, se flatter de ne pas survivre à ce qu'on aime est une exaltation qui a sa volupté comme celle du martyre. Tant qu'une peine peut s'accroître, on y résiste. La fatigue des soins, la terreur de l'événement qui menace, rien n'abat les forces tant qu'on se sent utile; mais que faire de cette vie de culte, de dévouement, grand Dieu, lorsque l'idole est brisée!

## XXIV

Quel tableau à la fois touchant, religieux et philosophique que cette chambre royale, où le jour pénètre à peine, tant les yeux affaiblis du malade en redoutent l'éclat! Un roi jeune et beau, luttant contre la mort, sous les rideaux chamarrés d'or et de perles qui décorent son lit de souffrance; à côté, sur la marche du prie-Dieu, une vieille reine en pleurs, prosternée aux pieds du Christ, et lui promettant toute une vie d'expiation pour prix de la vie de ce fils adoré, son espoir et sa gloire; caché derrière les pentes de ce lit pompeux et funèbre, un vieillard abattu sous le poids d'un revers plus cruel que ceux dont son habileté l'avait fait triompher; un prêtre avide, ambitieux, qui voit se tarir la source où il puisait sa fortune et sa puissance; plus loin, un médecin regardant sa montre pour savoir s'il est temps de donner au malade le calmant qui n'agit plus, et, dans le fond de son âme, bien moins occupé de la mort du roi que de ce qu'il en doit résulter pour lui-même; il lui donne des soins distrait par la crainte d'encourir les reproches de la reine-mère, et surtout par celle de perdre la confiance du *successeur* de Louis XIV.

Le valet de chambre, serviteur zélé, attaché au jeune roi comme un chien à son maître, fait son service machinalement, car il ne garde plus d'espérance. Les discours des médecins, qui causent entre eux devant lui, comme devant un meuble, lui ont appris que le ma-

lade ne doit point passer la nuit. Le malheureux ne pense qu'à comprimer les sanglots qui l'étouffent. Ses yeux se portent alternativement sur son maître et sur mademoiselle de Mancini. Il lui semble qu'elle seule comprend sa douleur. Et pourtant aucun signe ne révèle ce qu'elle souffre. Le bras passé sous la tête du mourant, elle l'attire doucement sur son sein. Elle épie sur ce front pâle le retour des rougeurs, dont la disparition subité a causé le danger ; elle épie dans ces yeux sans regard une lueur d'existence; elle aspire le souffle brûlant qui s'exhale de cette poitrine dévorée par la fièvre et frémit d'entendre cesser le bruit de cette respiration convulsive.

Pendant ce temps, le salon attenant à cette chambre de deuil, ce salon qui ne pouvait contenir la foule des courtisans peu de jours avant, est désert ; quelques seigneurs de la cour y viennent de loin à loin lire le bulletin déposé sur la cheminée; il n'est visité souvent que par madame de Fienne, amie intime de madame de Choisy, toutes deux à la tête de ce qu'on appelait la cabale de Monsieur, bien que ce prince en ignorât l'existence, car nulle action de sa part, ni aucune relation des faits de cette époque ne laissent supposer que le désir d'hériter de la couronne l'ait détourné un instant de ses sentiments fraternels. Son aversion pour le travail et son goût pour les plaisirs rendent cette assertion fort croyable.

Moins il était agité du désir de régner, plus ses favoris étaient impatients de le voir tout puissant, tant ils se flattaient de gouverner sous lui ; déjà les plus zélés se disputaient l'honneur de le saluer roi le premier; et pour être plutôt instruite du moment où commencerait

le nouveau règne, madame de Fienne, sous prétexte d'une grande sensibilité pour l'état où se trouvait le roi, venait d'heure en heure, au milieu de la nuit, regarder, couchée par terre, à travers la porte, ce qui se passait dans la chambre du malade. Un soir, la nourrice du roi l'ayant aperçue, vint la dénoncer à la reine; celle-ci, outrée de colère, se leva en disant qu'elle allait faire jeter madame de Fienne par la fenêtre. Le duc de Créqui la retint, et madame de Fienne eut le temps de fuir.

*Plus d'espoir! il est perdu!* On ne s'abordait que par ces mots; en effet. Louis XIV avait reçu les sacrements sans avoir repris connaissance, et les prêtres, qui remplaçaient les gens de la cour dans les appartements du roi, faisaient déjà retentir, de leurs prières funèbres, ces murs encore parés des ornements de la dernière fête royale.

Cette nuit, que les médecins regardaient comme la dernière du malade, était déjà fort avancée; ils s'étaient retirés dans le cabinet du roi, sous prétexte de ne pas échauffer sa chambre, car l'air était pesant et le ciel couvert présageait un orage. Accablée par la fatigue et l'insomnie, la reine venait de s'assoupir dans son fauteuil. Marie et le valet de chambre du roi veillaient seuls près de lui. Là régnait un morne silence, lorsqu'un léger bruit fait tressaillir Marie. Elle voit s'entrouvrir la petite porte qui donne sur l'escalier de service. Une femme lui fait signe de se taire, et de venir à elle: c'est la nourrice du roi. Marie n'hésite pas à lui obéir; et, s'éloignant à pas muets du lit du jeune agonisant, elle suit la nourrice avec empressement, car elle a cru voir briller dans ses yeux un rayon d'espérance. Arri-

vée à la petite chambre où loge la nourrice, Marie aperçoit un homme singulièrement vêtu, portant une perruque de docteur, sur un habit de paysan endimanché.

— Il assure qu'il peut le sauver, dit la nourrice en montrant cet homme, il dit que la maladie du roi est la même que celle des deux officiers qui étaient à Mardick, et qu'il a guéris. Faites-lui voir mon pauvre enfant, ajoutait-elle en pleurant. Si c'est le bon Dieu qui nous l'envoie, il nous le rendra.

— Est-il bien vrai, s'écria Marie; vous pourriez le sauver?

— Je n'en réponds pas, ma bonne demoiselle, dit l'empirique, mais je suis connu dans Abbeville par plusieurs cures miraculeuses, et j'arrive en toute hâte pour offrir mes services à la reine. J'ai entendu dire que tous vos médecins jetaient le manche après la coignée, et je me suis dit comme ça : Puisqu'ils ne savent qu'y faire, je puis bien me présenter.

— Venez, dit Marie en l'entraînant dans la chambre du roi; faites silence pour ne pas éveiller la reine.

Puis allant fermer doucement la porte du cabinet, pour empêcher qu'on ne vînt les troubler, elle conduisit le médecin ambulant vers le malade.

A peine l'eût-il examiné avec attention, que, s'asseyant familièrement sur le lit, il s'écria :

— Voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas.

Ces mots, qui retentissent au cœur de la reine, la réveillent en sursaut. Elle croit entendre un oracle du ciel; puis l'aspect de cet inconnu lui fait présumer qu'elle rêve.

— Il n'en mourra pas, vous dis-je, répète-t-il en délayant une poudre dans une cuillerée d'eau et en la faisant avaler au malade. Si je vous ments, ajoute ce singulier docteur, eh bien, vous ferez de moi ce que vous voudrez ; mais, si je vous prouve que vos médecins de cour n'ont pas le sang commun, que direz-vous ?

— Ah ! mon ami, s'écrie la reine, sauvez-le, et tout ce que je possède est à vous.

— Ah bien oui, je n'en demande pas tant, dit l'empirique ; seulement je ne serais pas fâché de changer ma vieille rosse contre un bon petit cheval.

En parlant ainsi, sans être intimidé par le rang de son malade ni par tout ce qui l'entourait, il avait tiré un flacon de sa poche, et il frottait les tempes et le sein du roi. Traitant mademoiselle de Mancini comme une véritable sœur du pot, il lui recommandait la préparation des sinapisme qui devaient ramener la chaleur aux pieds glacés du malade. C'est elle seule qu'il choisissait pour l'aider dans ses soins, et Marie le secondait avec un zèle ingénieux, car l'esprit sert à tout. Cet homme bizarre, dont le peu d'usage et le manque d'éducation ne prouvaient pas en faveur de sa science, lui inspirait pourtant cette sorte de confiance imbécile qu'on a d'ordinaire pour les gens qui paraissent sûrs d'eux. La sécurité se gagne comme l'inquiétude, et le calme avec lequel il donnait ses soins au malade, la manière simple et assurée dont il en prédisait l'effet, agissaient également sur la reine et sur Marie ; elles ne faisaient pas la moindre objection à tout ce qu'il ordonnait. Accoutumées aux hésitations des médecins de la cour, que la crainte de se compromettre empêchait

de hasarder aucun remède violent, elles avaient pour les décisions du charlatan tout le respect qu'impose une forte volonté.

Cette confiance ne fut point déçue ; à l'heure prédite par lui, il survint une crise bienfaisante qui rendit la respiration plus libre et ramena les rougeurs sur la peau. Le malade était sauvé ! Mais comme ce miraculeux docteur avouait lui-même être plus fort dans les moments de grand danger que capable de suivre les progrès d'une cure, il se résigna sans peine à laisser tout l'honneur de celle-ci aux docteurs en titre de Sa Majesté.

A ce mot « il est sauvé, » prononcé sans faste, mais avec conviction par l'empirique, la reine se jeta dans les bras de Marie en la bénissant d'avoir rendu la vie à son fils.

— C'est à elle que nous le devons, s'écriait Marie en montrant la nourrice, tandis que celle-ci embrassait de toutes ses forces l'empirique et lui prodiguait tous les noms qu'on ne donne qu'aux saints.

C'était un délire général que le malade seul ne partageait pas, car, dans l'excès de sa faiblesse, sa pensée sommeillait encore.

Cependant Marie était impatiente de voir confirmer par les gens de l'art la résurrection prédite par le charlatan ; elle l'engagea à passer chez la nourrice, où il devait rester caché jusqu'au moment où il serait bien reconnu que le roi était hors de danger, puis elle fit rentrer les médecins dans la chambre du roi, et chacun d'eux, frappé de l'amélioration de l'état du malade, ne manqua pas de l'attribuer à la potion qu'il lui avait fait prendre la veille ; tous se réunirent pour affirmer à la

reine que son fils était sauvé, et pour ordonner de maintenir le plus grand calme autour de lui.

La reine, plus tranquille, consentit enfin à aller chez elle prendre quelque repos. Marie vint se replacer au chevet du roi ; elle n'osait croire encore que le ciel eût exaucé sa prière.

## XXV

S'il est un moment de bonheur capable de racheter toute une vie de souffrance, c'est celui où l'on se sent renaître *par* et *pour* l'amour. Qu'on s'imagine, si cela est possible, le réveil de Louis XIV, en proie depuis plusieurs jours à toutes les tortures de l'âme et du corps, désespéré par l'idée d'être à jamais séparé de celle qu'il aime, et l'apercevant là, près de son lit de douleur, ses beaux yeux fixés sur lui, sa bouche lui souriant avec amour, toute sa physionomie lui commandant l'espérance ; quel rêve enchanteur !... quelle vision angélique !

— Marie ! dit le roi d'une voix à peine articulée. Et Marie, au son de cette voix qui semblait s'exhaler de la tombe, éprouve une joie au-dessus de ses forces ; ses yeux se ferment, sa respiration s'arrête, elle reste sans mouvement.

Alors le malade ne doute plus que cette vue si douce ne soit une apparition, un mirage de la fièvre. Mais cet être immobile, insensible à sa voix, ce fantôme adoré, il voudrait s'en approcher ; il se soulève avec effort, il veut de sa main maigre et tremblante tou-

cher cette belle main inanimée qui pèse sur les dentelles de son couvre-pied, mais il retombe aussitôt sur son oreiller, haletant, le front couvert d'une sueur froide, et sentant s'évanouir le peu d'existence qu'il a reconquise.

Cependant le bonheur qui les accable agit en dépit du trouble de leurs esprits. Les joies de l'âme triomphent si facilement des souffrances du corps! Marie retrouve bientôt la force et la pensée, mais la reconnaissance d'un cœur religieux est le premier sentiment qu'elle éprouve, elle se précipite à genoux et remercie Dieu de lui rendre la vie de celui qu'elle adore.

Aux accents de cette prière passionnée, Louis ne doute plus. C'est bien Marie dont les pleurs de joie inondent la main qu'il lui tend ; c'est sa voix qui l'appelle, c'est son amour qui l'arrache à la mort. O douce résurrection! ô moment ineffable!...

— Revivre pour être aimé!...

La reine, trop heureuse pour dormir longtemps, revient bientôt s'assurer que ce retour à la vie n'est point une illusion; mais à peine le roi l'a-t-il aperçue que, se rappelant la sévérité de sa mère pour Marie, il repousse involontairement ses caresses.

— Ah! bénie soit la reine, s'écrie aussitôt Marie, c'est à elle que je dois le bonheur de vous soigner. Et le roi, repentant des larmes qu'il voit dans les yeux de sa mère, lui tend ses faibles bras.

C'est alors seulement qu'elle se livre à la joie de retrouver son fils.

Mais mademoiselle de Mancini, à qui les médecins ont confié l'exécution de leurs ordonnances, ne permet pas au roi de parler ni d'écouter davantage. Son auto-

rité n'emploie qu'un mot pour se faire obéir, mais c'est un talisman infaillible.

— Si l'on ne m'obéit pas, dit-elle au roi, je sors d'ici.

Et cette menace a toujours le même succès.

Dès que la reine n'a plus d'inquiétude sur le danger du roi, elle charge le prince de Marsillac d'aller porter cette bonne nouvelle à Monsieur. Et le duc de La Rochefoucault réclame la faveur d'accompagner son fils dans cette agréable mission.

— J'y consens, dit la reine, à condition que, pendant que votre fils portera la parole, vous observerez un peu l'effet de cette nouvelle sur le visage de madame de Fienne et de madame de Choisy; car pour Monsieur, je connais son cœur et je ne doute pas de la franchise de sa joie.

Ce fut en effet quelque chose de remarquable que la stupeur de cette cour ambitieuse en apprenant le miracle qui renversait toutes ses espérances : excepté Monsieur, l'on peut affirmer que tous ceux qui se trouvaient dans son salon furent frappés de cette nouvelle comme d'un arrêt du ciel lancé contre eux; il est vrai que, pour les moins discrets sur tout ce qu'ils attendaient de la mort du roi, l'exil était certain; on devinait que la reine serait implacable. C'est à ceux-là principalement que le duc de La Rochefoucault racontait, avec le plus de complaisance, tous les détails de la cure surprenante qui rendait le jeune roi aux vœux de toute la France.

C'est une bonne fortune pour les esprits tant soit peu malins que de pouvoir exercer leur malice sur la turpitude et l'ambition déconcertées; provoquer des

actions de grâces d'une bouche qui voudrait maudire; forcer l'envieux, qui enrage, à sourire au bonheur de son rival, le contraindre à des félicitations quand le deuil est dans son cœur pervers, c'est un châtiment que le moins méchant des hommes aime à infliger, et c'était, il faut l'avouer, un vrai plaisir pour M. de La Rochefoucault : il est si rare de pouvoir être malin innocemment.

Des courriers furent aussitôt expédiés à Paris et dans toutes les provinces; ils arrivèrent au moment où le peuple, prosterné devant le saint-sacrement, demandait à Dieu la vie de son jeune roi : cette résurrection n'était pas encore certaine, que déjà les gazettes s'évertuaient en actions de grâces et disaient :

« Enfin, le ciel s'estant contenté des appréhensions de la France pour la personne du meilleur et du plus *grand monarque* qu'il lui ait jamais donné, comme il l'a autrefois accordé à ses vœux, l'a rendue à ses prières et à ses larmes; et l'entière convalescence de Sa Majesté estant à cette première des monarchies un sujet de la plus parfaite joie qu'elle puisse avoir, l'allégresse qu'elle cause paraît d'autant plus grande en celle-ci, qu'elle a l'honneur de posséder à présent ce glorieux prince et qu'elle lui a servi de séjour depuis l'ouverture d'une campagne qui a déjà ajouté tant de célèbres avantages à ceux qu'il avait remportés sur ses ennemis dans les précédentes. Ainsi chacun, bannissant la tristesse que l'on voyait y régner de toutes parts, témoigne une pleine sagesse d'un si heureux changement; mais surtout la plus excellente des reines et la plus tendre des mères, qui, ayant fait des choses extraordinaires pour obtenir une guérison si précieuse,

en a des transports de joie dont personne ne peut être capable que cette bonne princesse. »

Ainsi, l'obscur médecin qui avait sauvé le roi, et la personne qui, après lui, avait le plus contribué à le rendre à la vie, ne furent même pas cités. Voilà comme de tout temps les gazettes ont écrit l'histoire.

## XXVI

Tout le monde sait être sérieusement malade, et il n'y a pas grand mérite à se soumettre lorsqu'on est sans force. Mais c'est quand cette force se ranime lentement et qu'on revient à tous les goûts de la vie sans pouvoir en satisfaire aucun, que l'on tombe dans l'ennui et qu'on a besoin d'être soigné par ceux qu'on aime, pour supporter avec résignation les lenteurs de la convalescence. Ces jours de langueur, les plus cruels à passer après un grand danger, furent autant autant de jours de bonheur pour Louis XIV : Marie en charmait tous les moments par une conversation à la fois tendre et piquante, et par des lectures intéressantes. C'est alors seulement que le roi commença à connaître nos richesses littéraires et plusieurs des auteurs qui illustrent l'Italie. C'est en l'initiant ainsi aux délices de la poésie, aux leçons amusantes de l'histoire, qu'elle inspira à Louis XIV le désir d'encourager les écrivains de son siècle, et la volonté de les protéger contre l'envie et le fanatisme.

Le cardinal Mazarin, que ces lectures contrariaient

beaucoup, les interrompait le plus qu'il pouvait par des caquets de cour, dont la reine s'amusait toujours. Ils avaient alors plus d'intérêt que jamais, car ils portaient sur les actions ou les discours des personnes qui s'étaient prononcées sans aucune prudence sur ce que la mort du roi devait leur rapporter.

Prince ou particulier, la conversation des convalescents porte toujours moins sur les preuves d'intérêt qu'ils ont reçues pendant leur maladie que sur les oublis ou les marques d'indifférence des personnes de leur connaissance. Excepté pour la comtesse de Soissons, qui s'était contentée d'envoyer demander des nouvelles du roi sans jamais en venir chercher elle-même, procédé que le roi ne lui pardonnait pas, il montrait fort peu de rancune pour ce qu'il appelait *ses infidèles*. Mais le cardinal Mazarin, que cette indulgence contrariait, et qui était bien aise d'avoir un prétexte de sévir contre les amis du cardinal de Retz, affecta de prendre le parti du roi plus que le roi lui-même, et lui fit signer l'exil de M. et madame de Brissac, du marquis de Gerzé, du président Pérot, de la comtesse de Fienne; et madame de Choisy, malgré sa grande faveur auprès de Monsieur, reçut de la reine l'invitation de se rendre dans son château, en Normandie. Cette dernière était accusée d'avoir écrit une lettre pendant le danger du roi, où elle se félicitait d'échapper enfin à la puissance de la reine et du cardinal, et cela dans des termes fort injurieux pour tous deux. Le jeune comte de Guiche se trouvait, disait-on, mêlé dans cette affaire; mais mademoiselle de Mancini prouva que la blessure de M. de Guiche l'ayant retenu chez lui depuis la journée des Dunes, il n'avait pu as-

sister à aucune des réunions, qui avaient eu lieu chez les chefs de la cabale, et le cardinal le raya de sa liste d'exil.

— Que m'importent ces ingrats, disait Louis XIV en pressant la main de Marie. Vous m'avez vengé d'eux en me rendant la vie.

— Comme je n'ai pas fait seule ce miracle, reprit en riant Marie, je prie Votre Majesté de m'aider à récompenser celui qui, après le ciel, y a le plus contribué; et je la conjure de me laisser choisir pour cela un des meilleurs chevaux de ses écuries, car le riche présent que la reine a fait à votre sauveur anonyme a sans doute dépassé ses vœux sans les satisfaire : il n'emploiera pas son argent a remplacer sa *rosse*, j'en suis sûre, et c'est pourtant tout ce qu'il désirait. Aussi je lui ménage une belle surprise en vous volant un cheval pour lui. Comme il sera fier de monter le coursier d'un roi !

— Et que je serai heureux de lui rendre cette joie, s'écria le roi; je lui en dois tant !

L'empirique reçut de la part de mademoiselle de Mancini un beau cheval avec une selle de velours dont les arçons étaient remplis de louis d'or. Il usa de ce présent avec reconnaissance, sans jamais s'en vanter. Et l'on appelait ce brave homme un charlatan !...

Dès que les médecins jugèrent le roi en état de supporter le mouvement de la voiture, la cour se mit en marche pour Compiègne. Marie monta dans le carrosse du roi avec la reine : personne ne fit la moindre observation à ce sujet, tant on était persuadé que le roi n'en aurait accueilli aucune, et que la présence de

mademoiselle de Mancini lui était devenue indispensable.

Il est certain qu'indépendamment de l'amour qui l'unissait à elle, nulle présence n'aurait pu lui être plus agréable. L'esprit varié de Marie lui fournissait toujours le genre de conversation qui convenait, que l'on fût gai ou mélancolique ; c'était une longue suite d'observations profondes, fines ou plaisantes ; une richesse d'instruction mêlée à d'amusantes futilités ; un désir d'intéresser, de plaire, caché sous une abnégation complète de soi-même ; une vivacité impérieuse jointe à une coquetterie enfantine : tout cela avait un charme extrême, et le roi s'y livrait avec délices.

En jouissant elle-même de toutes les séductions de cet esprit charmant, la reine ne s'étonna plus de l'empire que Marie avait sur le roi ; mais elle s'effraya bien davantage de la difficulté de modérer, de soumettre à la raison un sentiment fondé sur tant de qualités et d'agréments.

C'est au bruit des cloches sonnant le *Te Deum* que le roi traversa toutes les villes et villages avant d'arriver à Compiègne, où l'évêque de Soissons et les notables de tout le canton lui réservaient une réception pompeuse. Les chemins étaient couverts de gens du peuple qui criaient *Vive le roi!* et l'histoire a beau démontrer la vanité des *vivat* populaires, ils seront toujours une harmonie céleste pour l'oreille des rois. Sans penser que son frère aurait obtenu les mêmes hommages s'il était rentré à Paris comme son successeur, Louis XIV s'enivrait du bonheur de se voir ainsi chéri de son peuple ; et, sans se demander ce qu'il avait fait pour mériter tant d'acclamations, il en jouis-

sait comme d'un bénéfice attaché à l'état de roi : au fait, ce n'était pas autre chose.

Avant d'arriver à Compiègne, le roi s'arrêta à Mouchy, où la marquise d'Humières eut l'honneur d'offrir une collation à Leurs Majestés.

Peu de jours après l'arrivée du roi à Compiègne, les échevins de Paris vinrent au nom de la grande ville lui témoigner l'impatience que les Parisiens avaient de le revoir, après avoir été menacés de perdre un si bon roi, et demander à quelle époque ils pouvaient espérer son retour à Paris.

— Le jour de l'Assomption, répondit le roi j'irai remplir le vœu de mon père : je suivrai la procession ; je recevrai le parlement et les autres corps de l'État ; je visiterai les malades dans la galerie du Louvre ; j'assisterai au feu de joie, à l'hôtel de ville ; on dansera sur toutes les places publiques ; enfin, je veux célébrer mieux que jamais la fête de *Marie*.

Les échevins saluèrent comme s'ils avaient compris, et revinrent en hâte donner des ordres pour que les désirs du roi fussent satisfaits et dépassés, s'il était possible.

Cette fête, offerte au roi et dédiée par lui à Marie... de Mancini, fut à la fois brillante et joyeuse. L'absence du cardinal Mazarin, qui s'était rendu auprès du maréchal de Turenne, semblait ajouter plus d'élan à la joie publique. Cette fois, on ne craignait pas qu'il prît sa part des acclamations; et le peuple, qui se laissait gouverner par lui sans l'estimer ni l'aimer, paraissait content de n'avoir pas à lui donner des bénédictions feintes.

La reine eut beaucoup de peine à convaincre son fils

de la nécessité de se séparer de mademoiselle de Mancini pendant ces solennités, où l'étiquette reprenait tous ses droits. Il ne comprenait plus d'heureux moments sans elle. Cependant il fallut céder à ces lois impérieuses, et laisser mademoiselle de Mancini, celle à qui il croyait devoir la vie, reprendre modestement sa place parmi les filles d'honneur de la reine.

Mais ce sacrifice fait aux convenances fut un nouveau triomphe pour Marie. Les courtisans ne pouvaient manquer une si belle occasion de plaire au souverain; et mademoiselle de Mancini se vit tout à coup entourée et suivie par tout ce que la cour avait de plus considérable : les plus adroits allaient jusqu'à quitter la place que leur emploi leur assignait auprès du roi, pour se rapprocher d'*elle*, certains que cette faute leur vaudrait quelque faveur. Marie avait trop d'esprit pour se méprendre sur ces marques d'intérêt; elle en savait le vil motif, mais elles étaient la preuve de l'amour qu'elle inspirait, et cela leur donnait un grand prix à ses yeux.

De toutes les solennités de cette grande fête, celle qui frappa le plus l'imagination de Marie, ce fut la cérémonie du *toucher* des malades. On en avait réuni un assez grand nombre dans la galerie du Louvre, et la confiance de ces malheureux dans l'apposition des mains du roi de France, cette foi pieuse dans ces mots sacramentels, prononcés par l'archevêque de Paris : *Le roi te touche, Dieu te guérira!* jetaient l'âme de Marie dans une sainte extase; elle pensait que celui dont un seul regard pouvait lui ôter ou lui rendre la vie devait avoir la même puissance sur tous ceux qui souffraient. Sa beauté, sa jeunesse, son regard inspiré,

donnaient au roi l'air d'un ange. Marie trouvait tout simple qu'il fît des miracles. Il est si naturel de croire un pouvoir divin à ce qu'on aime.

## XXVII

C'est un préjugé dès longtemps établi que de regarder ce qu'on appelle le grand monde comme l'ennemi de l'amour, et pourtant il lui rend parfois d'importants services. L'on pourrait citer à l'appui de cette assertion les passions violentes et prolongées que Louis XIV a éprouvées et inspirées, entouré d'une cour nombreuse, imposante, et soumis à toutes les exigences de l'étiquette la plus sévère. Combien ces sacrifices faits aux lois despotiques de l'usage ajoutent de prix au plaisir de l'intimité. Avec quelle joie on se retrouve auprès de ceux qu'on aime, après ces corvées du grand monde ! C'est comme le retour d'une croisade ; car, pour les rois surtout, se monter, c'est combattre ; et c'est un doux moment pour eux que celui où ils déposent leur armure.

Mais les amants, en général fort mal éclairés sur leurs vrais intérêts, maudissent tout ce qui les sépare, même momentanément. Aussi, Louis XIV, ayant satisfait à tous ses devoirs de roi pendant les fêtes sa convalescence, s'empressa-t-il d'aller à Fointainebleau pour y respirer le grand air, et plus encore pour y recommencer la vie intime qui lui offrait les moyens de voir à chaque instant Marie.

L'anniversaire de la naissance du roi, cette véritable

fête de mademoiselle de Mancini, fut salué par la nouvelle de deux conquêtes : la prise de Menin et celle de Gravelines. Le cardinal Mazarin avait expédié un courrier à sa nièce, quelques moments avant le départ du chevalier de Clerville, dépêché par le maréchal de Turenne, pour porter à Leurs Majestés les détails de ces deux glorieuses affaires, et Marie eut le bonheur d'en parler la première au roi. Il en montra une joie délirante ; la gloire, l'amour, la reconnaissance se réunissaient pour exalter son âme, et Marie eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il fallait paraître ignorer la prise de Gravelines pour ne pas ravir à l'envoyé du maréchal de Turenne l'honneur de lui en apporter la première nouvelle.

— Toujours dissimuler, répétait le roi en soupirant. Encore si c'était une joie qui en valût la peine. Mais quoi de plus simple que d'être instruit par vous de ce qui m'intéresse le plus?

— Sans doute, reprit Marie, puisque mon oncle ne me demande pas le secret de cette grande nouvelle. Mais, croyez-moi, sire, il vaut mieux en remercier tout haut M. de Clerville et laisser croire à la reine que vous l'apprenez en même temps qu'elle. Surtout, n'oubliez pas d'être surpris et transporté de joie comme vous l'étiez tout à l'heure.

— Vous verrez que la peur d'être froid en l'écoutant va me faire tomber dans des exagérations ridicules.

— Eh bien, je ne serai pas fâchée de vous voir un moment à votre désavantage, il y a si peu de chances pour cela.

En cet instant on annonça au roi l'arrivée de M. de Clerville. La reine, déjà prévenue par la dame d'hon-

neur de l'entrée d'un courrier de l'armée dans les cours du château, fit prier le roi de donner audience à M. de Clerville chez elle ; et Marie s'amusa comme un enfant des démonstrations de joie inattendue que Louis XIV multiplia d'autant plus qu'il la voyait rire de cette comédie. Les personnes condamnées aux ennuis de la représentation sont si heureuses d'y pouvoir associer quelques souvenirs tendres, quelques mystères d'intimité ! Il est si rare de pouvoir se consoler de ce qu'on fait par ce qu'on pense.

Mais ces jours d'un bonheur pur et calme étaient, pour ainsi dire, trop étrangers au climat de la cour pour y durer. L'intrigue et la passion, ces deux puissants ennemis du plaisir, devaient bientôt ramener mademoiselle de Mancini à tous les tourments dont elle se croyait à l'abri depuis que la reine avait imploré son amour. Les princes sont si souvent ingrats par nécessité, qu'ils le deviennent par nature. Leur intérêt, souvent lié à celui de l'État, leur permet d'être égoïstes sans pudeur. C'est toujours au nom du bien public qu'ils agissent. Dans leur langage royal, leur ambition s'appelle la gloire nationale ; et leur ingratitude, des sacrifices de cœur. Comment auraient-ils la honte de sentiments parés de si beaux noms ?

La reine, parfaitement rassurée sur la vie de son fils, oublia bientôt qu'elle la devait à l'amour, aux soins de Marie ; et ses idées ambitieuses reprirent leur cours habituel. Elle avait profité de l'absence du cardinal Mazarin pour engager l'ambassadeur de la duchesse de Savoie à venir réclamer la promesse qui lui avait été faite, d'une entrevue prochaine entre le roi de France et la princesse Marguerite.

Toute la cour était réunie chez la reine, lorsque le comte de Brulon introduisit l'ambassadeur de Savoie auprès de Leurs Majestés. Sa mission n'était un mystère pour personne, et tous les regards se portèrent aussitôt sur mademoiselle de Mancini. Elle les soutint sans audace et sans honte ; et, fixant les siens sur la reine, elle jouit un moment de l'embarras que ce regard d'indignation lui causait, malgré ses soins à l'éviter; car, Anne d'Autriche, élève du cardinal Mazarin dans l'art de la dissimulation, souffrait de se sentir dévinée et jugée par la personne qu'elle redoutait le plus.

Cette audience, où il ne fut point question du véritable motif qui amenait l'ambassadeur de Savoie à Fontainebleau, jeta la tristesse dans l'âme de Marie ; mais la nécessité de faire bonne contenance devant ses ennemis maintint son courage, et l'empêcha de chercher dans les yeux du roi une expression qui pût la rassurer.

L'audience terminée, elle n'attendit pas que son frère le colonel de Mancini et le duc de Créqui, tous deux envoyés à Londres pour y remettre au Protecteur la capitulation de Dunkerque, eussent fini de rendre compte au roi de leur mission, et elle sortit furtivement du salon de la reine par la porte qui conduit aux petits appartements.

Il est des situations où la parole n'est d'aucun secours. Témoigner ses craintes, c'est quelquefois les changer en certitudes pénibles ; réclamer un sacrifice, c'est se prouver à soi-même qu'on n'y a pas assez de droit : le plus sage est donc d'attendre en silence : c'est ce que fit Marie.

Elle traversait pensive les immenses galeries du château de Fontainebleau, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup à l'embrasure d'une fenêtre de la galerie des Cerfs; ses regards terrifiés semblaient fixés sur des traces de sang dont les soins des valets n'avaient pu effacer l'empreinte. A cette vue, le souvenir du meurtre de l'écuyer Monaldeschi fit tressaillir Marie.

— C'est donc là, pensa-t-elle, qu'une femme trahie s'est vengée! c'est là que l'orgueil et la rage, succédant à l'amour, ont frappé sans pitié le coupable! c'est là qu'une femme dont on vante la sagesse, le courage, qu'une reine a lâchement immolé un misérable à son ressentiment, et ce crime abominable, la trahison d'un favori suffit pour en rendre une femme capable! Si un amour éteint, indigne, impur, peut porter une âme fière à tant de férocité, à quel excès de démence doit atteindre celle que l'abandon frappe au milieu du bonheur?...

Alors les idées sinistres qui s'emparèrent de l'imagination de Marie la jetèrent dans une sorte de stupeur dont elle sortit brusquement en s'entendant appeler.

— Marie! Marie! que faites-vous là? dit une voix qui fit battre son cœur. La reine vous demande. Un courrier de votre oncle nous annonce qu'il sera ici dans une heure, et nous voulons aller à sa rencontre. C'est assez d'avoir consacré cette matinée aux devoirs de la cour, il faut donner le reste de la journée au plaisir. On dansera ce soir, dans cette galerie, ajouta le roi en se tournant vers son maître des cérémonies.

— Un bal... ici! dit Marie, ne pouvant arracher ses yeux de la place sanglante, et la montrant du doigt : Danser sur ces traces de...

— Paix ! dit tout bas le roi à Marie.

Puis, rétractant l'ordre, il dit qu'on prendrait ceux de la reine pour disposer la fête.

Pendant ce temps, Marie, fixée comme par une puissance surnaturelle à cette place teinte du sang d'un meurtre, semblait insensible même à la voix qu'elle adorait. Le roi, inquiet de la voir ainsi absorbée, lui dit à voix basse :

— Il faut absolument que je vous parle.

Ces mots réveillèrent Marie de sa rêverie funèbre. Elle se tourna vers le roi, comme pour se convaincre que c'était bien lui qui voulait lui parler. Mais comment écouter devant tant de témoins le mot qui peut vous anéantir ou vous transporter de joie.

— C'est impossible, répond Marie en montrant la foule qui venait se joindre à la suite du roi.

— Ce soir, pendant le bal, sur la terrasse des Orangers.

— La reine vous y suivra, sire.

— Eh bien, après le coucher de la reine, dans son salon.

— J'y serai... Mais vous savez que la comtesse de Fleix y reste jusqu'à...

— Quel supplice ! interrompit le roi. N'importe... il le faut. La reine et la duchesse de Savoie attendent ma réponse ; il faut que vous la dictiez.

En disant ces mots d'un ton d'autorité, le roi sortit pour se rendre dans la grande cour où la reine se disposait à monter en calèche. L'on fut obligé de répéter deux fois à Marie que ses sœurs l'attendaient pour aller recevoir le cardinal, leur oncle, à l'entrée de la forêt.

## XXVIII

Avant même d'avoir embrassé sa nièce, le cardinal avait deviné qu'il était survenu quelque événement dont l'amour de Marie s'alarmait; car la présentation de l'ambassadeur de Savoie ayant eu lieu la veille, le ministre n'avait pu encore lire le rapport qui lui était adressé chaque nuit des moindres choses qui se passaient à la cour dans la journée. L'empressement, la joie de le revoir, que lui témoigna la reine; l'adresse qu'elle mit à le flatter outre mesure sur les conquêtes dont il n'avait été que le témoin, le mirent bientôt sur la voie. Il s'agissait de le gagner, de le ramener à un projet abandonné, mais qu'on espérait bien lui prouver être fort avantageux pour lui, et ce projet, c'était le mariage du roi avec la proche parente du comte de Soissons. Cette combinaison s'offrit tout d'abord à l'esprit du cardinal, et il ne pensa plus qu'aux moyens de paraître la seconder, en travaillant secrètement contre sa réussite. Le plus difficile était d'empêcher Marie de déconcerter cette ruse par un désespoir exigeant ou une générosité héroïque; et le cardinal, qui connaissait l'importance du moindre retard en affaires, se décida à entrer chez sa nièce au moment où elle allait changer son habit d'amazone contre une élégante robe qu'elle devait porter au bal de la cour.

En apercevant son éminence, les femmes de chambre de Marie voulurent se retirer, mais il les retint, ne voulant point entrer en explication sur ce qu'il

exigeait de sa nièce, et lui dit simplement, à voix basse :

— Le voyage de Lyon est indispensable : obtenez du roi qu'il y consente, et fiez-vous à moi pour que vous n'ayez point à vous en repentir.

— Je vous obéirai, dit Marie tristement ; mais vous me dispenserez, j'espère, d'aller au-devant de la princesse de Savoie.

— Non, vraiment. C'est justement ce que tu as de mieux à faire, mon enfant, reprit le cardinal d'un ton paternel et doucereux ; sinon, la reine sera trop forte. D'ailleurs, ajouta-t-il tout haut, en reprenant l'air important d'un homme d'État, l'intérêt du roi et de la France exige cette démarche.

Puis, lui serrant la main :

— Sois tranquille, et laisse-toi guider par mon expérience.

Pendant le reste de cette journée, Anne d'Autriche ne cessa pas un instant d'observer Marie et de la garder assez près d'elle pour être à portée d'entendre tout ce qu'elle pourrait dire. Le roi, impatienté de cette surveillance, prit le parti d'inviter mademoiselle de Mancini à danser, et, prétextant l'excès de la chaleur il alla se placer près d'une fenêtre ouverte et le plus éloigné de l'endroit où se trouvait sa mère.

Ce fut un dérangement général. Les *petits violons*, craignant de n'être point assez entendus de Sa Majesté, demandèrent à se rapprocher de la place choisie par elle. Toute la cour crut de son devoir de se transporter de ce côté, et la reine elle-même, disant que cette partie de la galerie était plus aérée, donna l'ordre d'y transporter son fauteuil.

Voilà comme les princes sont libres. Faut-il s'étonner que, las de ne pouvoir exprimer librement aucun des sentiments qu'ils éprouvent, ils finissent par braver sans pudeur des lois infligées sans pitié aux martyrs du rang suprême.

— Vous le voyez, dit le roi à Marie, on ne veut pas nous laisser un instant, on veut me contraindre à briser les entraves qu'on m'oppose sans cesse; eh bien, ils seront satisfaits.

Et, dès que la contredanse fut finie, le roi, s'emparant de la main de mademoiselle de Mancini, la conduisit à l'autre bout de la galerie, s'assit près d'elle, et se mit à lui parler avec tant de véhémence, que l'on comprit enfin qu'il ne voulait être ni écouté ni interrompu. La reine se mit au jeu avec le cardinal Mazarin, les princes et princesses, et toute la cour les entouraient en discourant tout bas sur l'entretien qui avait lieu entre le roi et Marie.

— Pauvre princesse Marguerite! disait l'un, voilà sa couronne bien aventurée!

— Ma foi, je n'en suis pas fâchée, disait l'autre; je n'aime pas les voyages dans cette saison; aller nous ennuyer à Lyon quand on s'amuse si bien à Paris, cela serait peu agréable, c'est pourquoi je penche beaucoup pour la princesse d'Angleterre; elle est jolie, coquette, accoutumée à nos usages, à nos plaisirs. Elle ferait la reine de France la plus adorable.

— Fort bien, mais vous n'aurez pas cette joie : le roi la trouve trop enfant! et le cardinal, trop pauvre.

— Qui sait ce que sera sa fortune. Cromwell est, dit-on, fort malade, et, s'il faut en croire Mancini et

le duc de Créqui, qui viennent de le voir, il ne protégera pas longtemps, ce fameux protecteur.

— Ah ! dit un troisième, l'infante nous conviendrait mieux, mais on nous défend d'y penser : il faut bien se tourner d'un autre côté.

— Tout cela est très-indifférent aujourd'hui, reprit un quatrième, nous avons autre chose en tête, et je suis bien trompé, ou l'on dicte en cet instant une dépêche qui nous dispensera tous de faire la route de Lyon.

— Ma foi je ne l'ai jamais vu si captivité.

— Ah? c'est qu'elle est spirituelle, et bien guidée, surtout.

— Bah, croyez que son plus grand mérite est d'être folle de lui : celui-là obtient plus que tous les autres.

Cette conversation se prolongea jusqu'au moment où le roi se rapprocha de la table de jeu pour tenter, dit-il, la fortune, en faire un présage, et savoir si *son voyage à Lyon serait heureux*.

A ces mots jetés négligemment, des regards s'échangèrent, la surprise se peignit sur tous les visages, excepté sur celui du cardinal. La reine, que cette soumission à ses désirs devait contenter, prit un air méfiant. Ses yeux se fixèrent sur Marie, comme pour deviner à sa tristesse ce qu'elle devait croire de l'empressement du roi à aller au-devant de la princesse Marguerite; mais mademoiselle de Mancini, préparée à l'effet qu'allait produire cette décision du roi, n'en témoigna ni joie ni peine.

Les plus curieux admirèrent la force de caractère qui lui faisait dissimuler les transports de l'orgueil satisfait ou la douleur d'une résignation forcée. Au même

instant, et sans se concerter, la cour se divisa en deux partis : l'un convaincu de la prochaine disgrâce de mademoiselle de Mancini qui ne tarderait pas à se repentir de n'avoir point employé son crédit à empêcher l'entrevue de Lyon, et par conséquent décidé à l'abandonner; l'autre, plus certain que jamais de l'habileté de sa conduite et de son empire sur l'esprit du roi, se promettait de redoubler de soins et de flatteries pour elle; et la reine, ne trouvant pas sur ce front noble et calme l'empreinte du désespoir concentré qu'elle s'était flattée d'y voir, ramena ses yeux sur son fils; alors, frappée du sourire qui animait d'une expression charmante la figure du roi, elle se dit en soupirant :

— Il est plus que jamais à elle.

## XXIX

Cependant un courrier extraordinaire ayant prévenu la duchesse de Savoie que le roi et la reine-mère allaient se rendre à Lyon pour y attendre elle et sa fille, la cour partit de Paris le 25 octobre.

On pensait que la nouvelle de la mort de Cromwell apporterait quelque changement à ce projet. On savait que la reine avait une vive affection pour la jeune princesse Henriette, et que, si la maison des Stuarts retrouvait son trône, elle verrait avec plaisir la sœur du roi d'Angleterre devenir reine de France. Mais le cardinal Mazarin, se rappelant sa prudente soumission envers les meurtriers de Charles I^er^, pensait que Charles II se la rappellerait encore mieux que lui, et qu'il

était de sa politique de préférer pour reine une princesse à laquelle il avait l'honneur d'être allié par sa famille, à la sœur d'un roi qui aurait à venger tant d'outrages.

Le duc d'Orléans était venu aussi proposer au cardinal de marier le roi à sa seconde fille, dont la beauté méritait un trône, mais le cardinal avait répondu que les engagements pris avec la duchesse de Savoie ne permettaient pas d'en prendre d'autres. Ainsi tout paraissait assurer le triomphe de la maison de Savoie sur toutes celles qui pouvaient avoir de justes prétentions à la main de Louis XIV.

Le croirait-on ? la cour délibéra pour savoir si elle porterait le deuil de Cromwell. Mademoiselle de Montpensier seule déclara qu'à moins d'un ordre exprès du roi elle ne porterait pas le deuil de l'assassin de son oncle. Heureusement la mort du petit prince dont la princesse de Conti venait d'accoucher mit naturellement la cour en deuil de famille, et lui sauva la honte d'une telle condescendance.

Le désir d'empêcher que mademoiselle de Mancini ne détruisît par sa présence l'effet que la princesse Marguerite pouvait faire sur le roi engagea d'abord la reine à rester à Paris. Mais le roi ayant mis pour condition à l'entrevue qu'elle y serait présente, il fallut céder, et partir accompagnée de toute sa maison. La comtesse de Soissons reçut vainement l'invitation de rester chez elle sous le prétexte d'y soigner sa grossesse, et dans le fait parce que le roi, blessé de la conduite qu'elle avait tenue pendant sa maladie, redoutait ses observations malignes et son goût pour l'intrigue ; mais elle n'eut pas l'air de comprendre, et prétexta à son tour qu'é-

tant ainsi proche parente de Madame Royale, elle ne pouvait se dispenser d'aller au-devant d'elle.

C'est en sortant de Notre-Dame que Leurs Majestés se mirent en route pour se rendre à Lyon. C'était par une belle matinée d'automne; le roi proposa à Mademoiselle, à quelques dames de la cour et à mademoiselle de Mancini de monter à cheval au lieu de faire le chemin en carrosse. La proposition ayant été fort bien accueillie, le roi se mit à causer gaiement sur son prochain mariage, sur la nécessité de ne faire paraître aucune surprise désobligeante à la vue de sa future, si elle n'était pas jolie! Ces plaisanteries multipliées sur un sujet si grave faisaient soupçonner qu'il ne le prenait pas au sérieux; et ce qui en donnait la certitude, c'était le sourire que Marie ne pouvait retenir en l'écoutant. On se trahit autant par le chagrin qu'on n'a pas que par celui qu'on montre.

Arrivés à Dijon, le roi et sa mère furent reçus pompeusement par le duc d'Épernon, gouverneur de la Bourgogne. L'abbé Damoretti, envoyé par la duchesse de Savoie pour prévenir Leurs Majestés qu'elle et sa fille avaient quitté Turin en même temps que la cour était partie de Paris, les attendait pour régler avec le cardinal le cérémonial à suivre dans cette circonstance. Il y eut à ce sujet des débats fort comiques dont le roi et mademoiselle de Mancini parurent s'amuser beaucoup. Il en résulta même entre le roi et sa mère une discussion sur la grandeur de la maison de France et sur celle d'Autriche, qui donna beaucoup d'humeur à la reine ; car Louis XIV, soutenu par son orgueilleuse cousine, traita avec une sorte de dédain les descendants des comtes de Habsbourg.

— C'est dommage, ajouta-t-il, que ces gens-là aient l'horreur des combats singuliers, car Charles-Quint lui-même n'a jamais voulu accepter le défi de François Ier. J'aurais aimé me battre tête-à-tête avec le roi d'Espagne: c'était une manière de terminer la guerre.

— Bien que vous plaisantiez en parlant ainsi de tuer mon frère, dit la reine, cette conversation me déplaît ; parlons d'autre chose.

Après une semblable sortie, il est rare qu'on parle d'autre chose, et chacun garda le silence. La mauvaise humeur de la reine n'étonnait personne : on s'avait que sans l'amour du roi pour Marie de Mancini, elle n'aurait jamais pensé à choisir pour son fils la princesse de Savoie, et qu'elle se résignait à cette alliance dans la terreur d'en voir faire une qu'elle regardait comme indigne.

La cour n'arriva à Lyon que le 23 novembre, tant les fêtes offertes au roi pendant la route s'étaient multipliées. L'une des plus brillantes fut le bal masqué donné par le marquis de Tavannes, où l'on fit la remarque que le roi n'avait pas adressé la parole à la comtesse de Soissons; en effet, il ne lui dit pas un mot tant que dura ce voyage. Soit fatigue ou dépit, elle se trouva mal près de Mâcon, et y resta plusieurs jours.

Le 28, on apprit que Madame Royale approchait de Lyon. Alors le cardinal Mazarin alla à deux lieues au-devant d'elle; Monsieur à une lieue, et le roi et la reine allèrent ensemble jusqu'à une demi-lieue. Quand le roi apperçut les gardes de Madame Royale, il monta à cheval et marcha jusqu'à dix pas du carrosse de la princesse : elle et ses filles en descendirent aussitôt pour le recevoir. Après le salut et les compliments ordinaires, le roi, qui avait regardé attentivement la princesse

Marguerite, revint aussitôt vers la reine qui était restée dans son carrosse, et dit:

— Elle est très-agréable et ressemble fort à ses portraits. Elle est un peu basannée, ajouta-t-il en souriant mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit bien faite.

Au même moment il repartit pour donner la main à Madame Royale et la faire monter dans le carrosse de la reine. Le roi se mit à une portière avec la princesse Marguerite; de l'autre côté se trouvaient Monsieur, Mademoiselle et l'aînée des princesses de Savoie. On remarqua que les carrosses étaient pleins d'enfants ou de petits-enfants de Henri IV.

Mademoiselle de Mancini était avec ses sœurs dans les carrosses destinés aux filles d'honneur de la reine, et ne pouvait rien voir de ce qui se passait entre le roi et la princesse Marguerite. Dans son impatience de l'apprendre, elle se décida à questionner mademoiselle de Montpensier. C'était une démarche bien humble et peut-être imprudente, mais elle pensait avec raison qu'une femme d'esprit la comprendrait mieux qu'une autre et lui tiendrait compte du sentiment qui lui faisait mettre tout amour-propre de côté pour satisfaire sa curiosité de cœur; la fierté de Mademoiselle l'emportait même sur son esprit; et l'idée que ce roi dont elle aurait pu partager le trône se laissait dominer par une femme d'une naissance si inférieure à la sienne l'indisposait en secret contre Marie; aussi lui répondit-elle avec une joie barbare que le roi avait paru enchanté de *la princesse, sa future*.

En effet, Louis XIV, ému de toutes les flatteries dont l'accablait sa tante et des airs naturellement gracieux de la princesse Marguerite, causait avec elles d'un ton

de gaieté, de familiarité qui ne lui était pas habituel; on voyait qu'il leur savait bon gré de lui épargner dans cette entrevue l'embarras, la contrainte qu'il redoutait.

Ces mots : *Il a paru enchanté de la princesse, sa future*, jetés au cœur de Marie, y avaient produit l'effet de ces substances corrosives qui dévorent ce qu'elles touchent : un profond désespoir s'empara d'elle. Les plus tendres souvenirs, les promesses du roi, les assurances du cardinal, rien ne put combattre le pressentiment d'un malheur qui s'offrait pour la première fois comme inévitable à l'esprit de Marie. Alors son courage lui devenant inutile, elle ne s'efforça point de dissimuler son accablement, et reparut dans le salon de la reine dans l'état d'une personne frappée par la foudre, et qui peut tomber morte au premier mouvement qu'on fera pour la sortir de son immobilité.

Sans s'apercevoir de la pitié maligne que chacun témoigna en la voyant ainsi, elle ne vit pas même l'altération qui se peignait sur le visage du roi en la regardant. Lorsque le désespoir est établi dans une âme forte, il n'accepte rien de ce qui le dérange.

En vain le roi, inquiet de l'état de Marie, s'approcha d'elle, et tenta de lui dire quelques mots rassurants; elle y répondit par un regard si indigné, il la vit tellement différente d'elle-même, que, redoutant l'exaspération des sentiments qu'elle n'avait plus la force de contraindre, il s'éloigna d'elle pour éviter une scène qui aurait pu la perdre.

Madame Royale, ravie de l'accueil qu'elle recevait du roi et de sa mère, ne doutait pas du succès de l'entrevue, et déjà toute la cour lui en faisait compliment. La princesse Marguerite, elle-même, après avoir sup-

plié sa mère de lui épargner un affront, se livrait à l'espoir d'être choisie par le plus puissant, le plus séduisant des rois, et elle écrivait mentalement la lettre qu'elle était convenue d'adresser à son frère en cas de succès; car le jeune et brillant duc de Savoie, accoutumé à réussir, n'avait pas voulu accompagner sa sœur à Lyon avant de savoir comment elle y serait reçue. La joie très-visible de Madame Royale et de ses filles confirma les pressentiments de Marie; et lorsque la reine engagea les princesses à se retirer de bonne heure pour se reposer des fatigues du voyage, Marie profita du dérangement que causa leur départ pour se rendre chez elle.

## XXX

Les logements avaient été ainsi distribués : la reine habitait l'ancienne abbaye d'Ainai, où a demeuré depuis l'archevêque de Lyon; le roi logeait sur la place Bellecour, chez un trésorier de France nommé Mascrani; le cardinal Mazarin et sa famille, de l'autre côté de la place ; Mademoiselle, à l'un des coins de la place, et Monsieur habitait la maison d'un Génois dont le luxe était tel que le prince n'y fit point transporter ses meubles.

C'était la première fois que le roi se trouvait habiter sous un autre toit que celui de sa mère; il résolut d'user d'une liberté si rare. Le coucher fini, il retint Bontems, le valet de chambre qui l'avait servi avant tant de zèle pendant sa maladie. Celui-là se trouvait natu-

rellement dans le secret de l'amour du roi pour Marie; il pouvait se fier à lui sans crainte d'une indiscrétion; et c'est lui qu'il questionna sur les moyens d'accomplir sans danger la démarche audacieuse qu'il méditait.

Après quelques informations prises auprès du maréchal-des-logis du palais, Bontems vint dire au roi que l'appartement de mademoiselle de Mancini était dans l'aile droite de la maison dont le cardinal occupait le principal corps de logis; que ses deux plus jeunes nièces logeaient, avec leur gouvernante, dans l'aile gauche, et que rien n'était plus facile que de pénétrer jusqu'à l'appartement de mademoiselle de Mancini, sans être aperçu des gardes qui veillaient sur le grand escalier. Surtout avec le secours de la nourrice de Votre Majesté, ajouta-t-il, car elle ne quitte plus mademoiselle de Mancini depuis le jour qu'elle a conduit l'empirique près du lit de Votre Majesté : elle est devenue sa meilleure amie et sa confidente, je pense.

— Eh bien, dit le roi, c'est toi qui demanderas, dans un quart-d'heure, à parler à ma nourrice. Tu diras au concierge que tu es porteur d'un message de ma part; que l'ami qui t'accompagne est un neveu de ma nourrice et qu'il veut lui faire part d'une nouvelle importante.

— Y pensez-vous, sire, à cette heure? Quand minuit est sonné?

— Raison de plus pour n'être rencontré de personne. Apporte-moi un de tes habits; je passerai pour ton camarade. Ton chapeau enfoncé sur mes yeux, mon mouchoir sur ma bouche, qui veux-tu qui me reconnaisse? Et puis, le service n'est pas fait ici comme

à Paris. Tu dis que la chambre est près d'un petit escalier qui donne sur la cour? Eh bien, nous descendrons par là; tu montreras ta lettre et on nous laissera passer.

— Ah ! sire, que diraient la reine et son éminence, si toutes deux venaient à apprendre...

— Ne crains rien, te dis-je, je serai toujours bien assez fort pour te protéger contre eux.

— Mais s'il arrivait quelque accident à Votre Majesté... ainsi presque seule et sans armes ?

— D'abord, nous sommes deux pour nous défendre ; et puis, cette place est trop bien gardée en ce moment pour que des voleurs s'y risquent.

— Par grâce, sire, daignez me commander cela impérieusement. A moins que Votre Majesté ne dise qu'il y va de ma tête...

— Eh bien, soit, reprit le roi en souriant, je consens à te traiter de Turc à Maure. Mais dépêche-toi.

Bontems revint bientôt avec l'habit de valet de chambre qui devait servir à déguiser son maître.

— Si nous étions du moins hors d'ici, murmurait Bontems en habillant le roi, je serais tranquille. Car, sans doute, ajouta-t-il d'un air fin, Sa Majesté est attendue, et l'on aura pourvu aux moyens de la recevoir secrètement.

— Moi, attendu ? tu te trompes bien, vraiment, et ce que je crains le plus, c'est la surprise que peut causer ma visite ; mais elle est indispensable. Ne va pas t'imaginer qu'il s'agisse d'une simple aventure galante, dit le roi d'un ton qui voulait imposer le respect pour la conduite de mademoiselle de Mancini ; non, il y va de l'acte le plus sérieux de ma vie.

Bontems pensa qu'à l'âge du roi on parlait ainsi des engagements les plus frivoles, et il ne fit nulle réflexion à ce sujet. D'ailleurs, la vertu et la réputation de mademoiselle de Mancini lui paraissaient de peu de valeur en comparaison de l'honneur qu'elle avait d'être adorée de Louis XIV. Le dévouement absolu est rarement moral et juste.

Bontems ne pouvait donner une plus grande preuve de ce dévouement, qu'en s'exposant ainsi à la colère de la reine. L'ingratitude d'Anne d'Autriche, son ressentiment contre Laporte, ce brave valet de chambre, auquel il avait succédé, n'étaient pas rassurants; il ne partageait pas la confiance du roi dans les moyens qu'il avait de le soutenir contre sa mère, mais son maître le voulait, et la passion *canine* de Bontems pour son maître le faisait obéir.

La sortie de l'hôtel qu'habitait le roi s'opéra sans obstacle. Il y avait un mouvement si actif parmi les les gens de la cour pour savoir où on les logeait; la livrée surtout était dans une si grande inquiétude sur l'asile qui l'attendait, que le roi et Bontemps passèrent au milieu de cette foule de gardes et de valets sans qu'on y fît attention.

— Maudites soient les illuminations et les acclamations de ces bons Lyonnais! dit le roi en voyant la place Bellecour resplendissante de lumière et remplie de peuple qui criait *vive le roi*, à la lueur des lampions du riche et de la chandelle du pauvre.

— Ah! mon Dieu! on y voit comme en plein jour, s'écria le malheureux Bontems. On va vous reconnaître, je suis perdu!

Le roi enfonça son chapeau sur ses yeux et se cou-

vrit le bas du visage avec son mouchoir, comme s'il avait eu une rage de dents. Il prenait ce soin par pitié pour l'anxiété où il voyait Bontems, car il se trouvait tellement hors de ses habitudes, qu'il se croyait méconnaissable; et puis le plaisir de se sentir libre pour la première fois de sa vie l'emportait sur toutes ses craintes. Il marchait d'un pas lent, comme pour savourer son indépendance momentanée. Il s'arrêtait, en dépit des instances de Bontems, à tous les groupes où il entendait prononcer son nom : il recueillait les jugements du peuple sur la princesse Marguerite.

— Elle est assez gentille, disait l'un.

— C'est trop petit pour une reine, disait l'autre.

— Tu n'as donc jamais vu le roi ? s'écriait un troisième. Moi, qui n'ai pas manqué une revue du régiment de mon frère, quand nous étions à Compiègne, je sais bien quelle bonne mine a le roi, et que ce n'est pas une assez belle femelle pour un prince de cette trempe-là.

— Il pourrait bien avoir raison, pensa le roi.

Alors, Bontems, perdant tout respect, tirait son maître par le bras et le forçait à s'éloigner; mais Louis XIV, entraîné par la curiosité d'entendre parler de lui sans contrainte, ne se séparait d'un groupe que pour s'approcher d'un autre. Là c'était un petit marchand qui se plaignait de n'avoir pu approcher du cortége du roi, parce que les gardes l'avaient repoussé rudement; ici, c'était un pauvre ouvrier qui disait avec feu :

— Il m'en a coûté un morceau de ma manche, c'est vrai; car ils avaient beau crier à bas, à bas le *canut !* j'ai grimpé comme un chat le long de la poterne, et

j'ai vu de là le roi, tout comme je vous vois. Je me connais en visage : celui-là en promet de bonnes ; et, si j'avais un louis d'or, foi de Lyonnais, je le parierais de bon cœur contre qui voudrait gager, que ce roi-là ne tient pas de son grand père.

A ces mots, Louis XIV sentit son cœur battre de joie, et il ne put s'empêcher de glisser furtivement un louis d'or dans la poche béante de la veste de l'ouvrier, en disant tout bas :

— Il a gagné, j'espère.

## XXXI

— Qui demandez-vous ? Cria de sa grosse voix le suisse qui gardait la porte du cardinal Mazarin.

— Son Éminence, répondit Bontems.

— Elle n'est point rentrée.

— A cette heure !

— Le cardinal est bien le maître, je crois...

— Sans doute, reprit en souriant Bontems qui n'était pas fâché que cette réflexion fut entendue de Louis XIV ; mais je viens de la part du roi.

— En ce cas, montez, demandez l'huissier de la chambre, il vous dira ce que vous avez à faire. Et si monsieur veut vous attendre là, dans la loge, il ne tient qu'à lui, ajouta le suisse en montrant le roi.

— Merci bien ; mais mon camarade a ordre de m'accompagner, répondit Bontems.

— Il n'éventera pas la commission, celui-là, dit à part lui le suisse ; il n'est pas bavard. Eh bien, par

où allez-vous donc? s'écria-t-il en voyant les deux valets de chambre marcher et se diriger vers le perron de l'aile droite. C'est le grand escalier qu'il faut prendre : vous voyez bien d'ici le pérystile, là où sont les gardes de Monseigneur.

Il n'y avait pas moyen de se soustraire à l'injonction du suisse ; et Bontems, après l'avoir salué poliment, fit quelques pas vers la principale entrée.

— Que fais-tu là? dit le roi en commençant à s'apercevoir de l'imprudence de sa démarche. Je ne puis aller braver les regards de ces gens-là : un d'eux n'aurait qu'à me reconnaître.

— Eh bien, attendez-moi ici un instant, répondit Bontems en plaçant le roi derrière une des colonnes extérieures du pérystile ; je vais parler à l'officier de garde. Dieu soit loué ! ajouta-t-il à voix basse en regardant à travers les vitres : c'est un de mes amis.

Une minute après, Bontems revint accompagné de de l'officier.

— Suivez-moi, dit ce dernier sans avoir l'air de remarquer que Bontems n'était pas seul.

Et, le conduisant à l'escalier de l'aile droite, il donna l'ordre au factionnaire de laisser passer ces messieurs; puis, indiquant à Bontemps la porte de l'appartement où l'on avait logé la nourrice du roi, il se retira avec une discrétion qui pouvait donner des soupçons sur celle du valet de chambre.

La nourrice du roi allait se mettre au lit, lorsqu'elle reconnut la voix de Bontems qui l'appelait à travers la porte; elle lui ouvrit et fit un cri de surprise en reconnaissant son royal nourrisson, malgré l'habit et le chapeau qui le déguisaient.

Il lui fit signe de se taire, de peur d'attirer les voisins; puis, après s'être assuré que cette partie de la maison était déjà livrée au repos, le roi dit qu'il avait à parler à mademoiselle de Mancini d'une affaire importante, et qu'il fallait absolument qu'il eût avec elle un moment d'entretien.

— Ah! mon Dieu, il n'y a pas à craindre de la réveiller, répondit la nourrice; elle est là, dans sa chambre, qui pleure comme une Madeleine, je le parie, car elle est revenue de chez la reine dans un état à faire pitié.

— Va, cours lui dire que je viens la rassurer, lui demander conseil, dit le roi avec simplicité.

— Bonté divine! lui apprendre comme cela, tout de suite, que vous êtes ici, à cette heure? Mais il y a de quoi lui causer un saisissement mortel. Laissez-moi la préparer un peu à cette visite?

— Oui; dis-lui que c'est Bontems qui veut lui parler de la part du roi.

— C'est cela; je vais d'abord lui parler d'une lettre. Restez là, je reviens à l'instant.

Mais l'impatience du roi ne lui permettant pas d'attendre tranquillement le retour de sa nourrice, il la suit à distance et se trouve à la porte de la chambre de Marie pendant qu'on lui annonce un message de sa part.

— Que peut-il me faire dire? s'écria Marie en s'essuyant les yeux. Tout n'est-il pas fini entre nous?

— Non, rien n'est changé, dit le roi en se précipitant aux genoux de mademoiselle de Mancini; Marie est toujours ce que j'aime le plus au monde, et d'elle seule dépend toute ma destinée.

— Grand Dieu ! s'écrie-t-elle avec une joie délirante, vous ici ! vous, que je pleure ! vous, sire !... Puis, s'arrêtant, avec terreur : Ai-je bien ma raison ?

— Oui, c'est moi qui vient rendre la sécurité à celle qui m'a sauvé la vie. Mais pourquoi s'abandonner ainsi à des craintes vaines ? Ne savez-vous pas que rien ne peut nous désunir, et que lors même que le devoir, l'intérêt de l'État me forceraient à contracter une alliance politique, ce cœur, tout à vous, resterait toujours le même, et qu'il n'est aucun obstacle qui puisse m'empêcher de vous consacrer mon amour et ma vie ?

— Vous vous abusez, sire, dit fièrement Marie en retirant ses mains que tenait le roi et qu'il couvrait de baisers ; vous vous abusez : il existe entre nous un obstacle que vous ne sauriez vaincre.

— Lequel ?

— Ma volonté !

— Quoi ! s'écria Louis XIV en se levant brusquement, c'est vous qui voulez rompre aujourd'hui un attachement si noble, si nécessaire à ma vie ?... Marie, est-il possible ?

— Oui, sire, reprit-elle avec amertume, votre amour était ma gloire, mon bonheur mon existence, mais j'aime mieux le perdre que de le partager avec une autre.

— Moi, vous en préférer une autre ? Quel blasphème ! Mais vous ne le croyez pas, Marie, vous savez trop bien l'empire que vous avez sur moi. Vous savez que, depuis le jour où je vous ai livré mon cœur, il n'est pas une de ses pensées, un de ses désirs qui ne viennent de vous. Vous seule avez ma confiance ; je ne saurais que faire de ma volonté, de toutes les facultés

de mon âme, si vous ne les dirigiez pas ; et c'est encore pour être guidé par vous que j'ai tout bravé pour me rendre ici. Oui, quel que soit votre avis sur notre situation présente, je jure de m'y soumettre. Mais, au nom du ciel, ne détournez pas ainsi vos yeux.

— Mon avis, sire, je n'en ai plus. Votre cœur, en acceptant lui-même ce que vous me proposez, me prouve assez ce que je puis attendre. Allez, remplissez les devoirs que votre rang vous impose. L'intérêt de l'État dispose de votre main : donnez-la à cette femme choisie par la reine pour lui laisser garder le sceptre, car il ne sera pas encore de longtemps entre vos mains. Ne vous en flattez pas, sire, c'est pour se conserver la puissance dont j'étais jalouse pour vous, qu'on me sacrifie, et cela sans profit pour votre gloire ni pour celle de la France. L'ambition de la reine se contente de l'héritière d'un petit roi de l'Europe, à la condition de gouverner à sa place et à la vôtre. Et voilà la grande affaire politique dont vous me proposez d'être complice? Non, sire, mon amitié seule suffirait pour m'engager à vous dissuader d'une telle alliance ; mais puisque la simple vue de cette princesse vous séduit au point de trouver ce mariage convenable, donnez-vous ce bonheur sans me contraindre à l'approuver ; et, puisque le jour qui devait nous séparer est venu, accomplissez votre sort sans penser au mien. Tout est fini pour moi.

— Ingrate ! s'écria Louis XIV, c'est quand je viens me soumettre à vous, quand je viens vous supplier d'ordonner de ma vie, que vous m'accusez ainsi !... Vous qui n'ignorez pas les chaînes qui me lient ; vous qui savez la colère que je brave en venant ici vous ju-

rer de tout sacrifier à notre amour. Ah! Marie, dites un mot, et la princesse de Savoie repart à l'instant pour Turin, et je déclare à sa mère, à la mienne, que le mariage projeté est impossible.

— Moi, sire, vous exposer à tous les ressentiments que ce refus inattendu ferait naître? Dieu m'en garde! après l'accueil que vous lui avez fait; après lui avoir prouvé par tant de paroles flatteuses qu'elle vous plaisait, offenser cette jeune princesse par un tel affront, sans autre raison de votre changement que le souvenir d'un amour que vous aviez si complétement oublié à son aspect? Non, Votre Majesté ne peut se rendre coupable d'une action si barbare; et c'était sans doute pour s'affermir contre cette mauvaise pensée qu'elle est venue me consulter, ajouta Marie avec toute l'ironie d'un cœur ulcéré.

— Mon parti est pris, dit le roi, ce n'est plus un conseil que je vous demande. Je ne serai ni un lâche ni un perfide : je ne promettrai point à une autre ce cœur qui ne bat que pour vous. Mais, par pitié, Marie, aidez-moi à supporter le fardeau de haines, de reproches qui va m'accabler. Fort de votre amour, je puis affronter sans peine tout ce qui s'oppose à notre bonheur. Mais ce bonheur m'est nécessaire : il est mon excuse, mon courage, j'en ai besoin pour résister à la voix de ma mère, à la puissance du cardinal; j'en ai besoin pour résister à la voix de ma mère à la puissance du cardinal; j'en ai besoin pour vivre, pour régner, pour être digne de la France. Enfin, ce bonheur, je puis tout lui sacrifier sans remords... Et toi?...

En disant ces mots avec l'accent de la passion, le roi était aux pieds de Marie; il couvrait ses mains de

baisers brûlants, et dans ses yeux brillait une flamme contagieuse. Marie, émue, tremblante, frémissait de succomber à la prière impérieuse de ce jeune et beau roi si tendrement aimé; mais l'intérêt même de cet amour, dont elle était si heureuse et si fière, lui donna la force d'y résister. En vain Louis XIV eut recours aux pleurs, au désespoir, aux menaces d'une rupture avec elle, enfin à toutes les armes que le ciel donne à la passion contre la faiblesse.

Marie, domptant par son caractère héroïque l'enivrement de son cœur et ce sang italien qui brûlait ses veines, répondait à tous les entraînements de la passion par ces mots :

— Grâce, sire, votre amour est ma vie; je mourrai plutôt que de m'en rendre indigne.

Et le roi, comme tous les amants, combattit cette résolution par les serments d'un amour qui devait s'augmenter, s'éterniser même par la reconnaissance. Il alla jusqu'à prouver à Marie que cet entretien nocturne, malgré tous les soins qu'il avait pris pour qu'il restât secret, pouvait être découvert et trahi par les espions du cardinal et de la reine : que ce bonheur, refusé avec tant de barbarie, ne serait bientôt mis en doute par personne, et qu'il aurait à déplorer le double malheur d'avoir perdu Marie sans l'avoir possédée.

— Peu m'importe l'opinion, le mépris des autres, répliquait Marie, c'est au vôtre que je veux échapper. Si le malheur me livre à la méchanceté des gens de votre cour, si la calomnie m'accable, eh bien, vous saurez que cette femme, insultée dans son dévouement, dans sa conduite, est pure comme son amour; et si votre cœur est digne de cet amour, il m'en aimera davan-

tage. Oui, sire, ajoutait Marie dans toute l'exaspération d'un sentiment fanatique, oui, mon repos, ma réputation, je les immole sans regrets au bonheur d'être aimée; d'être aimée de vous, mon roi, mon idole. La colère, le mépris, la persécution, je les brave pour un mot tendre, pour un reproche de votre bouche. Je donnerais le reste de mes jours pour être à vous un moment sans crime. Mais cet amour qui vous rend injuste, barbare, en cet instant, c'est mon seul bien, c'est le seul trésor qui remplace tous les dons que le ciel m'a refusés : et je le perdais en me dégradant à vos yeux? Je tomberais dans l'abîme où ma sœur est tombée? Je verrais dans ces yeux, dont le feu me dévore, la froideur, le dédain succéder à l'ivresse? Je resterais seule au monde avec le remords d'avoir perdu tant d'amour par une faute? Non, jamais.

— Ah! Marie, s'écria le roi en la pressant sur son cœur, si la crainte d'être moins aimée t'arme ainsi contre moi, je saurai bientôt te rassurer. Dis un mot et tout ce que je posède est à toi. La France, le trône, la vie entière, rien n'est assez pour payer le bonheur que j'attends; le bonheur que toi seule peux donner.

— Non, jamais, répéta Marie d'une voix étouffée.

Et elle s'échappa des bras du roi.

— Ah! vous ne m'aimez pas!... s'ecria-t-il du ton le plus amer; vous ne m'avez jamais aimé!...

Les sanglots de Marie répondirent seuls à cette accusation.

En cet instant la porte s'entr'ouvrit, et la voix de la nourrice se fit entendre. Elle venait prévenir le roi, de la part de Bontems, que l'officier de garde, allant être relevé, il était urgent de sortir du palais cardinal,

pendant que l'ami de Bontems pouvait encore protéger leur retraite.

— Adieu, dit le roi la rage dans le cœur ; rappelez-vous du moins que vous l'avez voulu.

Et, fermant brusquement la porte, il prit le bras de Bontems qui l'attendait dans le corridor.

Tout à son agitation, Louis XIV ne prit pas garde aux gens qu'il rencontra en traversant la place Bellecour, et ne pensa plus à la crainte d'être remarqué ; il allait même passer le seuil de sa porte comme à l'ordinaire, en maître dont nul n'a le droit d'arrêter les pas, lorsque son valet de chambre le retint et l'obligea à rester tranquille pendant qu'il parlait aux gardes de la porte. Un moment après, Louis XIV se trouva dans son appartement, sans soupçonner par quelle prudence indiscrète Bontems avait assuré le retour de Sa Majesté à la suite de cette visite nocturne.

## XXXII

Le lendemain, mademoiselle de Mancini, trop souffrante pour se rendre auprès de la reine, la fit prier de l'excuser. Ce jour devait être consacré aux visites réciproques des princes et princesses de la cour de France et de Savoie. Le marquis de Mancini, n'apercevant point sa sœur Marie parmi les filles d'honneur de la reine, pensa qu'elle était malade, et vint la voir aussitôt que ses devoirs de cour le lui permirent; car, depuis son ambassade en Angleterre, le roi le traitait avec une affection toute particulière; il était assidu à

lui faire sa cour et à l'accompagner dans toutes les visites que faisait Sa Majesté.

— M'expliqueras-tu ce qui se passe ici? dit Mancini en abordant sa sœur. Le roi nous fait dire d'être prêts à le suivre ce matin de bonne heure chez Madame Royale et chez la princesse Marguerite ; cet empressement nous fait croire à tous qu'il ne veut pas perdre un moment pour s'engager de tout cœur dans ce mariage, et voilà qu'au lieu d'aborder la princesse et sa fille avec la grâce et la cordialité qu'il a mises à les recevoir hier, il prend un air glacial, leur parle avec embarras, évite, dans sa conversation compassée, le moindre mot qui pourrait se rapporter au motif de leur voyage, et les quitte bientôt sans leur laisser aucune illusion sur l'espoir d'avoir pu lui plaire. La cour de Savoie a paru stupéfaite de ce changement subit, et je crois que la nôtre n'en sera pas moins surprise. Peut-être es-tu la seule personne qui n'en soit pas étonnée ; mais tu dois bien un peu de confiance à ton frère ; les circonstances sont graves : je pourrais commettre quelques fautes par ignorance ; c'est à toi de m'apprendre ce que j'ai à faire, et surtout à répondre à la foule des curieux qui me questionnent à ce sujet.

— Le roi, dis-tu, a revu froidement la princesse Marguerite? dit Marie avec une véritable surprise.

— Si froidement, reprit-il, que c'est un congé qu'elle a reçu, personne n'en doute.

— C'est impossible ; le duc de Savoie arrive demain pour dresser les articles du contrat avec mon oncle : il n'a voulu venir que sur une parole positive.

— Eh bien, cette parole sera révoquée. Vraiment, ce n'est pas la première fois que les grands rois se sont

moqués des petits princes. Mais je suis bien niais de t'apprendre cette nouvelle, reprit Mancini en souriant, tu la sais mieux que moi.

— Non, je te le jure, reprit Marie de l'air de quelqu'un qui cherche à comprendre un fait inexplicable, la dernière fois que le roi m'a parlé, il paraissait décidé à ce mariage. Hélas, ajouta-t-elle les yeux pleins de larmes, tu as pu le voir, je n'ai pas assez caché la peine que j'en éprouvais.

— Tant de résignation, de douleur, l'auront touché peut-être. Mais la reine n'a pas le cœur si tendre, et quand Madame Royale lui aura dit comment...

— Ah! mon Dieu, s'écria Marie, je frémis des scènes qui vont avoir lieu! et c'est moi, qui me soumets à tous les sacrifices pour lui, pour sa mère; c'est moi qu'on va accuser de cet affront, moi qui ne doit plus le revoir, moi qui n'ai plus que sa haine, je vais voir toutes ces colères fondre sur moi.

— N'aie pas cette crainte, dit Mancini, ému du désespoir où il voyait sa sœur. Si le roi se maintient dans la résolution de rompre avec la cour de Savoie, c'est qu'un profond sentiment le domine et qu'il le préfère à tout; ce fait une fois prouvé, on ne se fera pas l'ennemi d'une telle puissance. Si la reine, la politique et la faiblesse l'emportent, eh bien, l'on te plaindra, et tous les envieux, charmés de ton malheur, loin de t'accabler, prendront ta défense; ainsi, console-toi, chère Marie, et, au lieu de rester ici à pleurer, songe à reparaître demain à la cour comme à l'ordinaire. Les fêtes ordonnées pour l'arrivée du duc de Savoie ne peuvent se décommander: il faut qu'on t'y voie; il faut que ta présence prouve à tous que le mariage se fait

par ton consentement ou se manque par ta puissance.

— Mais si tu savais ce que je souffre ; dans quel état me plonge ce que tu m'apprends, la joie, la douleur, la crainte, l'espoir, m'agitent à tel point, que ma raison y succombe ; apprends donc que j'ai vu le roi, ici, en secret, et qu'après une scène violente, il m'a quittée en me disant un éternel adieu.

— Ah ! tout m'est expliqué, maintenant, s'écria le marquis, il aura voulu mettre à prix le renvoi de la princesse ; tu auras fait la généreuse, la cruelle, sans doute, et cela aura achevé de le rendre fou d'amour.

— N'insultez pas par ce ton léger à des sentiments que vous ne comprendrez jamais, dit Marie vivement blessée de voir ainsi l'esprit positif et plaisant de son frère traiter si gaiement la situation la plus grave pour elle.

— Marie, peux-tu bien m'accuser de rire de ce qui nous intéresse tous les deux si vivement ? non, je sens comme toi toute l'importance de ces refus, mais j'en éprouve une joie que je ne saurais dissimuler avec toi ; j'aurai bien assez à faire de la cacher aux autres ; vraiment, ne te fâche plus, ma bonne petite sœur, ajouta-t-il en prenant la main de Marie ; tu sais bien que ton bonheur est la fortune et l'ambition de toute la famille ; car mon oncle a beau vouloir se démener de son mieux pour avoir l'air de vouloir marier le roi, on sait fort bien que penser de son zèle ; Olympe elle-même, dont la jalousie ne te pardonne pas d'être plus aimée qu'elle ne l'a jamais été, Olympe fait des vœux pour toi ; elle prétend que le roi, comme tous les enfants trop longtemps soumis à des tuteurs trop sévères,

est capable de se révolter un beau jour à ton profit.

— Mon ambition ne s'abaisse pas jusque-là, reprit fièrement Marie; je ne veux que son cœur. C'est là le seul empire où je veuille régner.

— Je le conçois, cela suffit à ton âme romaine, dit en souriant Mancini; mais nous autres simples courtisans, nous aimons à tirer d'une bonne position tout ce qu'elle peut rapporter, et c'est surtout dans les entreprises où il n'y a point de honte à succomber qu'on doit pousser l'audace aussi loin que possible.

— Et c'est le soupçon de ce projet téméraire qui arme contre moi la reine, les princes et jusqu'aux rois de l'Europe; par pitié, cher Philippe, détruis cette funeste idée dans l'esprit ambitieux de la comtesse de Soissons, ou tu me verras bientôt menacée, poursuivie, exilée même; car je le connais, le roi ne résistera pas à tant de voix puissantes demandant ma mort. Oui, crois-moi, je ne survivrai pas au coup porté par sa main; tout mon courage à braver l'autorité de la reine, la calomnie et cette foule d'envieux acharnés à ma perte serait nul contre lui. C'est son inconstance seule qui peut me tuer.

— Tu ne dois pas la craindre aujourd'hui, qu'il te sacrifie la princesse Marguerite; mais cette grande action mérite récompense; il ne faut pas laisser réfroidir une si belle exaltation. Il faut revoir le roi, le flatter, le tourmenter, l'occuper sans cesse de toi, je sais par Marsillac, son confident, à quel point il t'aime, et que cet amour-là bien conduit peut t'élever très-haut, aussi ne me fais-je aucun scrupule de le servir.

— Et voilà l'ambition qui me ravira tout. Ah! si tu as pour moi la tendresse d'un frère, frémis de laisser

voir une telle espérance, dit Marie d'un ton suppliant. C'est cette fatale idée qui sert de prétexte à tout ce qu'on tente pour me flétrir et me désespérer. Ne vois-tu pas la terreur que cette idée inspire à la reine, à ces ambassadeurs dont chacun a promis à la princesse qui le protége de la placer sur le trône de France? et peux-tu m'exposer ainsi à toutes les vengeances de leur orgueil implacable?

— Dieu me préserve de te livrer par une indiscrétion à la rage de ces vipères couronnées qui emploieraient peut-être jusqu'au poison pour empêcher ce qu'elles nomment *une monstrueuse* mésalliance. Il sera temps d'affronter leur colère quand tu l'auras méritée; d'ici-là, je m'engage à être aussi discret, aussi humble que tu le voudras. Je prendrai même, s'il le faut, l'air d'un homme dont la famille est en disgrâce, et tu pourras en juger aujourd'hui même. Voici bientôt l'heure où le roi doit aller au-devant du duc de Savoie, nous sommes tous commandés pour le suivre, puis nous reviendrons présenter le prince à la reine; ce sera intéressant à voir et tu ne peux manquer ce spectacle, car nous allons faire d'autant plus de frais pour le frère que nous refusons la sœur, et qu'en France il faut toujours racheter un mauvais procédé par beaucoup de politesse. Allons, du courage, va mettre ta plus belle parure, prends cet air noble et gracieux qui séduit jusqu'à tes ennemis, et viens jouir de ton triomphe.

A ces mots, il ambrassa Marie qui lui promit de suivre son conseil.

## XXXIII

Mademoiselle de Mancini était déjà dans le salon de la reine, subissant les regards curieux ou malveillant de toute la cour, lorsque le duc de Savoie, conduit par le roi, vint presque se prosterner aux pieds de la reine; elle le releva et l'embrassa; chacun le trouva fort bien fait, quoique d'une petite taille. Son visage était régulier, ses yeux vifs, spirituels, et ses manières sans apprêt plaisaient généralement. Pendant que le prince recevait les compliments de la reine, le roi aperçut mademoiselle de Mancini, et profita de ce que tout le monde était debout pour aller vers elle, et pour lui dire tout haut de ces mots insignifiants que l'inflexion de la voix sait rendre si doux; puis, s'approchant assez pour n'être entendu que d'elle :

— Vous avez donc deviné, dit-il, que je n'aurais pas le courage de tenir ma parole?

— Je n'ai rien deviné, sire; mais j'ai tant de bonheur dans l'âme, qu'il ne peut venir que de vous : puis elle ajouta timidement; la reine nous regarde, éloignez-vous, allez, je suis assez heureuse aujourd'hui pour vous supplier de ne pas vous occuper de moi.

— C'est impossible, répondit le roi, mon parti est pris, et je ne veux pas que personne en doute.

— Eh bien, c'est à ma prière que vous cèderez, reprit-elle; ne me livrez pas ainsi au ressentiment de toute la Savoie.

En disant ces mots, Marie ramena insensiblement le

roi du côté où se trouvaient les princesses ; elle s'attendait à des airs mécontents, à des mots amers de la part de la reine. Elle fut très-étonnée de la voir lui sourire et lui parler de manière à lui faire prendre part à l'entretien du duc de Savoie ; le visage d'Anne d'Autriche était rayonnant d'espérance : c'était presque de la joie qu'on remarquait dans ses yeux ; et Marie cherchait le mystère d'un si grand changement, car elle savait que c'était uniquement pour lui enlever le cœur du roi que la reine-mère c'était décidée à faire épouser à son fils la princesse Marguerite. Ce mariage était loin de satisfaire son ambition ; pour expliquer ce mystère, Marie observa son oncle ; il avait repris l'attitude confiante et presque insolente d'un ministre qui, après avoir faibli un instant, vient de ressaisir son crédit et de se rendre de nouveau indispensable.

Effectivement, au jour, a l'instant même où la princesse de Savoie entrait à Lyon par la route de Turin, don Antonio Pimentel, venant de Madrid ; se disputait avec les gardes de la porte opposée, et s'obstinait à entrer dans la ville sans vouloir montrer ses passeports. La prière qu'il fit au chef du poste de le conduire secrètement chez le cardinal Mazarin, près duquel il prétendait être envoyé par un personnage important, empêcha qu'on ne le fit prisonnier. Le roi d'Espagne, pressé de rompre le mariage projeté entre Louis XIV et la princesse de Savoie, avait fait partir Pimentel au risque d'être pris, certain que le cardinal, dont il pourrait se réclamer, ne le laisserait pas longtemps dans l'embarras. Pimentel avait accepté la mission périlleuse avec d'autant plus de plaisir qu'il était sûr de parvenir sans peine jusqu'au cardinal, par l'en-

tremise d'un jeune homme attaché à la maison de son éminence, et nommé *Colbert*.

Le cardinal se reposait sur un canapé des fatigues de la réception solennelle de Madame Royale et de sa fille ; il méditait sur les événements de la journée et sur ceux qu'il devaient amener, lorsque le jeune Colbert vint lui dire qu'un envoyé secret de la cour d'Espagne lui demandait un moment d'audience.

Il était onze heures du soir ; le cardinal allait se mettre au lit, car il était souffrant ; mais à ce nom d'envoyé du roi d'Espagne, il reprit toute sa force et se disposa à le recevoir à l'instant même, non pas cependant sans avoir recommandé à M. de Colbert de s'assurer si cet Espagnol n'était pas un de ces misérables que ses ennemis avaient souvent payés pour l'assassiner, et dont la prudence de ses gens l'avait seule garanti. Colbert ayant répondu qu'il connaissait don Antonio Pimentel, le cardinal le chargea de l'introduire.

— Pardon de me présenter ainsi devant Votre Eminence, dit le senor Pimentel, en montrant son habit de voyage ; mais je n'ai pas voulu perdre un instant pour venir vous offrir au nom de mon maître la paix et l'infante.

Jamais l'orgueil politique, l'ambition vaniteuse ne firent palpiter le cœur d'un ministre plus vivement. Mazarin eut besoin de toute sa profonde dissimulation pour cacher la joie, le délire d'amour-propre qu'il éprouvait, en apprenant que ce descendant de Charles-Quint, cet ennemi si fier, si acharné au repos de la France, à sa puissance personnelle, s'adressait à lui pour terminer la guerre, et mettre sur le trône de France la plus noble héritière d'Europe.

L'amour de sa nièce Marie, l'alliance de la princesse de Savoie, qui devait rendre une autre de ses nièces cousine de la reine de France ; les sommes promises en reconnaissance de cette bonne affaire pour la Savoie, tout disparut aux yeux du cardinal ébloui par la gloire de donner à la France mieux qu'elle n'espérait, par l'idée de forcer ses ennemis à louer sa politique, et par l'idée plus flatteuse encore de ravir et d'humilier la reine-mère, en lui prouvant qu'il était parvenu à se faire offrir ce que le roi son frère lui avait refusé, à elle qui se croyait tant de puissance.

— Vous arrivez bien tard, dit le cardinal en feignant de croire l'alliance avec la Savoie presque conclue. Les articles du contrat sont arrêtés entre les deux puissances ; les futurs se sont vus, ils se conviennent, et les choses sont tellement avancées, que la rupture est impossible, à moins de conditions si avantageuses à la France, qu'elles obligent à mettre toutes considérations de côté...

— De ces conditions je n'en connais qu'une seule; les autres seront soumises à Votre Éminence par don Louis de Haro, notre ministre, si elle accueille l'offre du roi mon maître.

— Et quelle est cette condition ?

— Le retour en France du prince de Condé et la promesse de le traiter comme son rang, sa parenté et son mérite l'exigent.

— Un transfuge ! un rebelle ! s'écria le cardinal, et mon plus cruel ennemi ! pensait-il sans le dire.

Pimentel répondit que le roi d'Espagne se rendrait garant de la soumission du prince et de son désir sincère de réparer à force de gloire ses torts envers le roi

et la cour de France, ajouta-t-il d'un air qui voulais faire croire au cardinal que le prince se repentait de sa haine contre lui.

Cette condition gâtait beaucoup, aux yeux du cardinal, la proposition du roi d'Espagne : avant d'y souscrire, il prétendit avoir besoin d'en instruire la reine; il se promit d'en garder le secret au roi, et n'eut pas de peine à convaincre Pimentel de la nécessité de traiter de cette affaire dans le plus profond mystère ; il le pria de rester à Lyon sous le nom qu'il avait emprunté, et le prévint, de plus, qu'il ne pourrait le recevoir que la nuit.

Pimentel consentit à tout, et prit congé du cardinal, certain du succès de sa mission.

Aussitôt après cet entretien, malgré l'heure avancée et ses douleurs de goutte, le cardinal fit avertir ses porteurs, et ordonna de le conduire chez la reine.

Elle était déjà au lit lorsque madame de Beauvais, sa première femme de chambre et sa favorite, vint lui dire que Son Eminence demandait à lui parler d'une affaire importante.

— J'ai à vous apprendre, madame, une nouvelle à laquelle Votre Majesté ne s'attend pas, et qui la surprendra au dernier point.

— Vous ne pouvez rien me dire de plus surprenant, répondit la reine, que de m'apprendre que le roi d'Espagne me fait demander la paix, en m'offrant le mariage du roi avec l'infante. Je ne m'attends certainement pas à cette nouvelle.

— C'est pourtant celle que j'ai à vous annoncer, reprit le cardinal.

A ces mots, la reine tomba dans un délire de joie

qu'elle exprimait en serrant la main du cardinal, en lui prodiguant les noms de sauveur de la France, de soutien de la maison royale, de héros, d'ami, de ministre incomparable. La condition de la rentrée en grâce du prince de Condé et de tous ceux qui avaient embrassé sa cause ne faisait point un obstacle dans l'esprit de la reine ; elle aurait payé de son sang une si grande alliance, et le cardinal eut besoin de tout son ascendant sur ce caractère ambitieux pour lui faire comprendre la nécessité de dissimuler sa joie, et surtout les sacrifices qu'elle était capable de faire pour voir réaliser ce mariage ; car les articles du traité allaient sans doute provoquer de longs débats, et l'on ne pourrait obtenir beaucoup qu'en paraissant désirer faiblement et la paix et l'infante.

Enfin, le secret étant indispensable au succès, la reine promit de s'y résigner. Il fut convenu que Madame Royale saurait seulement par le cardinal, et très en confidence, l'espérance vague qu'on avait d'obtenir l'alliance avec l'Espagne ; qu'il lui ferait entendre que, portant à lui seul le fardeau des affaires de l'État, il ne pouvait rejeter des propositions qui assuraient la paix à la France ; mais que, si les négociations offraient des difficultés insurmontables, il lui donnait sa parole de reprendre ses engagements avec la cour de Savoie, et d'employer tout son crédit pour conclure le mariage avec la princesse Marguerite.

Voilà ce que Marie n'avait pu deviner et la raison de l'indulgence que la reine avait retrouvée tout à coup pour son amour. Mais cet amour, en ce moment, aidait la reine à rompre un mariage qui lui déplaisait, et elle ne soupçonnait pas qu'il dût jamais apporter ob-

stacle à l'alliance qui flattait à un si haut point son orgueil et sa gloire.

## XXXIV

Le roi avait remis au lendemain du jour de l'arrivée du duc de Savoie la fête que la ville de Lyon désirait offrir à Leurs Majestés, et les deux cours se rendirent à l'hôtel de ville, où le comte de Lasale, prévôt des marchands, les complimenta au bas de l'escalier, et les conduisit à la lueur d'un nombre infini de flambeaux de cire blanche, comme dit la Gazette, dans la grande salle où était préparée une collation des plus magnifiques. A cette table, le duc de Savoie fut placé à côté du roi ; de l'autre côté, la reine et Madame Royale, puis Mademoiselle, ensuite la princesse veuve du prince Maurice, la princesse Marguerite, sa sœur, la comtesse de Soissons et la princesse Palatine. Vis-à-vis du duc de Savoie étaient les princesses de Carignan et de Bade, le maréchal de Villeroy et les filles d'honneur de la reine.

Toute la cour, témoin de ce banquet royal, remarquait la noble contenance de mademoiselle de Mancini, le sourire calme et doux qui animait son visage ; on surprenait souvent les yeux du roi fixés sur elle, et l'on voyait aussi l'effort courageux que faisait la princesse Marguerite pour cacher sa tristesse, et, malgré tout ce qui devait donner à ce repas un air de fiançailles, chacun se disait tout bas : Ce mariage ne se fera point. On se le dit encore plus le lendemain au

bal du maréchal de Villeroy, où le roi, ayant ouvert le bal avec mademoiselle de Montpensier, puis, satisfait à l'étiquette en dansant avec la princesse Marguerite, consacra le reste de la soirée à danser avec mademoiselle de Mancini ou à causer avec elle.

Cette préférence aussi avouée par le roi, ne laissant aucun doute au duc de Savoie sur le sort réservé à sa sœur, il se décida à partir la nuit même pour Turin, après avoir pris congé de Leurs Majestés.

Un violent accès de goutte avait empêché le cardinal Mazarin d'assister à ces fêtes ; Madame Royale, voulant le faire expliquer nettement sur les intentions du roi, se rendit chez lui. L'entretien qu'il avait eu avec Pimentel n'était pas resté aussi secret que tous deux l'espéraient. Sans en connaître positivement le motif, on savait qu'un Espagnol avait été introduit, la nuit, chez le cardinal, et ce bruit était parvenu aux oreilles de Madame Royale. Pour mieux apprendre ce qu'on lui cachait, elle feignit de tout savoir, et aborda le cardinal en lui reprochant avec amertume de la faire venir à Lyon pour le voir traiter d'une alliance avec l'Espagne.

C'est rendre un grand service aux gens qui méditent un procédé offensant et cherchent les moyens de le rendre moins pénible à apprendre et à faire supporter, que de leur en parler comme d'un fait accompli ; les ménagements une fois mis de côté, on ne manque pas de raisons pour légitimer sa conduite, et, bonnes ou mauvaises, comme elles sont toujours mal accueillies, on a la ressource de se trouver à son tour offensé et de mettre sa conscience en repos par l'excès des injures qu'on supporte. D'ailleurs, il n'est rien de

tel, pour régler sa conduite, qu'une situation établie. Madame Royale parut animée d'un si vif ressentiment, que le cardinal, trouvant qu'il y aurait plus d'inconvénient à la calmer imparfaitement qu'à le justifier, lui avoua les négociations qui s'entamaient avec l'Espagne.

A cet aveu, la fierté de la fille d'Henri le Grand et l'orgueil de la mère, offensée dans ce qu'elle a de plus cher, l'humiliant désespoir de dévorer un affront dont l'Europe allait rire, éclatèrent à tel point, que Madame alla, dit-on, jusqu'à se frapper la tête contre la muraille. Alors seulement, le cardinal, effrayé de tant de violence, eut recours à son adresse accoutumée pour faire rentrer un peu d'espoir dans ce cœur maternel. L'assurance écrite de renouer avec elle, si la paix ne se concluait pas, opéra ce miracle, et la princesse consentit à repartir sur-le-champ pour Turin avec toute sa famille, sans témoigner nul ressentiment à la reine ni au roi.

Ce fut un beau jour pour Marie que celui où elle vit s'éloigner sa rivale; cependant la sérénité de la reine l'inquiétait : c'était surtout la tolérance qu'elle montrait pour les assiduités du roi et le peu de soin qu'il prenait de cacher son amour qui jetait le trouble dans l'âme de mademoiselle de Mancini.

— Elle croit, pensait-elle, que cet amour prend sa force dans les obstacles qu'elle lui oppose, et que, n'ayant rien à craindre ni à désirer peut-être, il ne doit pas plus durer que ne vit un caprice satisfait... Elle ignore que cet amour, aussi pur que passionné, s'augmente chaque jour des sacrifices qu'il s'impose; que c'est l'union de deux âmes, de deux esprits qui

ne peuvent plus penser séparément, de deux caractères qui s'honorent. Elle espère que le mépris triomphera bientôt d'une passion fugitive. Elle ignore que son fils consent à m'obéir dans tout ce que j'exige pour garder son estime. Enfin, elle ne comprend pas ce que cet amour divin a de puissance et de charme. Eh bien, elle l'apprendra de nous.

Puis, revenant de son exaltation à des idées positives, elle chercha à deviner l'événement qui avait produit ce changement subit chez la reine, et se décida à questionner l'abbé Fouquet, le confident et l'espion du cardinal, sur la visite que ce dernier avait reçue nuitamment d'un homme déguisé. Elle n'attendait pas la vérité de la bouche de l'abbé Fouquet; elle savait tout l'argent qu'il gagnait à mentir, mais elle espérait démêler le vrai à travers la peine qu'il se donnerait pour le cacher.

L'abbé Fouquet s'en tira par une confidence qui devait être bientôt publique, et répondit à mademoiselle de Mancini que cet homme déguisé, introduit mystérieusement chez le cardinal, était un des agents secrets qu'il entretenait près des cours étrangères, et que celui-là avait été chargé d'apprendre l'accouchement de la reine d'Espagne, qui venait de mettre au jour un héritier du trône, car l'état de la santé où se trouvait l'infant ne permettait pas de croire qu'on pût l'élever.

A cette nouvelle, Marie fut frappée du plus triste pressentiment. Le roi d'Espagne, rassuré sur l'hérédité de sa couronne, pouvait maintenant disposer de la main de l'infante, et en faire le prix de la paix entre l'Espagne et la France. Ce traité convenait trop bien à

deux peuples épuisés par la guerre pour tarder à se conclure, et Marie ne venait d'échapper à un malheur que pour en subir un plus inévitable.

Elle n'eut plus de doute lorsqu'en entrant le lendemain chez la reine, elle la vit, une lettre à la main, faire part à toute sa cour de la manière affectueuse dont son frère lui apprenait la naissance d'un second neveu.

— Voilà une nouvelle, dit Mademoiselle, qui nous donne l'espérance de voir ici l'infante.

— Je n'y songe point, reprit la reine avec un découragement feint; je ne me flatte point de cela.

— N'importe, dit tout haut Mademoiselle, je vais l'écrire à mon père.

Le soir même, mademoiselle de Mancini apprit au roi une partie de ce qu'on lui cachait; il se refusa à croire que le cardinal négociât de la paix sans son consentement, et persista dans l'idée que la reine, sa mère, se faisait illusion sur les intentions du roi d'Espagne.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je leur ai déclaré à tous deux que je ne voulais pas me marier, que je ne voulais pas joindre à la disgrâce de refuser la princesse Marguerite le mauvais procédé de la sacrifier à un mariage plus avantageux. Je saurai leur prouver que ma résolution est inébranlable.

— Et voilà pourquoi ils négocient tous deux en secret. Ah! sire, croyez-moi, je ne saurais me méprendre sur la joie de la reine. C'est la certitude de mon prochain désespoir qui la cause.

— Nous séparer, s'écria le roi, en serrant la main de Marie contre son cœur. Ah! je les en défie!... Vois ce que leur sévérité, leur persécution ont produit?...

J'osais à peine t'aborder, te parler un moment; la crainte de t'exposer à leur colère me faisait sacrifier le bonheur de me confier à toi, d'entendre ta douce voix me guider, m'enivrer d'un charme inconnu, irrésistible; eh bien, leur injuste rigueur m'a révolté, et je la brave aujourd'hui, sans qu'ils tentent de me ramener sous leur joug. Ils savent maintenant que ta présence est ma vie, que toutes les heures que mes devoirs me laissent t'appartiennent. Je les ai accoutumés à me voir sans cesse près de toi, à te reconnaître pour l'arbitre de ma volonté. Voilà ce qu'ils ont gagné à te vouloir combattre. Ils ont appris ce que j'ignorais encore : que tu es tout pour moi.

Et Marie, à qui ces assurances causaient une joie ineffable, finissait par bénir les inquiétudes qui inspiraient au roi tant de douces paroles.

Cet entretien se passait chez mademoiselle de Mancini, où le roi venait chaque jour alors, comme il allait autrefois chez la comtesse de Soissons. Le soir, après le jeu de la reine, lui-même reconduisait Marie chez elle; c'était d'abord pour dire bonsoir au cardinal Mazarin, que la goutte retint au lit presque tout le temps que la cour fut à Lyon; puis ce fut tout simplement pour passer une heure près de Marie, à s'enivrer d'amour et à se plaindre.

## XXXV

Cependant les lettres et les visites secrètes de Pimentel au cardinal se succédaient rapidement, et les négociations devenaient très-actives. Après un court

voyage dans le midi de la France, la cour revint à Paris, et l'amour déclaré du roi pour mademoiselle de Mancini ne trouva presque plus d'opposition de la part de la reine, tant elle était persuadée de voir céder cet amour à l'intérêt si puissant pour le roi de donner la paix à son royaume et d'obtenir la main de la plus grande princesse de l'Europe.

Le cardinal s'abusait moins peut-être sur les obstacles que la passion du roi pour sa nièce pouvait apporter à ce grand mariage; mais comme il s'imaginait profiter également de la soumission du roi ou de la résistance aux volontés de la reine et aux intérêts de l'État, il laissait aller les choses, et croyait faire suffisamment son devoir en traitant avec l'Espagne, sans s'inquiéter des sentiments du roi.

On s'étonne de la sécurité imprudente et des folles espérances que conçoit souvent un ministre régnant. Mais, en réfléchissant sur les difficultés qui paraissaient insurmontables, et dont il a triomphé pour arriver au pouvoir, en se rappelant ces changements subits de la révolte à la soumission, de la haine à la tolérance, des cris de mort aux acclamations flatteuses, enfin à toutes les révolutions que subit un ambitieux avant d'atteindre à son but, et les succès inespérés qui hâtent son élévation, on ne peut plus l'accuser de présomption dans aucun de ses rêves; car ce qu'il a obtenu de l'habileté, de l'intrigue et du sort, lui doit faire supposer que rien ne lui est impossible.

Le cardinal Mazarin pouvait donc supposer sans démence que l'homme dont toute la France avait mis la tête à prix, qu'elle avait exilé avec rage pour le redemander avec instance et s'en laisser gouverner despo-

tiquement, que cet homme, devenu roi de fait, pouvait bien placer sa nièce sur le trône.

Si ce projet n'avait blessé que les intérêts du pays et même ceux de l'Europe, il aurait pu s'accomplir; mais il froissait la vanité royale de plusieurs cours et celle d'une femme reine : il devait se briser contre cet écueil immuable.

Dans une situation à la fois si précaire et si enivrante, il était impossible à Marie de ne pas éprouver le besoin de se confier à une amie. Elle n'en pouvait trouver dans sa famille ; la jalousie de la contesse de Soissons, ingénieuse à calomnier Marie, lui aliénait tous les bons sentiments qu'elle inspirait autrefois à ses cousines, et ses jeunes sœurs n'étaient pas encore à l'âge où l'on comprend les peines de l'amour. Elle surprenait parfois des regards qui semblaient la deviner, l'envier et la plaindre : c'étaient ceux d'une jeune personne dont la beauté altière manquait alors de charme, ou du moins, n'avait pas encore l'attrait que donne le désir de plaire. Son esprit sémillant, sa conversation animée, engageaient souvent Marie à causer avec elle. Frappée de la manière dont cette jeune fille observait et semblait deviner le secret de ses impressions, il lui arrivait parfois de lui en parler comme si elle les lui avait confiées. Ces aveux incomplets avaient établi entre elles une amitié qui, sans être très-intime, était d'un grand secours pour mademoiselle de Mancini dans ces jours où l'âme ne peut plus se contenir, dans ces moments de fièvre où l'on croit ne pas trahir ses pensées en les généralisant, où l'on raconte sous d'autres noms ce que l'on éprouve ; alors mademoiselle de Tonnay-Charente, sans prendre tant de soin, répondait directement à

l'idée de Marie, et lui donnait le plaisir d'être comprise en lui épargnant l'embarras de s'avouer.

Le duc de Mortemar, homme aussi spirituel qu'ambitieux, n'avait pas tardé à reconnaître la puissance du cardinal Mazarin, et se maintenait avec lui le mieux qu'il lui était possible. Père de trois filles destinées à se faire remarquer par leur beauté et leur esprit, d'un fils pour lequel il rêvait les plus grands honneurs de la cour, il avait mis sa nombreuse famille sous la protection du cardinal ; il voyait avec plaisir l'intimité qui naissait entre sa fille, la belle *Athénaïs*, et mademoiselle de Mancini. Cette Athénaïs, devenue si célèbre sous le nom de marquise de Montespan, n'était point encore présentée à la cour ; mais, s'il faut en croire les mémoires du temps, elle faisait dès lors un apprentissage des séductions qui pouvaient le mieux agir sur le cœur de Louis XIV.

Mademoiselle de Tonnay-Charente, instruite par sa sœur, madame de Thianges, de ce qui se passait à la cour, et particulièrement chez la reine, apprenait souvent à Marie les petits faits et les intrigues dont on lui faisait mystère. Ce fut par elle qu'elle apprit l'entretien secret de la reine avec don Juan d'Autriche. Cette entrevue avait eu lieu au Val-de-Grâce, où la reine se rendait ordinairement pour faire ses dévotions. Don Juan devait partir aussitôt après cet entretien, mais le cardinal le retint quelques jours pour traiter plus à loisir des conditions exigées par le prince de Condé, et sans lesquelles on ne pouvait rien conclure pour la paix. La reine accueillit don Juan avec toute la coquetterie et la grâce qu'elle savait faire valoir pour obtenir ce qu'elle voulait ; elle l'appela mon *neveu* et ne lui

épargna aucune flatterie en langue espagnole comme en français.

Le roi se montra moins empressé et se contenta d'être poli. On demanda à don Juan des nouvelles de la *folle* qu'il avait à sa suite. Le roi désira la voir. Elle vint amuser la cour de son esprit. Sans être jolie, cette folle était si piquante, qu'on la trouvait agréable. Puis, la permission de tout dire, qui redouble les facultés de l'esprit, la rendait si amusante, que le roi, la reine et Monsieur s'en divertissaient infiniment. On s'amusait à lui demander la profession, le goût dominant ou l'habitude des différentes personnes qu'on lui désignait, et qu'on présumait lui être inconnues. Le hasard ou la médisance des gens qui l'entouraient lui fournissait parfois les réponses les plus malignes; jusqu'alors le roi avait ri de bon cœur des reparties de la folle. Mais la reine l'ayant questionnée sur mademoiselle de Mancini, Capitor, c'est ainsi que se nommait la folle, répondit que cette dame, si fière et si instruite, devait être une *maîtresse d'école*. Les rires qu'excita cette réponse à toutes les personnes qui se rappelaient les leçons littéraires que Louis XIV avait reçues de Marie déplurent à tel point au roi, qu'à dater de ce moment il prit la folle en aversion et lui fit défendre de revenir au Louvre. Elle s'en vengea par de nouvelles railleries sur la favorite. Ces bons mots, répétés par la reine, furent cause d'une mésintelligence entre le roi et sa mère, qui dura tout le carême. C'est aux sollicitations de Marie et du cardinal Mazarin qu'ils se réconcilièrent.

Une préférence si marquée de la part du roi, cet attachement qui semblait devoir résister à tout, jetait

un grand trouble dans l'esprit du cardinal Mazarin; combattu entre la crainte de trop sacrifier à ses désirs ambitieux et celle de laisser échapper la plus belle occasion qu'il aurait de mettre le comble à son élévation, il se décida à demander sans détour à sa nièce ce qu'elle pouvait espérer de l'amour du roi.

— Rien, lui répondit-elle, rien que le bonheur d'être aimée de lui.

Tout autre se serait contenté de cette réponse, et serait parti de là pour entamer le sermon de circonstance; mais le cardinal questionnait moins pour apprendre que pour deviner. Se fiant plus à sa pénétration qu'à la franchise des autres, regardant les mots comme autant de voiles sur la pensée, il ne faisait attention qu'au plus ou moins de trouble que causait une question, un nom jeté comme par hasard; enfin, il épiait les surprises du cœur et de l'amour-propre comme les seuls aveux auxquels on pût se fier.

Il continua donc de causer avec sa nièce sur le même sujet, comme s'il n'en avait pas reçu une réponse positive; empruntant toute la bonhomie de la sincérité, il dit à Marie qu'il était inutile de dissimuler entre eux; que l'amour du roi pour elle était un de ces coups du ciel que toute la prudence humaine ne pouvait parer, et qu'il était loin de lui en faire un crime, surtout si elle employait l'ascendant que cet amour lui donnait sur l'esprit du roi pour le décider à tous les sacrifices qui devaient amener la paix. Il serait impossible de répéter par quelles insinuations, par quels discours adroits il parvint à savoir positivement jusqu'où allait l'intimité du roi avec sa nièce; mais à peine fut-il convaincu de la résistance de Marie, que, présumant tout

d'une passion qui s'augmentait par les rigueurs, il changea de langage et lui fit entendre que la religion ne condamnant point un sentiment vertueux, il ne pouvait être plus sévère que Dieu lui-même.

Tant d'indulgence livra le cœur de Marie à la plus douce joie; elle raconta le soir, au roi, l'entretien qu'elle avait eu avec son oncle, et tous deux se crurent, pour quelque temps au moins, à l'abri des persécutions dont on accablait leur amour.

Hélas! au même moment le nonce du pape se faisait annoncer chez le cardinal Mazarin, et lui remettait une lettre du saint-père, qui devait anéantir toutes les espérances de l'amour et de l'ambition.

## XXXVI

La reine avait eu soin de répandre le bruit que les négociations avec l'Espagne auraient bientôt un heureux résultat. Le peuple demandait la paix à grands cris, et le roi, pensant qu'il pouvait satisfaire à ce vœu sans être obligé de conclure un mariage, avait cédé aux sollicitations de la reine, en envoyant des ordres sur la frontière pour faire cesser les hostilités. Enhardie par ce premier succès, la reine fit ordonner par le cardinal des prières de quarante heures pour amener le triomphe de la paix; et mademoiselle de Mancini fut obligée de la suivre à Notre-Dame, le jour où la reine, accompagnée de sa cour, alla prier pour l'union de son fils avec l'Infante, et pour la mort de cet amour qui était tout pour Marie!

Elle supporta avec le courage d'une femme aimée ce que cette cérémonie religieuse avait de douloureux pour son cœur. Mais ces acclamations, ces cris de : *Vive la reine qui nous donne la paix*, cette joie populaire qui semblait un ordre d'obéir à ses vœux, n'étaient-ils pas l'arrêt qui condamnait Marie à l'abandon, au désespoir ?...

La présence même du roi, qui s'empressa de venir la rassurer, ne parvint point à détruire l'impression funeste qu'avait produite la voix de tout un peuple demandant à Dieu le triomphe de sa puissante rivale. Marie supplia le roi de la dispenser de paraître chez la reine, tant que cette princesse témoignerait une si vive animosité contre elle.

— J'y consens, dit le roi ; mais, si je n'ai plus l'espoir de vous rencontrer au jeu de la reine, je n'irai pas, et sa colère redoublera.

Il fallut céder à la crainte d'augmenter les mauvais sentiments armés contre Marie, et le roi lui sut gré de ployer la fierté de son caractère aux caprices malveillants dont la reine se plaisait à la faire souffrir. Car, dès qu'Anne d'Autriche eut le soupçon que l'amour de son fils pour mademoiselle de Mancini pourrait être un obstacle au mariage de sa nièce avec le roi, elle prit Marie dans une telle aversion, qu'elle ne put la dissimuler. De nouvelles scènes eurent lieu entre elle et le cardinal ; l'une d'elles eut pour prétexte la partie de débauche qu'avaient faite pendant la semaine sainte MM. de Manicamp, le comte de Vivonne, le marquis de Mancini, et plusieurs autres. La reine demanda l'exil de ces jeunes impies ; et comme le neveu du cardinal était du nombre, il se crut obligé de se

montrer plus sévère. Cet ordre d'exil priva Marie d'un grand secours d'amitié, car si l'esprit léger de son frère ne comprenait pas toutes ses peines, il avait souvent la puissance de l'en distraire.

Après avoir obtenu la punition du frère, la reine en vint à demander l'éloignement de la sœur.

— Toutes nos démarches seront vaines, dit-elle, tant que la présence de votre nièce affermira le roi dans l'idée de retarder son mariage. Nous sommes perdus si le roi d'Espagne apprend que sa fille, en arrivant ici, ne trouverait, au lieu du bonheur conjugal, que les affreux tourments de la jalousie ; et comme il n'est point en Europe une seule alliance qui puisse nous consoler d'avoir laissé échapper celle-ci, il faut tout employer pour réussir. C'est votre avis, je pense ?

Le cardinal, après avoir hésité un moment, répondit qu'il craignait l'effet d'un coup trop vif porté au cœur du roi ; que la raison, la douceur seraient peut-être des moyens plus convenables. Alors la reine fixant sur lui un regard pénétrant :

— La raison, la douceur, reprit-elle avec ironie, vous savez aussi bien que moi si la passion les écoute : ainsi donc, laissons un langage qui ne peut tromper ni vous ni moi. Sans vouloir connaître toute votre pensée à ce sujet, je dois vous dire que je suis instruite de celles de toutes les puissances de l'Europe, qu'elles ont les yeux sur vous, et que de votre conduite en cette circonstance va dépendre le sort de plus d'une nation et l'estime du monde entier pour vos talents et votre politique.

— Ma politique n'a jamais eu pour but que vos in-

térêts et ceux de la France, madame. Il m'est pénible d'être obligé de vous le rappeler.

— Je sais tout ce que nous vous devons, reprit la reine en affectant d'associer le roi à sa reconnaissance ; mais tant de bienfaits seraient perdus si, après avoir rendu la puissance à mon fils, vous ne l'assuriez pas par l'alliance la plus glorieuse pour lui, et la plus profitable pour la France.

— Il ne m'est pas prouvé que le retour du prince de Condé, de ce génie de guerre et de révolte, ramène ici la paix.

— Il promet de se soumettre.

— Oui, mais à quelle condition ? L'Espagne veut que nous consentions à le voir gouverner le Brabant ; et savez-vous ce que ce voisin audacieux, vindicatif, peut tenter contre nous, à la tête d'un peuple remuant et d'une armée considérable !

— Voilà ce qu'il faut empêcher, et ce que votre habileté saura bien obtenir. On peut faire au prince de Condé des avantages plus coûteux et moins dangereux pour nous. Il est orgueilleux et aime les déférences, les honneurs ; il faut lui en promettre beaucoup avec sa grâce. D'ailleurs je m'en fie à vous pour trouver ce qui doit lui plaire le mieux, et le faire renoncer au Brabant.

— Ah ! je n'ignore pas ce qui lui plairait le mieux, dit le cardinal en souriant, mais je n'ai pas envie de le lui accorder.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est ma tête, Madame.

— Quelle horrible pensée !

— C'est une vérité, et je suis sûr que, dans sa fran-

chise de soldat, il en conviendrait lui-même, si vous le questionniez à ce sujet. Sa haine est de celles dont rien ne triomphe, j'en sais quelque chose, et voilà ce qui va jeter le plus de difficulté dans les négociations.

— Non, les plus grandes difficultés ne sont pas là, vous dis-je. C'est le roi, ou plutôt c'est votre nièce qui va entraver toutes nos démarches. Tant que le roi pourra la voir, la consulter, il n'agira que par elle; ne suis-je pas déjà la preuve de l'empire qu'elle exerce sur lui? Il ne m'écoute plus : il fuit ma présence : l'idée que je blâme sa conduite, que je déteste celle qui en est cause, semble lui inspirer de l'aversion pour moi. Il n'est plus le même, et, si vous n'y prenez garde, les conseils de Marie l'affranchiront bientôt de vous comme de moi; et Dieu sait ce que nous deviendrons tous si elle lui met en tête de gouverner lui-même.

La reine connaissait toute la puissance que devait avoir cette réflexion sur l'esprit du cardinal, et le mouvement qu'il fit en l'écoutant lui prouva qu'elle avait frappé juste. Cependant il feignit une sécurité dédaigneuse pour les vains efforts que l'on tenterait afin de convaincre le roi de l'inutilité de ses services. Alors la reine s'emporta vivement contre le sentiment qui le faisait hésiter à éloigner sa nièce de la cour. Elle l'accusa de conserver des espérances folles sur ce qu'elle appelait la démence du roi, mais elle jura de nouveau qu'elle mourrait plutôt que de voir cette infamie.

A ce mot le cardinal se leva brusquement et balbutia quelques paroles qui, sans le dire positivement, laissaient entendre à la reine qu'elle n'avait pas toujours

pensé que s'unir aux Mazarins était une infamie. Alors le visage pâle d'Anne d'Autriche se couvrit de rougeur, et, prête à suffoquer de colère, elle menaça le cardinal de faire connaître à la France et à l'Espagne que lui seul s'opposait à leur donner la paix ; que, protégeant les intrigues de sa famille, il méditait une insulte pour l'Infante et l'abaissement de la couronne de France ; puis, passant de l'injure aux larmes, elle supplia pour mieux ordonner, et le cardinal, qui la savait capable d'ameuter contre lui les puissances de l'Europe et le peuple français qui avait si souvent demandé sa tête, se décida à calmer l'emportement de la reine en lui promettant d'envoyer Marie à Brouage.

## XXXVII

Tous les événements qui suivirent cette scène affermirent le cardinal Mazarin dans la pensée de sacrifier sa nièce aux intérêts de l'État et plus encore à sa puissance personnelle ; car il ne pouvait se faire illusion sur le résultat qu'aurait pour lui l'élévation sans exemple de Marie de Mancini au trône de France. Il savait que le crédit qui l'y porterait ne laisserait pas longtemps les rênes du gouvernement dans ses mains, et qu'il risquait son pouvoir pour la vanité d'attacher son nom à la couronne. Quel que fût le caractère de l'Infante, il serait plus facile à soumettre que celui de Marie ; d'ailleurs, Anne d'Autriche, comme tante et belle-mère aurait sur elle une double autorité, et il pouvait se flatter de conserver longtemps encore la puissance

que le roi lui abandonnait. Le retour de Pimentel, porteur de lettres où le roi d'Espagne approuvait toutes les conditions du traité de paix dicté par Mazarin ; les instances de don Louis de Haro pour engager le cardinal à se rendre le plus tôt possible dans les Pyrénées où il irait le rejoindre et terminer avec lui les négociations du mariage de l'Infante et du roi ; les bénédictions du peuple qui venait le chercher jusque sous les fenêtres de son nouveau palais, que de raisons pour condamner Marie à l'exil !

Sa résolution prise, il ne pensa plus qu'à s'en faire honneur en la mettant sans délai à exécution Il fit appeler madame de Venelle, gouvernante des deux jeunes sœurs de Marie, et la chargea particulièrement de surveiller les moindres démarches de celle-ci ; elle reçut l'ordre de se préparer à accompagner les nièces du cardinal à Brouage, et de tout disposer en secret pour ce brusque départ.

Mais les airs importants que prit madame de Venelle en distribuant aux valets ses ordres mystérieux ; quelques mots lancés imprudemment en présence d'Hortense et de Marianne, leur firent bientôt soupçonner la vérité. Hortense vint aussitôt confier avec joie à Marie qu'on allait les envoyer à la campagne ; qu'elle avait surpris madame de Venelle ordonnant tout bas les préparatifs de leur voyage, en recommandant particulièrement de ne pas oublier d'emballer les livres de mademoiselle Marie ; enfin, que tout lui faisait présumer que leur départ aurait lieu le soir même.

A cette nouvelle, Marie sentit un froid mortel circuler dans ses veines. Son cœur reçut un de ces coups violents qu'on sent être portés par la destinée impla-

cable. En vain, Hortense, effrayée de l'effet que produisait sur sa sœur l'idée de ce prompt départ, chercha à lui faire croire que ses conjectures étaient fausses.

— Non, reprit Marie en portant la main sur son cœur, ce que je sens là m'est la preuve que tu dis vrai. On m'exile !... et le roi y consent...

Puis, retombant sur son fauteuil, elle resta longtemps pâle, immobile et silencieuse, comme si la fixité de sa pensée avait suspendu la vie du reste de son être.

Hortense lui parlait sans en être entendue; enfin, croyant que Marie se trouvait mal, elle allait appeler du secours; sa sœur la conjura d'une voix étouffée de n'avertir personne de l'état où la plongeait ce qu'elle venait de lui dire.

— S'ils pouvaient me croire instruite de leur projet, ajouta-t-elle, les verroux de la Bastille leur répondraient bientôt de moi. Mais le roi !... le roi souffrira-t-il qu'on me traite ainsi !

Ce doute affreux, son plus grand supplice, elle ne peut rester un moment de plus sans l'éclaircir. Elle congédie Hortense en lui recommandant d'être discrète, puis elle écrit au roi ce qui se trame contre elle. Une de ses femmes, en qui elle a toute confiance est chargée de remettre ce billet au valet de chambre du roi; mais cette femme, gagnée par madame de Venelle, lui livre la lettre de Marie. Trois heures et plus se passent sans qu'elle reçoive de réponse, et pourtant elle sait que le roi n'est point à la chasse, qu'il n'y a nulle cérémonie de cour qui l'oblige à se montrer, que le conseil est fini. Dans son anxiété, elle pense que tout la trahit, et, redoutant un de ces coups d'État dont elle a vu plus d'un exemple, telle que l'arresta-

tion des princes, celle du duc de Beaufort, du cardinal de Retz, etc., elle veut prévenir par un éclat la mesure violente et secrète ordonnée par le despotisme sournois de la reine. Alors, s'armant de tout son courage, elle se rend chez son oncle; elle veut parvenir jusqu'au roi; elle sait que le cardinal, souffrant de la goutte, est retenu dans son cabinet. Mais, lorsqu'elle se présente pour entrer, l'huissier du cardinal lui dit que Son Eminence n'est point visible,

— Il faut absolument que je lui parle, répond mademoiselle de Mancini.

— C'est absolument impossible, mademoiselle, répliqua l'huissier du ton d'un homme désolé de ne pouvoir obéir à la femme la plus en crédit à la cour.

— C'est de la part du roi, dit Marie, sachant qu'à ce mot tous les obstacles cessent.

Mais l'huissier sourit, et, se penchant vers l'oreille de Marie, lui dit tout bas :

— Le roi est avec Son Eminence.

— Tant mieux, reprit-elle, tout sera plutôt décidé, et elle se disposa à entrer malgré la défense de l'huissier.

— Vous me perdrez, mademoiselle, s'écriait-il, j'ai des ordres positifs.

— Ne craignez rien, je prends tout sur moi. Je dirai qu'il fallait me tuer pour m'empêcher d'entrer.

— Mon Dieu! que faites-vous? dit avec effroi le pauvre homme en voyant mademoiselle de Mancini tourner la clef de la porte. Mais cette exclamation du roi :

— Ah ! Marie, venez m'aider à le convaincre! rassura bientôt le tremblant huissier.

En voyant l'attitude suppliante du roi et ses yeux humectés de larmes, Marie se sentit prête à succomber

à la douce émotion qui remplaçait tout à coup les tortures d'une horrible inquiétude! Elle n'osait s'approcher de la chaise longue où son oncle était étendu : le bonheur lui avait rendu la timidité. Que lui restait-il à dire si le roi plaidait pour elle?

— Oui, venez Marie, dit le cardinal, venez vous joindre à moi pour rendre le roi à la raison, pour lui conserver l'honneur de sa couronne et l'amour de ses sujets. Ne laissez pas croire à ce peuple, à peine reposé de ses révoltes, qu'on le sacrifie à une passion folle, et que vous, la nièce du ministre qui a dicté le traité de paix, vous soyez l'unique obstacle au bonheur qui doit résulter de cette noble alliance. Ah! vous pouvez m'en croire, si cet amour vertueux n'était contraire ni à l'intérêt de l'État ni à la gloire du roi, j'en serais trop honoré pour ne pas braver les haines jalouses qu'il attirerait à ma famille. Ai-je eu la force de le combattre, cet amour, d'éloigner Marie, lorsqu'il ne s'agissait pour vous, sire, que d'une alliance convenable, mais sans profit ni gloire! Non, je ne pouvais vous affliger que pour vous servir, et, dans cet instant même où je supplie Votre Majesté de laisser partir ma nièce, de lui épargner les insultes d'un peuple irrité par les malheurs d'une longue guerre, c'est encore votre intérêt qui m'anime. Songez à la révolte dont elle peut être le prétexte, si vous refusez l'Infante; songez à quel excès peut se porter ce peuple en fureur contre celle à qui vous sacrifiez le repos de la France. Que, du moins, le danger de Marie vous éclaire!

— Ah! je serais trop heureuse de mourir d'une si belle mort, s'écria Marie avec exaltation; et ce n'est pas là le malheur que vous redoutez, ajouta-t-elle en

se tournant vers le cardinal. Mais vous parlez de la gloire du roi, tout doit céder à ce nom; il connaît ma religion pour cette gloire, dont le sentiment sommeillait dans son cœur avant qu'il ne m'aimât, il sait si chacune de mes actions, de mes paroles avaient d'autre but que de le rendre digne de lui-même; que de lui révéler le mérite, l'esprit, le noble caractère qu'il avait reçus de Dieu pour gouverner les hommes; enfin, ces qualités imminentes qui assurent la gloire d'un grand prince plus que toutes les alliances du monde, moi seule lui ai dit qu'il les possédait; moi seule alors pensais à le sortir de l'assoupissement où l'on maintenait son esprit. Ce n'est donc pas sa gloire que vous voulez, mais un lien de plus pour l'enchaîner; vous voulez parer sa couronne pour garder plus longtemps le sceptre qu'il était prêt à ressaisir, et c'est pour empêcher ces vérités de lui parvenir, de le convaincre, que vous m'exilez!... que vous me tuez!...

— Calmez-vous, Marie, s'écria le roi en voyant se contracter les lèvres du cardinal, calmez-vous. Non, jamais on n'obtiendra de moi cet affreux sacrifice. On ne saurait l'exiger. Votre oncle ne peut vouloir votre désespoir et le mien.

— Eh bien, donc, sire, dit le cardinal avec une modération feinte, reprenez ces rênes du gouvernement qu'on m'accuse de vous soustraire, déchirez le traité, fruit de tant de soins et de peines, et trouvez, s'il se peut, des hommes et de l'argent pour continuer la guerre, pour résister à l'Espagne outragée, au prince de Condé, dont le parti va s'augmenter de tous les nouveaux mécontents que votre refus va faire. Prenez les armes contre votre peuple lui-même pour étouffer

ses murmures; enfin, parez tous les coups qui vous menacent. Moi, j'avoue mon insuffisance, sire; malgré le souvenir des orages que j'ai bravés naguère pour sauver votre couronne, je ne me sens pas de force à détourner la tempête qui va fondre sur la France. D'ailleurs, j'ai fait serment à l'Espagne d'immoler tous mes intérêts particuliers à ceux de la paix. Je vois qu'elle est urgente à la France, et le jour où Votre Majesté refusera de la lui donner sera celui de ma retraite.

— Cruel! pouvez-vous m'abandonner ainsi, s'écria le roi, et n'est-il d'autre moyen de rendre la paix au royaume que de m'arracher le cœur? Faut-il sacrifier plus que ma vie aux vœux de ce peuple dont vous connaissez l'inconstance, qui me maudira peut-être un jour de lui avoir obéi en ce moment? Ah! soyez plus charitable, aidez-moi à calmer ses murmures, consentez en mon nom à tout ce qu'exige l'Espagne pour signer le traité, offrez plus encore pour obtenir le délai que je demande. Ce mariage peut se différer. Ah! si la politique l'ordonne, ne me le rendez pas odieux par un sacrifice barbare. Je vous l'avoue, Marie seule a le pouvoir d'obtenir de moi tant de résignation; ne me privez pas de ses conseils : elle est ma force, ma raison, ma vie; me séparer d'elle, c'est m'ôter le courage, la volonté d'obéir au devoir.

— C'est donc à elle à vous sauver, sire, car je ne réponds de rien, dans l'agitation où l'incertitude du sort de l'État jette en ce moment tous les esprits. Lisez, ajouta le cardinal en s'adressant à Marie, les avis qui me sont donnés de toutes parts sur la révolte inévitable qui naîtra du retard de la paix, et voyez si l'on peut

sans crime risquer d'exposer le roi aux dangers d'une émeute, à la fureur d'un peuple qui attend de lui la fin des maux dont la guerre l'accable.

— Moi, exposer le roi à la fureur du peuple, s'écria Marie avec indignation, moi compromettre son bonheur et sa vie!.... Ah! vous savez trop bien que j'en suis incapable, et ces dangers que vous imaginez pour me perdre, vous savez que je mourrais plutôt que d'engager le roi à les braver. Mais puisque je jure de me soumettre à toutes les exigences de votre politique; puisque, au nom de l'intérêt du roi, vous êtes sûr d'obtenir de moi tous les sacrifices, pourquoi en demander un inutile? pourquoi me séparer de lui?

— Parce que le roi vous aime, dit le cardinal avec véhémence et en s'agitant sur son lit de douleur; parce sa faiblesse pour vous peut l'entraîner à des maux irréparables; que cette faiblesse, déjà trop connue, sera le motif d'un refus légitime de la part de l'Infante; qu'on ne croit point à la cour d'Espagne à la sainteté d'une passion ennemie des intérêts de la France; parce que votre éloignement de la cour peut seul dissiper de justes soupçons, et qu'enfin, si vous restez, le roi et la France sont perdus.

— O désespoir! s'écria Marie en retombant sur son siége, et accablée sous le poids de cette sentence.

— Non, il n'en sera pas ainsi, dit le roi avec fierté, il ne sera pas dit que la crainte de prolonger la guerre m'a fait immoler ce que j'ai de plus cher au monde! et ne puis-je donc la soutenir avec gloire, cette guerre dont on nous parle avec tant d'effroi? n'ai-je donc plus de généraux dignes de ma confiance? et Turenne n'est-il pas là pour me venger encore de l'insolence de l'Es-

pagne? n'ai-je plus l'épée de mon grand-père, et ne puis-je pas m'en servir comme lui? Son exemple n'est-il pas là pour m'apprendre qu'un roi peut accorder les intérêts de son cœur avec ceux de sa gloire? Marie, séchez vos larmes, ajouta le roi en prenant la main de mademoiselle de Mancini; votre désespoir m'outrage; moi, vous abandonner! ah! plutôt mourir.

— Subissez donc le sort qui vous attend, reprit le cardinal irrité d'une résistance dont le roi s'armait contre lui pour la première fois; affrontez s'il est possible, les clameurs du peuple et la colère de tant de puissances. Arrachez à coup d'impôts l'argent qu'il vous faut pour cette guerre inique; faites peser sur vos sujets le poids d'un joug qu'il secouera bientôt; je ne serai pas complice de ce crime envers vous, envers votre mère, envers la France; et, pour m'en justifier, le monde entier saura qu'après avoir risqué tant de fois ma tête pour votre couronne, je n'ai pas voulu assister à sa chute.

Pendant que le cardinal prononçait ces mots d'une voix tonnante, la porte s'ouvrit et la reine entra. A sa vue, Marie pâlit comme le condamné à l'aspect du bourreau qui vient lui porter le dernier coup.

Devinant, à la colère du cardinal, la résistance qu'il n'avait pu vaincre :

— Je vous l'avais bien dit qu'elle ne l'aimait pas, dit la reine en montrant Marie, l'ambition seule la guide, sans cela faudrait-il s'abaisser à prier pour l'intérêt du roi, pour son salut peut-être. Si elle l'aimait comme il s'en croit aimé, voudrait-elle le livrer aux regrets, aux remords d'avoir fait le malheur de ses sujets, d'avoir été ingrat pour vous, barbare pour moi

et traître à son royaume? c'en est donc fait, elle a perverti tous les nobles sentiments de son cœur, il trahit ses devoirs, il fuit, il déteste sa mère.

— Ah! madame, cessez de blasphémer ainsi, dit le roi vivement, moi vous haïr! quand jamais votre tendresse, votre pitié ne m'ont été plus nécessaires. Hélas! ne m'avez-vous donné la vie que pour me rendre si malheureux?

— Malheur imaginaire! interrompit la reine. Ce malheur vous en rougirez dans six mois; oui, le jour où la raison vous reviendra, vous ne voudrez pas croire à l'aveuglement qui vous met en cet instant au bord de l'abîme; vous douterez d'avoir pu compromettre pour un caprice la sûreté de l'État et la vie de votre mère, car, je le sens, je ne survivrai pas à votre honte, et... le ciel... me fera... la grâce...

Elle ne put achever; suffoquée par la colère, elle tomba sur un siége près du canapé où le cardinal faisait de vains efforts pour se lever malgré les violentes douleurs qui le rendaient impotent.

Le roi, voyant sa mère presque évanouie, se jette à ses pieds, la conjure de lui pardonner, il promet tout pour qu'elle vive; l'idée de devenir l'assassin de sa mère triomphe de toutes ses pensées; son désespoir d'amour a fait place à la terreur filiale; il croit voir sa mère expirante et frémit déjà de remords.

En ce moment l'abbé Fouquet vient de la part de madame de Venelle annoncr à Son Eminence que tout est prêt pour le départ de mesdemoiselles de Mancini.

— Allons, du courage, dit alors le cardinal à sa nièce, sois notre sauveur à tous.

A ces mots, Marie se lève, jette un regard plein de fierté sur la reine, et marche vers la porte.

— Arrêtez, s'écrie le roi en s'élançant vers Marie; puis, l'entraînant près de sa mère, oubliez-vous Calais, dit-il d'une voix étouffée, et cette nuit fatale où vous avez été vous-même implorer ses soins, lui demander de me rendre à la vie ?... voulez-vous payer ce que je lui dois, ce que nous lui devons, par l'exil et le désespoir? O ma mère, ne soyez pas si cruelle, ne la laissez pas partir!

— Ce n'est pas moi qui le veux, c'est la nécessité qui l'ordonne, répond la reine; il n'est plus temps d'hésiter : Pimentel est là, qui demande cet exil au nom du roi d'Espagne; il y va du sort de la France; il faut opter, sire, entre votre amour et l'honneur, entre la malédiction et l'amour de vos sujets; enfin, entre son départ et ma mort, ajouta elle avec l'accent du désepoir.

Le roi, accablé par les divers sentiments qui torturaient son cœur, fondait en larmes. Sans force contre l'autorité menaçante de sa mère, sans force contre le désespoir de Marie, il succombait à l'excès de sa peine; et Marie, le contemplant d'un œil sec, les lèvres pâles, tremblantes, Marie lisant son arrêt sur ce visage baigné de pleurs, s'écria d'une voix déchirante :

— Vous êtes roi! vous pleurez! et je pars!

Les sanglots du roi répondirent seuls à ces mots.

## XXXVIII

Le soir même, les équipages du cardinal Mazarin transportaient ses nièces à Brouage. Marie, n'ayant pris avec elle que la boîte de nacre contenant les lettres du roi, la main appuyée sur ce trésor, ne sortait de sa sombre rêverie que pour prendre garde à ne pas le laisser ravir, car madame de Venelle était placée en face d'elle dans le carrosse, elle la voyait épier ses moindres mouvements, et redoutait quelque surprise.

Il fallait avoir le désespoir dans l'âme pour supporter patiemment la surveillance à la fois taquine et caressante de madame de Venelle. Sans cesse partagée entre la crainte d'offenser mademoiselle de Mancini, dont la puissance pouvait triompher de la volonté de la reine, et la crainte de mal obéir au cardinal, madame de Venelle s'agitait à faux et ne laissait pas ses élèves un moment tranquilles.

Mais ces soins tracassiers n'étaient pas même aperçus de Marie. Absorbée dans une seule pensée, elle s'en laissait dévorer le cœur avec cette volupté du désespoir qui savoure tout ce qui ajoute à sa souffrance. Sans émotion pour tous les accidents d'un voyage nocturne, elle tressaillait seulement au bruit des pas d'un cheval, d'un courrier et même des gardes qui l'accompagnaient, tant il lui semblait impossible que le roi ne fît point courir après elle.

Cet espoir ne la soutint pas longtemps ; elle arrivait

déjà près de la Rochelle, et aucun souvenir du roi ne lui était parvenu.

— C'en est fait, pensait-elle, ils l'ont asservi de nouveau. Il me sacrifie aux larmes de sa mère, aux menaces de mon oncle, il frémit de régner !... et son cœur !... son cœur qui est à moi, se résigne à pleurer !... Il n'a pas même l'idée du désespoir où sa résignation me plonge !... Oh ! mon Dieu, voilà donc l'amour d'un roi ?...

Et les tortures de cette âme passionnée s'exhalaient alors par un gémissement douloureux, une plainte involontaire.

— Vous souffrez, mademoiselle, disait aussitôt madame de Venelle en lui mettant un flacon sous le nez ! Voulez-vous que je fasse arrêter ? si vous buviez quelque peu de bouillon ; je suis sûre que votre estomac est en convulsions ; ne prendre aucune nourriture, vivre d'eau sucrée, c'est vouloir vous rendre malade et m'attirer de vifs reproches. Son Éminence m'accusera de ne vous avoir point soignée comme je le devais, et pourtant vos sœurs peuvent attester...

— Soyez tranquille, madame, interrompit Marie ; personne ne vous en voudra pour ma mort... pas même lui !... ajouta-t-elle à voix basse et en cachant sa tête dans ses mains.

— Ne pleure pas ainsi, s'écria Hortense, en entourant de ses bras charmants le cou de Marie, et pleurant avec elle, puisque d'aller à la campagne te cause tant de chagrin, je vais écrire à mon oncle de nous rappeler près de lui, tu dis qu'il fait tout ce que je veux. Eh bien, nous verrons,

Et Marie, répondant aux caresses de sa sœur par un triste sourire, disait :

— Pauvre enfant! que sera-ce donc pour toi ?... pour toi si belle, si aimable !... Si ma part de malheur est si grande !... ah ! garde-toi de jamais l'aimer ! L'amour d'un roi, vois-tu, c'est le désespoir et la mort...

A leur arrivée à Brouage, une foule immense, attirée par la richesse des équipages du cardinal, entoura le carrosse où se trouvait Marie, et criait : *Vive Mazarin, vive la paix qu'il nous donne!* et cela avec la même exaltation que le peuple avait crié du temps de Fronde : *A bas Mazarin, à bas la tête et le chapeau rouge du cardinal !*

L'un disait : — Tiens, vois-tu bien celle qui pleure? C'est sa nièce, c'est elle qui empêchait notre roi de se marier. Le cardinal l'envoie ici pour être enfermée dans le château. Ça lui apprendra à ne pas vouloir qu'on fasse la paix. *A bas les maîtresses ! vive la paix!*

A ces réflexions, à ces cris, s'en joignaient encore de plus insultants pour Marie. Plusieurs parvenant jusqu'à ses oreilles, madame de Venelle voulut fermer les glaces du carrosse. Mais mademoiselle de Mancini l'arrêta, avide de s'abreuver de toutes les amertumes de l'exil et de la disgrâce, et cherchant dans l'insulte et les dangers où l'exposait la faiblesse du roi un motif de le moins aimer.

Ce bruit, ce cortége injurieux, tout ce qui la suivait s'en affligeait pour elle, lorsque déjà elle en était distraite par la vue imposante de la mer. Rien ne calme les agitations de l'âme comme l'aspect de l'immensité, comme l'apparition d'une merveille de la nature. On se sent être si peu de chose en comparaison de ces œuvres du génie divin, qu'on se désintéresse de soi-même.

Le cardinal de Richelieu, en érigeant la jolie petite ville de Brouage en gouvernement particulier, l'avait fortifiée et y avait fait construire un château attenant aux remparts, qui offrait plutôt l'apparence d'une noble prison que celle d'un lieu de plaisance. Hortense et sa petite sœur Marianne se récrièrent avec une sorte d'effroi sur les ponts levis, les portes, les voûtes sombres qu'il leur fallut traverser avant de parvenir à la cour d'honneur. Il est certain que cette cour, encadrée par quatre grands bâtiments, et divisée en quatre parties de gazons bordées par de grands ifs et des bandes de buis, rappelait beaucoup le cimetière d'un couvent. Marie, touchée de la tristesse profonde qui se peignit tout à coup sur le beau front d'Hortense et le visage enfantin de Marianne, dit en pleurant :

— Pauvres enfants! leur faire partager mon exil! ajouter leur ennui à mon désespoir! quel comble de cruauté!...

En descendant de carrosse, elle trouva tous les gardes et les serviteurs du château rangés sur son passage. Comme elle franchissait lentement et les yeux baissés cette haie de gens d'armes, une hallebarde tomba tout à coup sur le bout de son pied; la douleur qu'elle en ressentit lui fit lever les yeux; il s'arrêtèrent naturellement sur le garde qui ramassait son arme et se confondait en excuses en maudissant sa maladresse. L'expression singulière de la figure de cet homme frappa Marie; sans lui faire positivement des signes, il semblait dire des yeux : « J'ai à vous parler, fiez-vous à moi. » Mais, entourée de tant de témoins, elle ne put observer plus d'un instant celui dont la maladresse pouvait être un fait exprès,

et elle finit par se persuader qu'elle s'était fait illusion.

— J'ai tant de peine à croire à son abandon, pensa-t-elle, que je prête à tout ce que je vois la mission de me rassurer, de me dire qu'il pense toujours à moi, que son amour me protége encore. Mais non, c'est trop se flatter, poursuivait-elle en fondant en larmes ! S'il m'aimait... serais-je ici ?

En disant ces mots, elle regardait les vieilles tapisseries qui décoraient sa chambre, les fenêtres en ogives, qui laissaient venir la lumière de si haut qu'on pouvait se croire dans une citadelle. Cependant cet appartement si triste aboutissait à une plate-forme donnant sur la mer, et Marie contemplait l'abîme et le château en disant :

— Ici l'esclavage, et là... la liberté.

Cette horrible tentation d'en finir avec ses souffrances était aussitôt combattue par les sentiments religieux de mademoiselle de Mancini et par ce reste d'espoir que l'amour le plus découragé garde encore : il paraît si difficile de perdre ce qu'on n'a pas cessé de mériter !

Dans cette préoccupation cruelle et sombre, Marie refusait obstinément les soins qu'on voulait lui donner, et madame de Venelle se désespérait en la voyant s'affaiblir et prête à devenir sérieusement malade. Suspendue entre la crainte de manquer aux ordres du cardinal et de s'attirer la colère du roi, si Marie succombait à sa peine, madame de Venelle se décida à implorer la jeune Hortense pour obtenir de sa sœur de prendre l'air, de chercher dans la promenade un peu de distraction, enfin de ne pas se laisser abattre

au point d'altérer sa santé. L'effroi qu'elle fit passer dans l'âme d'Hortense rendit la jeune fille si éloquente de tendresse, que Marie céda à ses instances et se laissa conduire par elle sous les beaux ombrages du jardin.

En remontant chez elle, Marie vit qu'on avait placé une sentinelle à la porte de son appartement, et crut reconnaître dans ce garde celui dont la hallebarde tomba devant elle au moment où elle était entrée dans le château. Craignant de s'abuser, elle retourna la tête après avoir franchi la porte, et le regarda plus attentivement. Alors elle le vit sourire d'un air d'intelligence, puis la main qui soutenait sa hallebarde s'entrouvrit et se referma aussitôt après avoir laissé voir un papier plié.

A cette vue, le cœur de Marie battit avec tant de violence, qu'elle faillit se trouver mal. Hortense et madame de Venelle, effrayées de sa pâleur et du tremblement qu'elle éprouvait, voulurent la faire mettre au lit; mais elle s'y refusa, prétendit au contraire se sentir moins souffrante, et consentit, pour preuve, à prendre quelques aliments. Hortense l'embrassa de reconnaissance, et madame de Venelle conclut de cette soumission que Marie revenait à la raison : ce qui veut dire, en termes du monde, à l'indifférence; elle se glorifia d'avance de l'honneur que lui ferait cette conversion auprès de la reine-mère.

Le trouble d'une espérance jetée tout à coup dans un accablement profond est difficile à dissimuler. Heureusement pour Marie, la fièvre la prit assez vivement, et lui permit de mettre sur son compte l'agitation qui s'empara d'elle; mais cette fièvre redoublait

l'inquiétude de la zélée gouvernante ; elle menaçait de veiller mademoiselle de Mancini pendant la nuit entière, et il fallut toute la force de volonté de celle-ci pour obtenir qu'on la laissât seule.

La nuit s'avançait : déjà tous les bruits du château s'étaient amortis successivement. On n'entendait plus que les pas monotones des gardes qui veillaient, et le *qui vive ?* de la ronde de nuit. Au moindre craquement des boiseries, Marie croyait voir entr'ouvrir sa porte, et, s'en approchant aussitôt, elle s'apercevait que rien n'avait bougé dans cette lourde serrure fermée à double tour, et dont la clef devait être sous le chevet de madame de Venelle. Cette porte donnait sur une longue galerie où le garde était en faction.

— Peut-être un autre a-t-il pris sa place ? peut-être me croit-il endormie, pensa Marie ? Alors elle chercha un moyen de lui prouver qu'elle veillait, et cela sans faire de bruit, de peur d'éveiller ceux qui la tenaient prisonnière. Un seul flambeau éclairait sa chambre, elle le prit, le posa de façon à ce que la lumière, traversant le trou de la serrure, une clarté soudaine pût s'apercevoir de l'autre côté de la porte. Le moyen réussit, car, au même instant, elle entendit marcher dans la galerie. Puis les pas s'arrêtèrent, et un léger mouvement ébranla la porte. Marie présuma qu'on cherchait à la soulever pour faire passer par dessous quelque chose. C'était difficile, car les pluies du printemps avaient gonflé le bois, et la porte joignait parfaitement le seuil. Marie, tremblante d'espoir, cherchait d'une main le papier qu'elle s'attendait à trouver au bas de la porte, lorsque le vent, qui soufflait avec violence à travers la serrure, éteignit tout à coup sa bougie, et la

laissa dans une complète obscurité. Le bruit du fer d'une hallebarde sur le carreau témoignait des efforts que le garde faisait pour soulever la porte. Marie cherchait à tâton si la lettre espérée avait pu passer. Alors un cri étouffé s'échappa de son sein. La lance, étant parvenue à se faire jour venait de déchirer sa main. Mais la douleur aiguë qu'elle en éprouva céda bientôt à la joie de sentir glisser un papier sous ses doigts ensanglantés. Elle s'en saisit vivement, le porta à ses lèvres, et se désola de ne pouvoir le lire.

Il faut avoir passé par ces cruelles épreuves, où un mot est la vie ou la mort, pour se faire une juste idée du supplice de Marie tenant la lettre qui faisait battre son cœur, la composant tour à tour de froides excuses ou de consolations enivrantes, de projets insensés, mais charmants, ou des sages et barbares conseils de la résignation. Ah! pendant cette nuit, que de fois elle lut dans cette lettre tous les mots choisis ou redoutés par elle! que de fois elle se demanda si ce papier, qui brûlait son sein, n'allait pas lui porter le dernier coup! Etait-ce un poignard ou une couronne?

Avec quelle impatience Marie attend les premiers rayons du jour? Avec quel soin elle écarte cette lettre de sa main blessée, de peur que le sang qui la baignait ne souillât ces caractères chéris, ne les rendît illisibles. Ce supplice, augmenté d'une douleur physique, était cependant plein de charme, tant l'espoir a de force contre tous les maux.

A sa fenêtre, les yeux fixés sur l'horizon, elle épiait un orage. La lueur d'un éclair aurait suffi peut-être pour lui montrer le mot qui devait la ranimer. Mais

aucun nuage ne voilait les étoiles, elles se réfléchissaient dans les flots à peine soulevés. A leur clarté vacillante, on pouvait distinguer les mâts des chaloupes attachées au rivage, les tourelles du fort, les arbres des remparts, et Marie se dépitait de voir si bien tant d'objets indifférents quand ses yeux ne pouvaient déchiffrer une ligne de l'écrit qu'elle tenait.

Enfin une lueur grisâtre se répandit sur tout ; un nuage de pourpre sortit du sein des vagues ; la mer parut sanglante, et chaque objet reprit sa couleur ; Marie qui voyait pour la première fois la splendeur d'un lever du soleil embrasant de ses rayons l'immensité de l'Océan, fut saisie d'un sentiment religieux si vif, si profond, qu'elle se prosterna devant ce spectacle sublime, et pria Dieu avant que de lire. O gloire du ciel ! ce triomphe est peut-être le plus grand qu'ait jamais obtenu ta puissance.

## XXXIX

### A MARIE.

« Vous m'accusez, Marie, et pourtant jamais mon cœur ne fut plus à vous. Il fallait cette cruelle séparation pour m'apprendre que votre présence est ma vie. Oui, malgré l'excès de mon amour, j'ignorais à quel point vous seule composez toute mon existence. J'espérais que ces devoirs d'un roi, dont on me fait une loi, un supplice, je pourrais m'y soumettre. Ah ! s'ils n'exigeaient que mon sang, ils l'auraient tout entier, mais

c'est votre abandon qu'ils réclament, et ce sacrifice est au-dessus de mes forces.

« Des scènes affreuses se sont passées depuis votre départ : j'ai tout tenté vainement pour ramener ma mère à ses anciens sentiments, pour engager votre oncle à vous rappeler, à m'empêcher d'oublier, par sa sévérité barbare, ce que je dois à la reine, à lui... Je les ai suppliés de me sauver du tort de me révolter contre leur autorité, leur injustice : ils ont été inflexibles... Le croiriez-vous, Marie, dans l'excès de mon désespoir, moi, le roi de France, je me suis jeté aux pieds du cardinal, je l'ai conjuré de me rendre Marie, d'accepter pour elle ma main, ma couronne ; j'ai baigné ses genoux de mes larmes, je l'ai imploré comme un fils implore un père. Hélas ! j'ai cru un moment que tant d'abaissement, tant d'amour le faisaient céder à ma prière... Des pleurs brillaient dans ses yeux... ses mains tremblaient en serrant les miennes... je le voyais fléchir... Mais tout à coup le souvenir de sa promesse à la reine, triomphant de son attendrissement, il s'est écrié :

» — Non, sire, je vous resterai fidèle en dépit de vous-même, j'en ai fait le serment.

» Et malgré les douleurs qui lui permettent à peine de se soutenir, il s'est levé précipitamment, et il est sorti de mon cabinet.

» Une heure après, la reine est venue m'apprendre la retraite du cardinal, et sa résolution de quitter les affaires, si je ne l'autorisais à partir dès le lendemain pour la frontière, où don Louis l'attend pour traiter. J'ai su par elle qu'à mon refus votre oncle allait se rendre à Brouage pour vous emmener avec lui en Ita-

lie, pour vous séparer de moi à jamais... A cette menace, j'ai perdu la raison, j'ai menacé à mon tour de sévir contre cette tyrannie, de donner des ordres contraires à ceux de mon ministre.

» — Essayez, a dit la reine avec ce sourire dédaigneux que vous lui connaissez.

» Alors, j'ai trop bien compris que mon autorité serait nulle contre celle que j'ai laissé prendre. Ah! Marie, combien je me suis rappelé vos conseils! votre zèle à me faire ressaisir tous les droits usurpés par ces tyrans de ma jeunesse. Ah! si jamais je reprends la puissance!... Mais, dans l'ignorance où ils m'ont laissé des affaires, je ne puis les conduire à moi seul aujourd'hui, sans compromettre la sûreté de l'État, sans me perdre avec la France; je ne puis risquer un coup d'autorité sans porter votre oncle à quelque parti violent contre vous... Ah! le ciel m'est témoin que cette horrible idée est l'unique motif qui ait dicté le consentement que j'ai donné au cardinal; mais vous alliez être à jamais perdue pour moi, et j'ai voulu suspendre le coup prêt à nous frapper. Sûr de la durée de mon amour, sûr de votre constance, j'ai remis au temps le soin de nous protéger. Le ciel se lassera de poursuivre cet amour avant qu'il ne s'éteigne en mon âme. Marie, ne sois pas moins courageuse; répète avec moi que, quels que soient les devoirs qu'on nous impose, les obstacles, les peines qu'il nous faudra surmonter, rien ne pourra jamais désunir nos cœurs. Et, je te le jure, rien ne nous désunira.

» Ah! Marie, que je t'aime, et que je voudrais te revoir!

» Louis. »

« Ayez toute confiance en celui qui vous remettra cette lettre. »

Qui n'a pas éprouvé ces impressions secrètes et tristes qui s'emparent tout à coup de l'âme au milieu d'un bonheur! Rien ne justifie, rien n'explique la profonde douleur dont on se sent atteint en écoutant les protestations les plus tendres, en lisant les expressions les plus passionnées. La raison espérait moins, toutes les ambitions du cœur semblent dépassées... et pourtant il n'est pas satisfait. Un poids invisible l'accable ; en vain il cherche le poignard dont il se sent déchiré sous toutes ces fleurs dont le parfum l'enivre. En vain il s'accuse de démence, d'ingratitude envers le sort. Une voix intérieure lui dit qu'il a raison de souffrir.

Marie relut dix fois cette lettre pour se convaincre de la joie qu'elle en devait éprouver :

— Je l'accusais à tort, se disait-elle, il m'aime toujours!... Louis XIV, le plus grand roi de l'Europe, m'offrir sa couronne!... braver tout; la colère de la reine, celle de l'Espagne, celle de la France peut-être... pour se conserver à moi, pour m'enchaîner éternellement à lui... Ah! l'amour d'un roi n'a jamais tant fait!... Mais ce dévouement sublime, dois-je l'accepter?.. dois-je, pour prix de tant de générosité, l'entraîner à sa perte? non, de tous ses trésors, je ne veux que son amour.

Et, tout à ce noble sentiment, Marie se mit à écrire au roi les choses les plus raisonnables et les plus passionnées. Cédant alternativement à l'influence de son esprit éclairé, de son caractère élevé et de son cœur ardent, sa lettre renfermait les conseils les plus sages,

les résolutions les plus désintéressées; mais, après avoir soumis son cœur à toutes les exigences du devoir et de l'honneur généreux, elle s'abandonna sans réserve au bonheur d'exprimer un amour capable de tant de sacrifices; et cette éloquence d'âme, ce délire d'autant plus entraînant qu'il avait été comprimé un moment par la raison, cette fièvre contagieuse devait seule agir sur le cœur du jeune roi.

Marie venait de se mettre au lit lorsque Hortense entra dans sa chambre; frappée d'effroi à l'aspect du mouchoir teint de sang qui entoure la main de sa sœur et à la pâleur que l'insomnie et tant de cruelles et douces émotions ont produite sur les traits de Marie, une affreuse idée s'empare d'Hortense, et les cris :

— Au secours! au secours! Marie se meurt! font retentir le château.

En vain mademoiselle de Mancini supplie sa sœur de se taire, en vain elle lui sourit pour la rassurer, Hortense ne l'écoute pas et vole au-devant de madame de Venelle qui accourt tout essoufflée et dans un état de crainte pour elle-même qu'elle exhalait par ces mots :

— Ah! mon Dieu, que deviendrai-je si le roi apprend qu'elle s'est tuée! c'est moi qu'on accusera, comme si je pouvais répondre des actions d'une folle!.. j'étais bien sûre qu'elle me jouerait quelque tour. C'est infâme! abuser de ma confiance, profiter de la liberté, que je lui laisse la nuit pour attenter à ses jours!

— Tranquillisez-vous, dit enfin Marie, après s'être amusée un moment de la terreur de sa surveillante; je crois, en vérité, que cette étourdie d'Hortense a pris plaisir à éprouver votre intérêt pour moi; je ne sais

quelle idée lui est venue en voyant le sang qui coule de cette blessure. Cette nuit, dans l'obscurité, j'ai voulu boire un peu d'eau, et le verre que je tenais s'est rompu dans ma main.

Madame de Venelle, qui avait peine à croire à la simplicité de ce récit, voulut voir la plaie pour s'assurer qu'il n'y restait aucun éclat de verre ; Marie la laissa faire sans s'inquiéter des signes d'incrédulité qu'elle faisait en se récriant sur la profondeur de la blessure, sur plusieurs petits incidents qui témoignaient contre l'inexactitude du fait ; les caresses d'Hortense, sa joie de s'être abusée sur la blessure de sa sœur, occupaient seules Marie.

— Vouloir mourir, quand on est si tendrement chérie d'un ange tel que toi ! Ah ! ce serait un crime, s'écria-t-elle en serrant la belle Hortense sur son cœur ; non, je ne te quitterai point ; tes soins me consoleront de tout ce que je perds ; je vivrai, puisque je suis encore aimée !

En proférant ces derniers mots, sa pensée se portait sur un autre, et un éclair de joie, qui brilla tout à coup dans ses yeux, n'échappa point aux regards inquisiteurs de madame de Venelle ; elle se promit de redoubler de surveillance. D'abord elle fit demander le garde qui avait été de faction pendant la nuit à la porte de mademoiselle de Mancini, et se rendit dans le cabinet de Marie pour le questionner plus à son aise. Mais comme elle voulait imposer au garde par son ton d'autorité, elle éleva la voix, et les deux sœurs, qui faisaient silence, entendirent tout ce qu'elle disait, et la recommandation qu'elle lui répéta deux fois de se remettre en faction dans le corridor pendant tout le

temps qu'elle allait passer à écrire au premier ministre; à quoi le garde répondit à haute voix et comme s'il avait espéré être entendu de la chambre voisine :

— Je n'y manquerai point, madame, et je puis bien vous assurer que, si l'on tente de faire passer quelque lettre, c'est dans mes mains seules qu'elle tombera.

Ceci est un avertissement, pensa Marie, et, dès qu'elle fut seule, elle entr'ouvrit sa porte et laissa passer un coin de sa lettre au roi; elle sentit aussitôt qu'on s'en emparait et entendit ces mots prononcés tout bas.

— Fiez-vous à Marcel.

## XL

Chaque jour, de nouvelles assurances de la tendresse constante du roi l'aidaient à supporter l'exil et la tenaient au courant de ce qui se passait à la cour. Tout à coup les lettres du roi cessèrent de lui parvenir; elle se livrait avec désespoir à toutes les suppositions que devait faire naître ce silence, lorsqu'elle reçut ce mot de mademoiselle de Tonnay-Charente, inclus dans une lettre adressée à Hortense de Mancini par une de ses compagnes du couvent.

A MARIE DE MANCINI.

« Vous avez été trahie; mon frère, qui s'était chargé de la correspondance de celui qui vous regrette, vient d'être dénoncé par sa belle-mère; votre oncle et la reine

savent tout; ce pauvre Vivonne vient d'être exilé à R***, sous prétexte de propos plus qu'imprudents qu'il est fort capable d'avoir tenus, car sa gaieté ne se refuse rien. Mais le roi ne peut ignorer longtemps le vrai motif de cette disgrâce, et j'ai le pressentiment que cet acte d'autorité ne restera pas impuni. La persécution rend parfois de grands services. Vous recueillerez bientôt les profits de celle-là.

« En attendant, croyez à mon sincère attachement, etc.

« Athénaïs. »

La prédiction de mademoiselle de Tonnay-Charente ne tarda pas à se réaliser : le soir même un courrier du roi, suivi d'une escorte de gardes à cheval, entra avec fracas dans les cours du château de Brouage.

— De la part du roi, cria le commandant de l'escorte.

— Conduisez M. le commandant chez madame de Venelle, dit le concierge.

— Je n'ai point affaire à madame de Venelle, reprit celui-ci ; mes ordres m'enjoignent de remettre ce paquet cacheté du sceau de Sa Majesté à mademoiselle Marie de Mancini, et je ne le donnerai qu'à elle.

Puis, se faisant montrer le chemin, il marcha tout droit à l'appartement de Marie, et lui remit sa dépêche en s'inclinant avec respect.

Ce souvenir d'un passé qu'elle ne croyait pas devoir revenir, l'enivra un moment d'espérance.

Madame de Venelle accourut aussitôt en disant :

— J'ai les ordres les plus positifs de Son Éminence pour empêcher ses nièces de recevoir aucune lettre.

— Et moi, j'obéis à ceux du roi, reprit le commandant d'un ton qui ne permettait pas de répliquer.

Alors madame de Venelle, s'approchant de Marie, la supplia d'attester au cardinal la violence qu'elle était forcée de subir.

Marie sourit de pitié et lui dit qu'elle désirait être seule pour lire la lettre du roi et pour y répondre, le commandant ayant aussi l'ordre de rapporter cette réponse. Et madame de Venelle se retira de fort mauvaise humeur.

— Tiens, dit Marie à Hortense en lui remettant une bourse pleine d'or, va distribuer ceci aux compagnons du commandant, et dis-leur de ma part de boire tous à la santé du roi.

— Enfin il reconnaît que tout ce mystère, ces craintes, ces ruses, ont d'humiliant pour un souverain, s'écria Marie après avoir lu; il comprend que donner à un sentiment pur toutes les allures de l'intrigue, c'est le dégrader. Il a déclaré à sa mère qu'il voulait m'écrire, qu'il m'écrirait, qu'il ne pouvait se passer de mes lettres; il s'est fait roi un moment pour exiger cela, on y a consenti. Ah! s'il avait le courage de régner?...

Puis elle se mit à lire la lettre contenue dans celle du roi; elle était toute de la main du cardinal Mazarin, et Louis XIV la communiquait à Marie pour qu'elle l'aidât à y répondre.

Cette lettre, qui peint si parfaitement le caractère du cardinal, sa situation vis-à-vis des puissances étrangères, ses engagements envers la reine, sa haute sagesse en politique, et son respect pour la gloire du roi, nous la donnons ici telle qu'elle fut écrite toute de la main du cardinal; telle qu'elle fut envoyée par le roi à

Marie, et telle qu'elle a été conservée parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi.

AU ROI.

De Cadillac, 16 juillet 1859.

« J'ai reçu votre lettre du 2 et celle de la confidente, de la même date; quand vous ne m'auriez pas ordonné si précisément que vous avez fait de vous parler avec toute sorte de liberté, lorsqu'il y va de votre service, je n'aurois pas laissé de le faire en cette rencontre, au au péril même de vous être désagréable et de perdre vos bonnes grâces.

» J'ai vu ce que la confidente m'escrit touchant votre chagrin et la manière dont vous en usez avec elle, mais comme je say que l'amour qu'elle a pour vous est à l'épreuve de tout, et que votre bon naturel, aussi bien que votre devoir, vous donnent beaucoup d'inquiétude, dès que connoissez luy avoir déplu, et que vous revenez aussitost à luy témoigner la dernière tendresse, cela ne me donneroit pas grande peine; mais je vous avoue que je la ressens extrême d'apprendre par tous les avis qui me viennent de toutes parts, de quelle manière on parle de vous dans un temps que vous m'avez fait l'honneur de me déclarer que vous étiez résolu d'avoir une extraordinaire application aux affaires et de mettre tout en œuvre pour devenir le plus grand roi de la terre.

» Les lettres de Paris, de Flandre et d'autres endroits disent que vous n'êtes plus reconnaissable depuis mon départ, non pas à cause de moi, mais au sujet de

quelqu'un qui m'appartient; que vous êtes dans des engagements qui vous empêcheront de donner la paix à toute la chrétienté et de rendre votre Estat et vos sujets heureux par le mariage, et que si, pour éviter un si grand préjudice, vous passez outre à le faire, la personne que vous épouserez sera très-malheureuse sans être coupable.

» On dit et cela est confirmé par des lettres de la cour, écrites à des personnes qui sont à ma suite, on dit que vous êtes toujours renfermé à écrire à la personne que vous aimez, et que vous y perdez plus de temps que vous ne faisiez à lui parler, pendant qu'elle était à la cour; en y ajoute que j'en suis d'accord, et que je m'entends avec vous pour satisfaire à mon ambition, et pour empêcher la paix. On dit que vous êtes brouillé avec la reine, et ceux qui m'écrivent en des termes plus doux disent que vous évitez autant que vous pouvez de la voir.

» Je vois d'ailleurs que la complaisance que j'ay eue pour vous, lorsque vous m'avez fait instance de pouvoir mander quelques fois de vos nouvelles à cette personne et d'en recevoir des siennes, aboutit à un commerce continuel de longues lettres, c'est-à-dire à lui écrire chaque jour et en recevoir réponse; de sorte que le courrier est toujours chargé d'autant de lettres qu'il y a eu de jours qu'on n'a pu les envoyer; ce qui ne peut se faire sans scandale, ni même sans donner atteinte à la réputation de la personne et à la mienne. Ce qu'il y a de pis, c'est que j'ay reconnu par les réponses que la même personne m'a faites lorsque j'ay voulu l'avertir de ce qui estoit de son bien, et par les avis que j'ay toujours de la Rochelle, que vous n'oubliez rien pour

l'engager de plus en plus, en l'assurant que vos intentions sont de faire pour elle des choses que vous savez bien qui ne se doivent pas, et qui, par plusieurs raisons, sont impossibles. Plût à Dieu que, sans blesser votre réputation, vous pussiez vous ouvrir de vos pensées à d'autres; car pour ce qui vous seroit dit, depuis le premier jusqu'au dernier de votre royaume, vous seriez au désespoir de les avoir eues; et je ne me verrois point dans le plus pitoyable estat où j'aye jamais été, ne pouvant dormir un seul moment, et ne sachant ce que je fais, la douleur m'accablant à tel point que, quand je voudrois passer sur toutes sortes de considérations, je n'aurois pas l'esprit et l'assiette qu'il faut pour vous rendre un aussi bon compte de vos affaires comme je l'ai fait jusqu'à cette heure.

» Dieu a établi les rois, d'après ce qui regarde la religion (pour le soutien de laquelle ils doivent faire toutes choses), pour veiller au bien, au repos et à la sécurité de leurs sujets, et non pour sacrifier ce bien-là à leurs passions particulières; et quand il s'en est trouvé d'assez malheureux pour mériter par leur conduite que la Providence divine les abandonnât, les histoires sant pleines des révolutions et des misères qu'ils ont attirées sur leurs personnes et sur leurs Estats.

» C'est pourquoi je vous dis hardiment qu'il n'est plus temps d'hésiter, et quoique vous soyez le maître en certain sens de faire ce que bon vous semble, néanmoins vous devez rendre compte à Dieu de vos actions, pour faire votre salut, et au monde pour le salut de votre gloire et de votre réputation ; car, quelque chose que vous fassiez, il en jugera selon que vous lui en donnerez occasion.

» Et bien que vous ayez la bonté de me mander que vous vous résoudriez, pour cette gloire et pour cet honneur, à faire tout ce qui serait nécessaire, vous me permettrez de vous dire qu'en écrivant en d'autres termes à la Rochelle je ne sais pas quelles sont vos intentions ; et dans ce doute je m'avance à dire qu'il n'est pas seulement icy question de la gloire et de l'honneur, car bien souvent, en relevant les Estats, on a moyen de relever l'une et l'autre, quand il est arrivé par malheur qu'ils ayent reçu quelque atteinte. Mais à présent, si vos sujets étaient si malheureux que vous ne prissiez pas la résolution que vous devez, et de la bonne manière, rien au monde ne pourrait les empêcher de tomber en de plus grands malheurs que jamais, et toute la chrétienté avec eux.

» Et je puis vous assurer de certaine science que le prince de Condé et bien d'autres sont au guet pour voir ce qui arrivera de ceci, espérant, si les choses se passent selon leur souhait de bien profiter, du prétexte plausible que vous leur pourriez donner, auquel cas ce malheureux prince ne manqueroit pas d'avoir favorables tous les parlements, les grands et la noblesse du royaume, et même tous vos peuples, outre qu'on n'oublieroit pas de faire sonner bien haut que j'aurois été le conseiller et le solliciteur de toute la conduite que vous auriez tenue.

» Je suis encore obligé de vous dire avec la même franchise que, si vous ne surmontez incontinent la passion qui vous aveugle, quoique votre mariage s'éxécute avec l'Infante, il est impossible qu'en Espagne on n'ait pas connoissance de l'aversion que vous y avez et du mauvais traitement que l'Infante doit attendre, si,

à la vieille de la conclusion, vous continuez à faire paroître que toute vos pensées et vos attachements sont ailleurs. De plus, je tiens pour constant qu'on pourra prendre à Madrid les résolutions que nous prendrions nous-mêmes en pareil cas. C'est pourquoi je vous supplie de considérer quelle bénédiction vous pouvez attendre de Dieu et des hommes, si pour cela nous devons recommencer la guerre la plus sanglante qu'on ait jamais vue, et avec autant de préjudices que nous avons emporté d'avantages par le passé, que Dieu a favorisé votre cause et les saintes intentions que vous et la reine avez toujours eues.

» Je vous marque d'autant plus ceci, que Pimentel, dans son voyage, m'a dit deux ou trois fois que tout le monde disoit que vous étiez trop amoureux pour vouloir vous marier si tost, et que de Flandre on lui avait écrit la même chose, ce qui lui avoit fait de la peine.

» Je conclus tout ce discours par vous déclarer que, si je ne vois pas par la réponse que je vous engage de me faire en toute diligence qu'il y ait lieu d'espérer que vous vous mettrez de bonne façon et sans réserve dans le chemin qu'il faut pour votre bien, pour votre honneur et pour la conservation de ce royaume, je n'ai d'autre parti à prendre, pour vous donner une dernière marque de ma fidélité et de mon zèle pour votre service, qu'à remettre entre vos mains tous les bienfaits dont il a plu au feu roi, à vous et à la reine de me combler; et qu'à m'embarquer avec ma *famille*, pour m'en aller passer le reste de mes jours dans quelque coin de l'Italie, et prier Dieu que ce dernier remède produise la guérison que je souhaite plus que toutes

choses au monde, pouvant dire sans exagération, et sans user des termes de soumission et de respect que je dois, qu'il n'y a pas de tendresse comparable à celle que j'ay pour vous, et il me seroit impossible de ne pas moûrir de regret, si je vous voyois en faire qui pût noircir votre réputation, et exposer votre personne et votre Estat.

» Je sais que vous me connoissez assez pour croire tout ce que je vous écrit vient du fond du cœur, et qu'il n'y a rien qui me puisse empêcher de rebrousser chemin et d'exécuter la résolution que je viens de dire, si je ne vois par la réponse que vous me ferez, et par la conduite que vous tiendrez ensuite, que vous vous êtes rendu maître de la passion à laquelle vous êtes maintenant abandonné. Voyez si, ne le faisant pas, vous voulez que les deux personnes à qui vous faites l'honneur de témoigner tant d'affection soient séparées de vous pour jamais, et deviennent les plus malheureuses de toute la terre.

» La réponse que vous me ferez me servira aussi d'instruction pour la manière que je devrais tenir en m'abouchant avec don Louis de Haro sur le sujet du mariage ; car, après tout, vostre honneur et vostre conscience ne peuvent pas vous permettre de choisir le plus fidèle de touts vos serviteurs pour assurer le roi d'Espagne de quelque chose que vous ne voudriez pas tenir.

» J. Mazarin. »

## XLI

De toute cette longue lettre ce qui frappa le plus Marie, après les reproches qui attestaient la passion du roi pour elle, ce fut le passage sur le prince de Condé; là était l'obstacle véritable au traité d'alliance : elle connaissait l'entêtement du prince, son ascendant sur l'esprit du roi d'Espagne, la popularité que ses exploits lui avaient acquise pour les Espagnols, qui ne pouvaient le sacrifier à la France sans ingratitude; elle pressentit les nombreuses difficultés que feraient naître les prétentions du prince rebelle, et la rancune du cardinal et de la reine contre le héros des journées de Cambrai et de Valenciennes, et lors même qu'à force d'habileté, le cardinal ministre parviendrait à concilier les intérêts contraires, elle pensa que cela demanderait tant de temps, qu'on pourrait en profiter pour préparer les esprits à une rupture indispensable.

Dans cette persuasion, Marie engagea le roi à paraître se soumettre à la raison d'État, et à laisser le cardinal se débattre avec la cour d'Espagne sur la question de donner au prince de Condé le gouvernement des Pays-Bas, condition à laquelle la France ne pouvait souscrire sans courir le risque d'avoir incessamment à combattre un voisin dangereux et indépendant d'elle. « Puisqu'il le faut, ajoutait-elle, faites à votre sûreté, à votre gloire tous les sacrifices qu'elles exigent; mais conservez-moi votre cœur : et, dussé-je

passer le reste de mes jours dans l'exil, avec ce trésor, je serai encore la plus fortunée du monde. »

Comme la lettre du roi, dictée dans un moment où la colère l'agitait autant que l'amour, était remplie de menaces contre les persécuteurs de Marie, de projets en sa faveur, et d'assurances passionnées, la réponse de Marie fut généreuse, raisonnable et tendre. Quand l'amour-propre et le cœur sont satisfaits, l'esprit est toujours juste : aussi le roi s'empressa-t-il de montrer cette réponse à la reine, comme la preuve la plus justificative contre les reproches d'ambition qu'elle faisait à mademoiselle de Mancini; cette confiance du roi envers sa mère, et, plus encore, la déclaration positive qu'il fit de persister à correspondre avec Marie, en dépit de tout, détermina la reine à céder sur ce point, espérant que le temps, la réflexion et la fierté royale qu'elle avait transmise à son fils l'amèneraient bientôt à sacrifier l'amour d'une parvenue à la main d'une Infante.

Dès lors un courrier expédié tous les jours vint apporter à mademoiselle de Mancini le récit quotidien des actions et des moindres pensées de Louis XIV. Les sermons du cardinal se multipliaient en vain, le roi y répondait en lui recommandant de suivre les négociations sans s'inquiéter du reste. Et Mazarin, tout occupé des grands intérêts du traité et des mille puérilités de l'étiquette et des sottises de la prééminence, se contentait de gronder contre ce qu'il n'osait empêcher.

Un de ces courriers toujours si vivement attendus apporta un jour la nouvelle que le roi, parti de Fontainebleau le 28 juillet, serait à Saint-Jean-d'Angely le 13 août, et qu'il s'y arrêterait pour voir mademoi-

selle de Mancini; que la reine consentait à cette entrevue, avant de se rendre aux Pyrénés.

Le roi n'avait voulu partir qu'à cette condition, et il avait été convenu que les nièces de Son Éminence se rendraient à Saint-Jean-d'Angely pour y saluer la reine à son passage. C'était aux yeux de la reine le prix d'une soumission complète de la part du roi, et un adieu qu'on ne pouvait lui refuser.

Le revoir!... Que de joie dans ce mot!... Mais quelle profonde douleur dans l'idée qu'il faisait ce voyage pour en aller épouser une autre!... Pourtant le roi lui mandait qu'il se décidait à aller passer l'automne dans les provinces du midi de la France pour satisfaire au désir de sa mère et être plus à portée de recevoir chaque jour des nouvelles des négociations entre le cardinal et don Louis de Haro, lesquelles négociations, ajoutait-il, *menaçaient* d'être encore fort longues à terminer.

Le consentement de la reine à cette entrevue lui ôtait bien du prix; elle ne croyait donc plus au pouvoir de la présence de Marie, puisqu'elle en affrontait le danger ; mais quelques mots du roi avaient pu l'abuser; elle pouvait supposer que ces moments accordés à l'objet d'une passion déraisonnable seraient consacrés aux regrets et non à de nouvelles promesses. Enfin Marie cherchait à dégager son espoir de toutes les pensées qui devaient le gâter.

Le jour de son départ pour Saint-Jean-d'Angely, elle remarqua pour la première fois le changement que l'exil et la douleur avaient causé dans sa personne, et frémit de paraître ainsi à son désavantage devant celui qu'elle aimait. Elle était pâle et amaigrie; ses

yeux, si vifs, si brûlants d'ordinaire, semblaient courbaturés par les larmes, et le sourire de bonheur qui ranimait alors ses traits n'en dissimulait pas l'altération. S'il allait me trouver laide, pensa-t-elle, s'il allait me punir d'avoir tant pleuré pour lui?

Hélas! en amour, cette crainte, trop souvent fondée, est la pire de toutes. Les coquettes seules en sont exemples; elles ne pleurent jamais que ce qu'il faut pour paraître plus jolies : aussi sont-elles les mieux aimées.

Marie arriva avec ses sœurs et madame de Venelle, quelques heures avant la cour. Elles descendirent dans le corps de logis extérieur du couvent des Bénédictines. Leurs Majestés devaient passer avec toute leur suite, pour se rentre à l'hôtel de ville, sous les fenêtres de l'appartement destiné à Marie. Ses sœurs en occupaient déjà le balcon, lorsque les tambours, les fanfares et les acclamations du peuple annoncèrent le cortége royal. Cédant à un mouvement involontaire, Marie se leva et courut vers la fenêtre; mais une violente palpitation l'oppressa tout à coup; ses yeux se voilèrent, ses jambes fléchirent et elle tomba sur un canapé, respirant à peine. Elle resta longtemps dans cette espèce d'évanouissement sans que personne s'en aperçut, car chacun, occupé de l'arrivée du roi et de l'accueil brillant qu'on lui faisait, ne pensait qu'à reconnaître et à nommer les seigneurs de la cour qui accompagnaient Leurs Majestés. Tous oubliaient que le seule cri de *vive le roi* devait émouvoir Marie au point de suspendre sa vie.

Le prince de Marsillac se tenait à cheval près de la calèche du roi; on le vit se pencher vers Sa Majesté

lui parler à l'oreille, et le roi, levant aussitôt la tête, porta ses regards sur le balcon où se trouvaient Hortense et Marianne. Il espérait sans doute voir Marie auprès d'elles, et l'expression d'une profonde tristesse assombrit son visage à tel point, qu'Hortense put le remarquer. Elle se retourna pour en demander l'explication à Marie, et fut bien étonnée de ne pas la trouver à côté de Marianne, ainsi qu'elle le supposait. Effrayée de cette absence, elle quitte le balcon et aperçoit Marie, pâle, inanimée; elle vole à son secours; madame de Venelle, attirée par les exclamations d'Hortense, vient toute tremblante gronder Marie de n'avoir pas plus de force, de courage.

— Pourquoi n'était-elle pas avec nous sur le balcon? disait-elle; le roi va croire que c'est moi qui l'en ai empêchée : cela peut m'attirer des choses fort désagréables.

Marie, revenant à elle, s'empressa de calmer tant d'inquiétudes différentes; et, peu de moments après, un message du roi et de la reine, qui faisaient demander de ses nouvelles, vint lui rendre confiance et lui donner la force de surmonter son émotion.

Marie venait de passer dans sa chambre, lorsqu'on lui annonça que le duc de La Rochefoucault demandait à lui parler en particulier. Avec quelle joie elle le revit!

— Pauvre Marie, dit-il en la voyant si pâle, dans quel état je vous retrouve!... Ah! l'exil, l'exil, c'est le meurtrier le plus implacable; il n'y a rien de plus féroce que l'amour d'un roi. Pardon, je vous afflige, ajouta-t-il en serrant affectueusement la main de Marie, mais c'est que je ne puis voir tant de mérite, de supériorité voués au malheur, sans être...

— Comment parler de malheur quand vous êtes là, quand je vais le revoir, s'écria Marie avec exaltation. Ah ! ce moment me paie de tout ce que j'ai souffert !

— Profitez-en du moins pour fixer dignement votre sort et pour vous soustraire à ces persécutions mesquines et continuelles, plus insupportables que les grandes et qui dégradent le malheur. Croyez-en un vieil ami qui a passé des nuits à réfléchir sur votre situation, qui connaît votre caractère et celui des personnes dont vous dépendez ; qui sait ce qu'il faut attendre des calculs de la politique et de l'affection des princes ? Hélas ! cet ami ne peut vous sauver du malheur attaché à l'amour que vous inspirez, à ce venin d'un cœur royal qui tue sans le vouloir ses plus chères victimes ; mais il peut vous sauver des humiliations pires que la mort.

— Quoi, vous pensez, interrompit Marie en fondant en larmes, vous pensez qu'il ne m'a fait venir ici que pour m'humilier... Ah ! s'il était possible !...

— Gardez-vous de le croire, reprit le duc, je suis garant du sentiment qui l'amène près de vous. Jamais il n'en fut de plus vrai, de plus tendre ; jamais grand monarque n'a été plus vivement tenté de mettre aux pieds d'une sujette sa main et sa couronne ; mais il est plus d'une puissance au-dessus de celle des rois, chère Marie, et leur sceptre si envié n'est bien souvent que le bâton d'un esclave. A mesure que les peuples s'éclairent, le pouvoir des souverains s'amoindrit. Voyez comment les parlements ont traité celui-ci ; pensez-vous qu'il puisse sans danger braver les désirs d'un peuple à peine apaisé ? pensez-vous qu'il puisse lui refuser la paix qui s'offre aujourd'hui, sans livrer à sa

fureur celle qui est l'obstacle du traité qu'il espère.

— Ah! c'est la reine qui vous envoie, s'écria Marie avec l'accent du désespoir.

— Vous me faites injure, reprit le duc; mais je pardonne tout aux malades, et je sais mieux qu'un autre ce que la fièvre de l'amour peut inspirer de soupçons, d'injustices. Hélas! le premier des malheurs attaché à ce sentiment tyrannique, est de rendre insensible à la voix de l'amitié.

— Moi, méconnaître votre amitié! moi, dédaigner le seul bien qui me restera peut-être au monde! ah! vous ne le pensez pas.

— Eh bien, écoutez les conseils de cette amitié que nul des événements qui vous attendent ne pourra jamais altérer; ils sont moins pénibles à suivre que vous ne l'imaginez, car je ne viens point en censeur rigide vous reprocher un tort indépendant de vous. J'ai été témoin de vos efforts pour résister à cet amour dont toutes les séductions cachent mal le supplice; et, s'il faut l'avouer, quand j'ai vu votre cœur succomber, j'ai cru que votre esprit, averti par ses terreurs, se résignait à toutes les conséquences d'un attachement semblable, et qu'en acceptant les bienfaits de votre situation présente, vous ne chercheriez qu'à les conserver le plus longtemps possible, et non à porter vos vues plus haut.

— Et vous aussi, dit Marie d'un ton amer, vous m'accusez d'ambition, vous ajoutez foi au bruit qu'on fait répondre pour m'attirer la colère du peuple et des rois de l'Europe, vous croyez que j'aspire à la couronne. Oh! le ciel m'est témoin que je la maudis chaque jour, cette couronne qui me sépare de lui.

— Et vous avez raison de la maudire, car ce qu'il

pourrait vous arriver de pire, c'est que le roi vous forçât de l'accepter. Ce mariage de passion serait bientôt cassé par la politique, et Dieu sait quel serait votre sort. Votre oncle vient de reconquérir tout son crédit sur le peuple de France et dans les cours étrangères, par la suite d'un refus qu'il fait sonner très-haut ;grâce à son habileté à répandre les faits qui peuvent le servir, on sait déjà partout que le roi l'a supplié à genoux de lui accorder la main de sa nièce, et que, sacrifiant la gloire de sa maison à celle du roi, il a rejeté l'offre d'un trône, pour assurer la paix au royaume. Cette conduite efface tout ce qu'on lui a reproché dans sa vie : c'est un héros, c'est un dieu, et, tant qu'il marchera dans cette ligne, ce sera, dit-on, la providence des Français; il n'y aura pas moyen de s'opposer à sa puissance, et il régnera plus despotiquement que jamais. Eh bien, imitez sa prudence, augmentez votre crédit par un refus. Cédez aux nécessités du moment en engageant le roi à y céder lui-même, on vous saura gré d'une telle condescendance, et si, comme tout le fait craindre, il existe un obstacle insurmontable à l'accomplissement du traité avec l'Espagne, vous serez innocente de ce malheur, et rien ne vous empêchera d'en profiter. Voilà ce que j'ai voulu vous dire avant l'entrevue qui vous attend. Que la reine y soit ou non présente, songez bien à n'y dire que ce que vous voudriez dire devant elle, quitte à écrire ensuite ce dont vous n'aurez point parlé. Que le plaisir de revoir celui qui vous aime ne vous fasse point perdre la tête. Rappelez-vous bien qu'on ne vous donne cette joie que pour vous tendre un piége, et que vous vous assurez à tous deux au moins six mois de tranquillité en paraissant vous

soumettre aux circonstances ou plutôt à la volonté de la reine.

— Je suivrai vos conseils, dit Marie en soupirant, car, je le sens, c'est la bonté, la raison qui me parlent par votre bouche ; mais, grand Dieu ! que cette raison est cruelle !

— Pas tant que vous l'imaginez, reprit le duc, car, une fois enchaînée à cet amour contre lequel vos efforts ont été vains, vouée à un sentiment qui n'en permet plus d'autre, ce qu'il y a de mieux, c'est de le faire vivre le plus longtemps possible ; ne vous abusez pas, l'amour d'un roi livre le cœur d'une femme à un veuvage éternel. Qui peut remplacer tant de joies ambitieuses tant de plaisirs élégants, tant de vanités satisfaites ! Ainsi, comme il n'est point d'avenir ni de consolation à ce brillant malheur, il faut en prolonger la durée par des sacrifices généreux. C'est, de tous les aliments dont se nourrit l'amour, celui qui ajoute le plus à sa force. Il y a même des gens qui affirment qu'en amour on n'obtient que ce qu'on refuse; mais sans être si positif, je pense que les devoirs et les obstacles rendent souvent de grands services. *Je ne le veux pas*, est un mot dur et sec qui renverserait la passion la plus robuste, mais *je ne le dois pas* n'a jamais manqué son effet sur un cœur noble et tendre. Ce refus, adouci par les larmes, est peut-être la plus sûre de toutes les séductions. Ainsi ne craignez pas de voir l'amour du roi s'affaiblir par votre résignation : plus vous vous immolerez, plus il s'armera pour vous défendre ; plus vous l'engagerez au mariage qu'on lui impose, plus il y apportera d'obstacles, plus il appuiera sur ceux qui se présentent. Déjà l'affaire du prince de

Condé offre de grandes difficultés, et peut amener une rupture. Cessez donc de pleurer, et ne gâtez pas les beaux jours qui vous restent, par la prévision d'un événement que chaque négociation rend moins certain.

— S'il était vrai ! s'écria Marie avec feu ; si le roi d'Espagne se refusait à... j'en mourrais de joie... Mais non, ajouta-t-elle en laissant retomber ses bras levés vers le ciel... non, vous me flattez pour maintenir mon courage. N'importe, je ferai tout ce que l'honneur, tout ce que votre amitié exige, mais plaignez-moi, car je n'ai plus d'espoir.

— Sa vue vous en rendra.

— Oui, le revoir et mourir. Ah ! si Dieu me faisait cette grâce !

En ce moment, madame de Venelle vint annoncer à Marie que la reine l'attendait, ainsi que ses sœurs, à l'hôtel de ville, où l'on avait préparé un logement pour Leurs Majestés.

— Du courage, dit M. de La Rochefoucault en se levant. Puis il ajouta en baisant la main de Marie : — Dans la situation où vous êtes, un ami est bien peu de chose ; si pourtant vous en aviez besoin, pensez à moi.

Marie serra de ses mains tremblantes la main de M. de La Rochefoucault.

Ce fut sa seule réponse.

## XLII

De toutes les barbaries de l'étiquette, celle qu'allait subir mademoiselle de Mancini était la plus cruelle. Après tant de souffrances, l'âme remplie de sentiments passionnés si difficiles à contenir, revoir ce roi qui avait voulu la couronner, qui le voulait encore peut-être, et ne pouvoir s'élancer dans ses bras, pleurer sur son cœur, de joie, de désespoir, de reconnaissance!

La fierté de Marie soutenait son courage; prévoyant la curiosité maligne qui allait fixer sur elle tous les yeux, elle était décidée à la déconcerter par une contenance froide et digne, et lorsqu'elle entra chez la reine, on aurait pu croire qu'elle y était venue la veille. Anne d'Autriche était seule avec madame de Fleix et madame de Noailles. Marie devina qu'elle avait voulu la préparer elle-même à revoir le roi, et éviter surtout une scène d'attendrissement.

Hortense et Marianne coururent baiser la main que leur tendit la reine; Marie se contenta de la saluer respectueusement.

La reine lui fit signe de s'asseoir près de la table où elle brodait, et, frappée de l'altération de son visage, elle lui fit, d'un ton qui voulait être affectueux, plusieurs questions sur sa santé. Marie, sans paraître touchée de cette bonté feinte, répondit qu'elle se portait bien, ce qui semblait dire : je ne veux pas vous ennuyer du récit de mes souffrances.

La reine, étant rassurée par la présence d'esprit dont

Marie faisait preuve, dit à madame de Noailles de faire prévenir le roi de la visite des nièces de Son Eminence; la comtesse de Noailles profita de cet ordre pour revenir, après l'avoir exécuté, s'asseoir auprès de mademoiselle de Mancini, et pour lui adresser de ces mots qui prouvent un sincère intérêt. Ce procédé généreux faillit ôter à Marie la force dont elle avait besoin pour se maintenir dans cet instant difficile. Elle avait armé son cœur et son amour-propre contre tous les coups qu'on pouvait leur porter. Mais ce cœur abreuvé d'amertume se trouvait sans défense contre une émotion douce et tendre; des larmes lui vinrent aux yeux en sentant la main de la comtesse presser la sienne.

La reine voulant éloigner Hortense et Marianne, chargea madame de Fleix et madame de Noailles d'aller leur montrer le beau parterre du jardin attenant à l'hôtel de ville. Presqu'au même moment on annonça le roi.

Marie se leva et retomba aussitôt sur son siége.

— Chère Marie, s'écria Louis en s'élançant vers elle, en couvrant ses mains de baisers, enfin je vous revois!... Mais pourquoi trembler ainsi?... pourquoi attrister ce moment si doux par des larmes?... La reine sait tout ce que votre noble cœur lui sacrifie... elle rend justice à tant de générosité... elle-même veut que je vous en remercie... la constance de mon attachement a vaincu ses préventions... elle reconnaît que vous seule pouvez obtenir de moi les sacrifices qu'elle exige... cessez donc de la craindre.

— Oui, dit la reine pour ranimer Marie qu'elle voyait prête à s'évanouir, oui, je m'accuse de vous avoir injustement soupçonnée d'une ambition qui dépassait

toutes les bornes. Mais s'il est vrai que votre affection pour le roi vous rende, comme moi, jalouse de sa gloire; s'il est vrai que cette affection, loin de s'opposer aux intérêts de l'État, s'emploie à les servir, croyez que je la bénirai au lieu de la combattre; nous savons que, par la grâce de Dieu, un amour coupable peut se changer en amitié vertueuse, et vous êtes tous deux dignes d'obtenir un semblable miracle.

La voix de la reine sortit Marie de la douce extase où la plongeait la vue du roi; elle s'efforça de répondre quelques mots, de ceux que lui avait presque dictés le duc de la Rochefoucault; et le roi, trouvant qu'elle en disait trop peut-être pour rassurer sa mère, l'interrompit:

— Vous le voyez, madame, dit-il, sa générosité dépasse tout ce que vous en pourriez attendre; j'espère que tant de sagesse, tant de dévouement aux intérêts de ma couronne vous décideront à laisser Marie reprendre sa place auprès de vous, et que l'on ne me privera pas plus longtemps de ses bons conseils et de sa présence chérie.

La reine, sans paraître déconcertée d'une demande qu'elle avait sans doute prévue, affecta d'abord de s'y rendre; puis, objectant la nécessité d'avoir le consentement du cardinal avant de disposer ainsi de sa nièce, elle appuya sur le mauvais effet que produirait en ce moment le retour de mademoiselle de Mancini à la cour. Elle exagéra les dangers qu'elle y trouverait, si le traité ne se ratifiait point aussitôt qu'on l'espérait, et conclut à ce qu'il ne fallait pas irriter le cardinal le Mazarin dans un moment où l'on avait si grand besoin de lui. Il nous menace chaque jour, ajouta-t-elle, de

quitter les affaires et de s'établir à Rome avec toute sa famille. Votre puissance, votre autorité, rien ne saurait s'opposer à ce projet, qui serait protégé par le saint-père et approuvé par tous les souverains ; je crois donc qu'il est dans notre intérêt à tous de ne rien changer à la situation présente, et d'attendre tout des évènements.

— Sa Majesté a raison, dit fièrement Marie en voyant le roi s'apprêter à combattre l'opinion de sa mère, et craignant de voir recommencer une scène où la fausseté caressante aurait fait place à la colère impérieuse. Il faut obéir à mon oncle, et j'en aurai le courage.

Comme elle disait ces mots, le chevalier d'honneur vint annoncer à Leurs Majestés l'arrivée d'un courrier expédié par le cardinal, de Saint-Jean-de-Luz. La reine, émue d'une vive impatience, ordonne qu'on apporte les dépêches chez elle, puisque le roi s'y trouvait. Des cris de *vive la paix* se font entendre. C'est le peuple qui entoure le courrier et l'accable de questions. La reine s'approche de la fenêtre pour contempler cette foule turbulente ; le roi profite de ce moment pour dire bas à Marie.

— Ce soir à huit heures, chez vous.

M. de Colbert entre portant les dépêches. Le roi les ouvre, la chambre se remplit de tous ceux à qui leur charge donne le droit de venir témoigner leur sollicitude sur les grands intérêts qui se traitent. Marie lève, salue la reine, la prie d'agréer ses adieux et tous les vœux qu'elle fait pour son bonheur. Puis profitant du moment où Louis XIV lit le compte rendu des négociations, avec la crainte d'apprendre que tous les obstacles sont applanis, Marie va rejoindre ses sœurs

et madame de Venelle qui l'attendaient pour retourner au couvent des Bénédictines.

Madame de Venelle chercha vainement sur le visage de Marie les traces de la vive impression qu'elle avait dû éprouver pendant cette entrevue. Comme il arrive si souvent des choses trop vivement espérées dont l'effet est de dépasser l'imagination, cette entrevue où la contrainte avait glacé tous les sentiments, même la haine, n'avait laissé qu'une tristesse vague dans l'âme de Marie, et les derniers mots du roi, en lui assurant la consolation de le voir encore, ne lui promettaient cependant que les douleurs d'un adieu.

Huit heures venaient de sonner, et nul message du roi n'était venu confirmer l'espérance de Marie; elle commençait à croire que, n'osant braver la volonté de la reine et n'ayant aucun moyen de réaliser son projet avec mystère, il y avait renoncé, lorsqu'elle entendit ouvrir la grille principale du couvent, et piaffer plusieurs chevaux dans la cour. C'était le roi; il demanda d'un ton d'autorité à parler a mademoiselle de Mancini : et dit à madame de Venelle. — Annoncez-moi.

La gouvernante n'eut garde de faire la moindre objection. Sans quitter le salon où elle faisait la lecture, elle ouvrit la porte qui la séparait de la chambre de Marie, et annonça le roi.

Elle avait laissé la porte ouverte, mais le roi vint la fermer lui-même au grand scandale de madame de Venelle.

Jamais aucune confidence de la part de Louis XIV ni de celle de Marie de Mancini n'ont révélé ce qui s'est passé dans ce long entretien. On en a vu sortir le roi les yeux baignés de larmes, et Marie les yeux bril-

lant de joie et de fierté ; à dater de ce jour, on ne lui entendit plus proférer une seule plainte sur son sort. Elle retourna au château de Brouage, sans maudire l'exil. Ses jours, partagés entre le plaisir d'écrire au roi et celui de relire ses lettres, s'écoulaient dans une douce mélancolie. Tant de calme ne peut naître que de la confiance, et la grossière finesse de madame de Venelle avait deviné cela ; mais elle ne s'expliquait pas aussi facilement la résignation de Marie à entendre parler à chaque instant du succès des négociations qui devaient finir par le mariage du roi. Madame de Venelle mettait un zèle tout particulier à lui faire part des moindres bruits qui se répandaient sur ce grand événement ; alors un sourire dédaigneux animait le visage de Marie. Une autre fois, madame de Venelle faisait tomber la conversation sur le danger des passions, et amenait adroitement cette pensée neuve, que la femme qui sacrifie son honneur à l'amour en est bientôt punie par l'auteur même de sa faute. Marie écoutait cette éternelle vérité, sans trouble et sans paraître s'en faire l'application.

Pendant ce temps, le cardinal Mazarin grondait la reine d'avoir permis cette entrevue, et il écrivit au roi des choses fort raisonnables sur sa passion pour Marie, mais qu'il croyait devoir appuyer par un certain nombre de calomnies pour en assurer l'effet :

« Je commencerai pour vous dire, écrivait-il, sur le point de votre lettre du 12 août qui regarde les bons sentiments que la personne dont il est question a pour moy, et sur toutes les autres choses qu'il vous a plu me mander à son avantage, que je ne suis pas surpris de

la manière dont vous me parlez, mais que c'est la passion que vous avez pour elle qui vous empêche, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui en ont comme vous, de connaître ce qui en est, et je vous réponds que, sans cette passion, vous tomberiez d'accord avec moi que cette personne n'a nulle amitié; qu'elle a une ambition démesurée, un esprit de travers et emporté, un mépris pour tout le monde, et nulle retenue dans sa conduite, et un penchant à faire toutes sortes d'extravagances; qu'elle est plus folle que jamais, depuis qu'elle a eu l'honneur de vous voir à Saint-Jean-d'Angely, et qu'au lieu de recevoir de vos lettres deux fois la semaine, elle en reçoit à présent tous les jours. Enfin, vous verriez comme moy qu'elle a mille defauts et pas une qualité qui la rende digne de votre bienveillance. »

Ici l'habileté du cardinal avait failli, car il devait présumer que tant d'injustice et d'injures révolteraient également le cœur et l'esprit du roi : aussi reçut-il de Sa Majesté la lettre la plus dure; et, reconnaissant aussitôt sa faute, il écrivit sur-le-champ :

« Si vous êtes fâché contre moy, ainsy que vous le dites, vous n'avez qu'à m'ordonner le lieu où vous voulez que je me rende pour ressentir les marques de votre indignation, et je n'y manquerai pas. Soyez seur au moins que, sans faire la moindre contestation, je publiray seulement que vous avez raison, et que je suis coupable. Vous avez pourtant trop d'équité pour me vouloir oster l'honneur en payement de mes services; et c'est bien assez, ce me semble, que vous m'ostiez la vie, et tout ce que j'ai au monde, sans

m'oster la liberté que les loix divines et humaines me donnent de disposer de ma famille. Je vous supplie très-humblement de me pardonner, si je vous ay trop importuné, vous assurant que je ne le ferai plus à l'avenir. »

La reine intervint dans cette brouille, et réconcilia l'amant et l'oncle, à la condition qu'il ne serait plus question entre eux de Marie ; qu'elle resterait en France, et que le cardinal poursuivrait le cours des négociations avec l'Espagne.

## XLIII

Madame de Venelle ne comprenait rien à la sécurité dont mademoiselle de Mancini paraissait jouir, car le maréchal duc de Gramont, envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour de Madrid pour y demander au nom du roi la main de l'Infante, avait été parfaitement reçu. Il n'était bruit que des fêtes, des galas que lui donnait chaque jour le roi d'Espagne, et tant d'honneurs rendus à son rang, tant de faveurs accordées à sa personne, ne laissaient aucun doute sur le succès de sa mission ; d'un autre côté, l'envoyé du prince de Condé, le marquis de L..., avait été fort bien accueilli du roi et de la reine, et le prince lui-même arriva bientôt à Toulouse, et alla se jeter aux pieds du roi, en l'assurant que c'était de sa protection plus que de celle du roi d'Espagne, qu'il attendait de voir fixer convenablement son sort, et que son titre de prince du sang royal serait toujours le premier à ses

yeux. Cette grande réconciliation opérée, ce grand obstacle aplani, rien ne semblait plus devoir s'opposer à l'accomplissement du mariage du roi et de l'Infante. Madame de Venelle affectait d'en parler souvent au gouverneur du château de Brouage, comme d'un événement immanquable et prochain : Marie écoutait ses discours sans témoigner la moindre émotion.

— Sans doute ils sont d'accord de toutes ces démarches, pensait la gouvernante, et le roi l'instruit avant nous de ce qui se passe. L'impossibilité d'obtenir mieux l'aura fait consentir à céder la couronne pour garder le roi ; elle croit que le ciel permettra cet infâme partage. Non, l'Infante est assez parée de sa jeunesse, de la gloire de son nom et de la paix qu'elle apporte, pour rendre le roi infidèle.

Pour cette fois, madame de Venelle avait raison, bien qu'elle fût injuste sur les desseins qu'elle prêtait à Marie, car jamais l'idée d'un partage honteux n'était entré dans sa pensée ; elle n'avait de prétention, de droit que sur le cœur de Louis XIV, et elle se flattait de le conserver tout entier. Comment n'aurait-elle pas nourri cette espérance fondée sur tant de preuves d'attachement, tant de promesses tenues, et par un dévouement dont nul roi n'avait encore donné l'exemple en France?

Après la rentrée en grâce du prince de Condé et la réception magnifique faite au maréchal de Gramont, lorsque tous les articles du traité étaient arrêtés, on fut bien étonné d'apprendre que les noces du roi étaient remises au printemps prochain ; cette décision expliquait la sécurité de Marie : six mois de plus dans la vie d'un amour, c'est une éternité.

L'hiver, qui s'annonçait comme devant être fort rigoureux, fut le prétexte de ce retard. Le roi d'Espagne ne pouvait s'exposer sans imprudence, disait-on, à un voyage si fatigant pour son âge et ses infirmités. C'est ce que mandait Mazarin à la reine, en ajoutant :

« Je crois que le confident (1), dans l'humeur où il est à présent (car je suis certain qu'il a plus de passion que jamais), serait bien aise de cette remise et peut-être serait-il mieux pour tâcher de le guérir pendan cet entretemps : car je vous déclare que, s'il fait son mariage dans l'assiette d'esprit où il est à présent, il sera malheureux et l'Infante encore davantage, et vous et moi inconsolables.

« On me mande de La Rochelle que le *confident* y ferait un voyage. Si cela arrive, j'en serai au désespoir, et tout le monde en fera le jugement qui sera juste ; je vous conjure d'empêcher cela. » (2)

Nous ne rapportons ces passages que pour prouver à quel point mademoiselle de Mancini était aimée de Louis XIV (3), et, pour mieux démontrer cette triste vérité : quelles que soient la force, la sincérité de la

(1) Le roi.

(2) Recueil de lettres de Mazarin. Saint-Jean-de-Luz, 1659.

(3) Cet attachement avait pris un caractère si sérieux, que la reine consulta le vieux comte de Brienne sur les expédients qu'il y avait à prendre pour parer à ce coup ; elle ne pouvait pas mieux choisir. Brienne n'était pas des amis du cardinal ; il dit à la reine « qu'ayant été si longtemps régente, il ne pensait pas que le roi, avant l'âge de 25 ans, pût se marier sans son consentement ; qu'en tous cas il lui conseillait de faire une protestation en bonne forme, et que ce serait un titre pour faire casser le mariage, quand le roi serait revenu de son aveuglement. » La protestation fut dressée et toute prête à être signifiée, si les choses fussent allées plus loin.

passion d'un roi pour sa sujette, elle a toujours pour dénoûment le désespoir.

La cour, en deuil par la mort du duc d'Orléans, se décida à passer l'hiver dans les provinces du midi ; le désir de rester le plus près possible de Marie entra pour beaucoup dans cette décision de la part du roi. A force de lui répéter que rien ne pourrait altérer son sentiment pour elle, il était parvenu à lui persuader qu'un mariage politique n'y porterait nulle atteinte, et que son cœur n'appartiendrait jamais qu'à elle.

Cette belle part suffisait à Marie; et pourtant elle ne vit pas arriver sans frémir l'époque fixée pour l'entrevue solennelle des deux rois. En vain le comte de Guiche, qui avait suivi son père à Madrid, lui écrivait que l'Infante n'avait rien de ce qui devait distraire d'une grande passion ; sa jeunesse, le prestige attaché à son rang, à sa naissance, le faste qui l'entourait, l'extrême désir qu'elle avait de plaire à un jeune roi dont elle raffolait déjà sur la simple vue de son portrait, tout cela remplissait l'âme de Marie de noirs pressentiments.

Cependant la mort inattendue du second prince d'Espagne, fit supposer un moment que la demande faite par le maréchal de Gramont ne serait plus accueillie. Mais la paix étant aussi urgente pour l'Espagne que pour la France, la mort de l'Infant n'empêcha point le traité de se conclure.

L'hiver fut rigoureux et long; il le parut encore plus aux habitantes du château de Brouage. Chaque matin Hortense et Marianne allaient épier sur la plage l'apparition de quelques unes de ces plantes marines

qui annoncent le printemps. Marie seule semblait redouter le retour des beaux jours.

Une lettre du duc de La Rochefoucault fut le premier avertissement du sort qui l'attendait. Cet ami spirituel, à qui son naturel observateur et sa connaissance des caractères donnaient souvent la faculté de prédire les événements, croyait devoir éclairer sa jeune amie sur la marche que prenaient les affaires et l'issue qu'elles devaient avoir pour elle.

« Ne vous flattez pas, ajouta-t-il, de voir le roi avant son mariage ; je sais très-positivement par le prince de Conti, votre cousin, que, malgré tous vos titres à accompagner la cour à Saint-Jean-de-Luz, il a été décidé que vos jeunes sœurs n'y viendraient point, pour que vous ne fussiez pas seule exceptée. Je ne vous plains pas de cette mesure de prudence qui prouve assez votre empire, et qui vous dispense d'être témoin d'une cérémonie où votre rôle serait embarrassant ; mais, dans ma fierté pour vous, je voudrais que cette résolution de rester à Brouage vînt de vous ; je voudrais plus encore, je voudrais qu'un sacrifice complet, éclatant, vous conservât l'estime et l'amour de celui que vous aimez ; je voudrais qu'un exil volontaire apprît à toute l'Europe ce que vous êtes et ce que vous ne voulez pas être ; je voudrais mêler le deuil des regrets à l'enivrement de toutes les vanités satisfaites, et faire pleurer le roi au moment même où le ciel l'unira à l'héritière de Charles-Quint, au moment où il donnera une reine et la paix à la France. Vous n'êtes pas libre de suivre ce conseil, me direz-vous ; il vous a fait jurer de ne point quitter la France, de vous

dévouer à lui, quelque événement qu'il arrive. Ce serment est le prix de la soumission dont il fait preuve aujourd'hui, et vous pensez que la gloire de l'avoir amené à un si noble sacrifice vous absoudra du crime d'être encore aimée. Détrompez-vous; on oubliera, on niera même ce qu'on doit à votre noble condescendance, à votre dévouement aux intérêts du roi et de l'État; vous ne serez plus aux yeux de tous que la rivale détestée d'une jeune reine par qui vont passer toutes les grâces de la cour, et qui sera par cela même l'objet de toutes les adorations; croyez-moi, laissez passer ces moments d'enthousiasme, ce délire d'intérêt personnel qui agite tous les cœurs à chaque changement dans l'État, jusqu'au jour où les espérances déçues ramènent à la raison et à la justice; alors vous reviendrez forte de tous les avantages que vous possédez, et que nul n'osera contester; vous reviendrez parée du triomphe que vous aurez remporté sur un jeune prince, sur vous-même, et l'on vous reverra occuper à la cour la place la plus honorable, la seule digne de vous : celle de la noble et chaste amie d'un grand roi. »

La lecture de cette lettre jeta l'alarme dans le cœur de Marie; elle avait trop d'esprit pour n'être point frappée des raisons puissantes qui motivaient le sage conseil de son ami; elle devinait ce qu'il n'osait dire, et ses prévisions dépassaient peut-être toutes celles du duc de La Rochefoucault; mais une lettre du roi, arrivée un moment après, détruisit sans peine l'impression causée par la première; Marie, de nouveau confiante dans un amour qui bravait l'absence et tant

d'autres autorités réunies, fidèle à sa promesse, répondit à son ami qu'il avait raison ; qu'elle ne trouvait pas une objection à opposer au conseil qu'il lui donnait ; que le sort qui l'attendait se montrait à elle à travers un crêpe funèbre, mais qu'il ne dépendait pas d'elle de s'y soustraire.

Ainsi, dans l'aveuglement d'une grande passion, on érige ses faiblesses en arrêts du destin ! que de fois on se dit *condamné* à ce qu'on est libre de ne point faire !

## XLIV

Le mois de mai étalait toutes ses richesses, l'air était embaumé, les flots se jouaient sur la grève, et Marie, pensive, contemplait ces merveilles du printemps ; lorsque tout à coup retentit le canon de la forteresse : c'était la nouvelle de la conclusion du traité ; c'était la paix, c'était une jeune reine que le canon annonçait à la France.

A ce bruit tout fut en rumeur dans le château, grands et petits, vieux et jeunes, chacun parlait de l'événement en termes emphatiques, comme si le roi pouvait les entendre et récompenser les flatteries dont on l'accablait à ce sujet.

Un courrier du cardinal Mazarin, expédié à madame de Venelle, apprit aux habitants de Brouage que la cour avait quitté Toulouse pour se rendre à Bayonne, et de là à Saint-Jean-de-Luz où le roi d'Espagne arriverait incessamment, accompagné de l'Infante et de tous les seigneurs de sa cour. A entendre le courrier,

rien n'égalait la magnificence des préparatifs de cette entrevue royale et nuptiale ; un palais improvisé sur la frontière des deux royaumes, dans l'île des Faisans, réunissait déjà tout ce que le vieux luxe de l'Espagne et la riche élégance française offraient le plus remarquable. Dans ce pavillon magique, jeté sur un pont, et destiné à la conférence de deux rois, l'orgueil mutuel des deux cours avait si minutieusement combattu pour ses droits, que ce séjour était le vrai temple de l'égalité.

On y arrivait d'Espagne et de France par deux galeries parfaitement semblables, deux portes, deux fenêtres, deux fauteuils, deux tables ; sur chacune étaient deux horloges, deux écritoires ; enfin, comme le dit mademoiselle de Montpensier, tout y était égal et mesuré, et, pour être arrivé à ce niveau parfait, à ce sublime résultat des grands intérêts de l'étiquette, Dieu sait que de difficultés il avait fallu vaincre.

Ces récits, passant de bouche en bouche, arrivaient à Marie ; on la voyait pâlir en les écoutant ; mais nulle plainte, nulle réflexion amère ne trahissait le fond de sa pensée. A cette époque chaque jour amenait une nouvelle surprenante. Celle du retour du prince de Condé à Paris avait été suivie immédiatement de la nouvelle du rétablissement du roi d'Angleterre dans ses États, et l'on répandait le bruit que Charles II avait demandé au cardinal Mazarin la main de sa nièce Hortense de Mancini. Les mémoires du temps affirment cette proposition, et s'accordent à dire que le cardinal refusa cet honneur. Si sa sœur avait été couronnée reine d'Angleterre, que de chances pour l'élévation de Marie !

Le roi lui manda ce grand événement dès son arrivée à Bayonne, et se plut à lui donner tous les détails des nouvelles difficultés qui s'élevaient entre don Louis de Haro et le cardinal, à propos de plusieurs villages que les Espagnols demandaient à la France ; ces difficultés étaient de nature, disait Louis XIV, à amener une rupture complète.

— S'il en est ainsi, je n'aurai rien à me reprocher, ajoutait-il, j'obéirai au ciel, qui veut que je sois tout à Marie.

En effet, le cardinal tenait bon, les deux cours commencèrent à s'alarmer ; on murmurait déjà de part et d'autre ; on se disait à l'oreille que le mariage pourrait bien se rompre, mais le roi d'Espagne, qui ne le craignait pas moins que sa sœur, prit le parti de s'en rapporter à l'arbitrage du cardinal Mazarin ; ce noble procédé devait tout concilier. Ce fut l'affaire d'une dernière conférence, dans laquelle on décida du jour et du cérémonial des noces.

Pendant ce temps, Marie, dans le délire d'une espérance qu'elle n'avait pas encore osé concevoir, attendait de minute en minute la lettre qui devait lui ouvrir le ciel, ou la laisser gémissante sur terre.

Cette lettre n'arriva point.

Ici nous reconnaissons notre impuissance à peindre les tourments d'une attente inquiète, puis cruelle, puis désespérée. Ces jours passés en entier les yeux fixés sur une route où, de loin, chaque objet confus vous semble le courrier que vous espérez, où chaque nuit le bruit de la feuille qui tombe, du vent qui gémit, vous semble être celui des pas qui vous cherchent, de la voix qui vous appelle, supplice affreux qui brûle le

sang, qui dévore le cœur... et qu'on regrette encore.

— Tu le vois, disait Hortense à Marie en lui montrant des troupes qui défilaient, on remplace les régimens qui étaient ici par des régiments suisses ; on a déjà changé toute la garde du château ; je n'ai rencontré ce matin que des visages nouveaux ; madame de Venelle vient de me dire que nous serions quinze jours sans recevoir personne, pas même nos voisins, ses amis de La Rochelle, avec qui elle aime tant à caqueter sur tout ce qui se passe à la cour ; pendant ce temps, aucune lettre ne parviendra ici ni n'en sortira. Nous sommes décidément en état de siége. Ainsi l'ordonne mon oncle.

— Mais le roi ! demanda vivement Marie...

Puis, étonnée de sa question, à laquelle Hortense ne pouvait répondre, elle cacha sa tête entre ses mains et fondit en larmes.

Un jour que Marie, oppressée par la douleur, était sortie de grand matin de sa chambre pour aller respirer l'air du jardin, elle remarqua en passant par le salon une lettre toute grande ouverte, sur sa table à ouvrage. Elle pensa avec raison que cette lettre avait été mise là pour qu'elle la lût.

Cette lettre d'une amie que madame de Venelle avait à La Rochelle, commençait ainsi :

« Comme je sais l'intérêt que vous prenez avec toute la France au grand événement qui se passe, je vous envoie cette relation d'une femme de mes amies qui est attachée à la reine-mère, et plus qu'une autre à portée de tout voir et de tout savoir. »

Suivait la relation ainsi conçue :

« Le roi d'Espagne était arrivé à Fontarabie le 3 juin. Don Louis de Haro, ministre d'Espagne, devait épouser l'Infante au nom du roi. L'évêque de Fréjus devait être témoin ; je voulus aller voir cette cérémonie et la cour d'Espagne. Mademoiselle eut la même curiosité et voulut y aller cachée ; je la rejoignis à Fontarabie. Là comme nous arrivâmes sur les bords d'Andaye, nous trouvâmes des barques que le roi d'Espagne, qui savait que les dames y devaient aller, y avaient envoyées ; j'étais avec mesdames de Colbert et de Lionne ; de là nous fûmes conduites à l'église. A dire le vrai, je fus étonnée de voir en ce lieu, et dans une si célèbre journée, une si grande solitude. Nous nous mîmes dans le chœur, à côté des degrés du grand autel, d'où nous voyons la courtine du roi d'Espagne, c'est-à-dire le lieu où il se met pour entendre la messe. A côté de la courtine, il y avait un grand banc, couvert aussi de tapis de Turquie, pour les grands d'Espagne. Mademoiselle arriva un peu après nous, qui se mit parmi les autres, mais comme on savait qu'elle y devait venir, quelques-uns et même des prêtres me demandèrent où elle était ; ces prêtres s'occupèrent à m'entretenir ; je leur parlai espagnol, ils y répondirent, et même j'ose dire qu'ils me parlèrent en des termes un peu trop galants pour des prêtres : mais l'air corrompu du pays le veut ainsi. Au bout d'une demi-heure, le roi d'Espagne arriva avec l'Infante, qu'il menait à sa main gauche. Ils n'étaient pas suivis d'un grand nombre de personnes, ni avec appareil, car le roi d'Espagne a peu de gardes, et le bruit des tambours et des trompettes ne l'accompagne pas comme le nôtre. Ils se placèrent tous deux dans cette courtine, et l'Infante se

mit à la gauche du roi son père. Dès le premier moment que je vis cette princesse, elle me parut belle... »

En cet endroit les yeux de Marie s'obscurcirent de larmes. Elle interrompit un moment sa lecture; puis, s'ordonnant du courage, elle continua :

« Le roi d'Espagne me parut avoir la physionomie pleine de bonté! Le rideau de la courtine, du côté où nous étions, resta ouvert pour favoriser Mademoiselle, que ce roi regarda souvent. Les grands se mirent sur les bancs préparés pour eux. Don Louis le premier, puis le duc de Medina de las Torres, le marquis de Mondejan, le marquis de Siche et les autres. La messe étant dite, l'évêque de Pampelune, revêtu de ses habits pontificaux, s'approcha du lieu où étaient le roi et l'Infante. Don Louis et l'évêque de Fréjus s'en approchèrent aussi, et l'Infante s'étant un peu avancée, alors on lut la procuration du roi notre maître, et ensuite l'évêque les maria. Quand il fallut dire ce *oui* si redoutable pour des personnes de cette naissance, elle fit une grande révérence au roi son père, puis le prononça modestement; la seconde fois elle le dit un peu plus haut, et la cérémonie étant tout à fait achevée, elle se mit à genoux devant le roi son père, qui, en l'embrassant tendrement, la releva, ayant des larmes aux yeux, et cela nous les fit venir aussi.

» L'Infante est petite, mais bien faite; elle nous fit admirer en elle la plus éclatante blancheur; ses yeux bleus nous parurent beaux et nous charmèrent par leur douceur et leur brillant. Nous célébrâmes la beauté de sa bouche et de ses lèvres un peu grosses et vermeil-

les. Le tour de son visage est long, mais étant rond par en bas, il nous plut; ses joues un peu grosses, mais belles, ont eu leur part de nos louanges; ses cheveux sont d'un blond argenté qui convient entièrement aux belles couleurs de son visage. A dire le vrai, avec une plus grande taille et de plus belles dents elle mériterait d'être mise au rang des plus belles personnes de l'Europe. Sa gorge nous a paru bien faite et assez grosse, mais son habit était horrible.

» Après avoir vu marier la nouvelle reine et après lui avoir fait notre cour, nous sommes revenus a Saint-Jean-de-Luz, dire à la reine que nous avions trouvé la reine sa nièce digne de ses désirs. Nous lui en fîmes le portrait, et notre narration augmenta l'impatience qu'elle avait de la voir.

» Le lendemain, la reine devait aller satisfaire son désir, suivie seulement de sa dame d'honneur, selon qu'il avait été convenu entre le roi et elle, et le roi son père, et la reine sa nièce, afin de jouir plus en repos du plaisir de se voir encore une fois dans leur vie. Monsieur seulement devait aller avec elle. Le roi devait se montrer à cheval à l'Infante-reine, par les fenêtres de la salle où elle serait avec la reine, mais son impatience changea ce premier dessein.

» La reine arriva à la conférence avant le roi son frère, à cause qu'il avait été retenu à Fontarabie par la visite du duc de Créqui, qui fut de la part du roi porter à notre jeune reine, non les pierreries de la couronne, mais celles que le roi lui donnait pour son présent de noces qui fut fort beau. Le roi d'Espagne étant arrivé, la reine et lui s'embrassèrent. Le roi, son frère, plus gravement que la reine, car elle voulut le baiser,

mais il releva sa tête si loin, que jamais elle ne put l'attraper; la reine sa nièce se jeta à genoux devant elle; elle fut longtemps à lui demander sa main qu'elle n'obtint pas; mais, au lieu de la main, la reine l'embrassa tendrement. Leur conversation fut bonne, tendre et empressée du côté de la reine, mais trop grave du côté du roi son frère; le cardinal Mazarin s'approcha de Leurs Majestés, et leur dit qu'il y avait un inconnu qui était à la porte et qui demandait qu'on lui ouvrit. La reine, avec le consentement du roi son frère, lui ordonna de laisser voir cet étranger. Le cardinal et don Louis, laissant la porte à demi ouverte, donnèrent moyen au roi de voir l'Infante-reine ; mais parce qu'il fallait aussi qu'elle le vit, ils prirent soin de ne le guère cacher. Ils n'eurent pas grand'peine de le montrer à celle qui le regardait avec des yeux tout à fait intéressés à sa bonne mine, parce que sa belle taille le faisait surpasser les deux ministres de toute la tête. La reine rougit en voyant paraître le roi son fils, et la jeune reine encore plus en le considérant attentivement. Le roi d'Espagne sourit en disant à la reine qu'il avait un beau gendre.

» Après que le roi eut regardé l'Infante-reine, il alla se poster au bord de la rivière pour la voir embarquer ; il dit à M. le prince de Conti et à M. de Turenne, en sortant, que d'abord la laideur de la coiffure et de l'habit de l'Infante l'avait surpris, mais que, l'ayant regardée avec attention, il avait connu qu'elle avait beaucoup de beauté, et qu'il comprenait bien qu'il lui serait facile de l'aimer. »

Marie n'en lut pas davantage. Ses forces étaient

épuisées, elle rentra chancelante dans sa chambre, et perdit pour quelques instants le sentiment de son malheur ; quand elle se ranima, la voix de madame de Venelle, qui était dans le salon voisin, frappa son oreille.

— Elle vient voir si j'ai lu ma sentence, pensa-t-elle, et cette idée ravivant sa fierté, elle se sentit prise tout à coup du noble sentiment qui rend l'innocent condamné si imposant aux yeux qui viennent contempler son supplice.

## XLV

— Pardonnez-moi de vous importuner de si bonne heure, dit madame de Venelle en entrant chez Marie, mais je reçois à l'instant même de Son Eminence l'ordre de nous rendre sur-le-champ à Paris, et je viens vous prévenir que tout sera prêt dans deux heures pour notre départ.

— Il suffit, répondit Marie avec calme, et elle sonna une femme de chambre pour lui commander de faire faire ses malles.

Madame de Venelle restait là debout, comme pour attendre les questions que devait naturellement lui adresser Marie, sur la cause de ce départ subit ; mais mademoiselle de Mancini serrait plusieurs papiers dans une cassette d'écaille et d'or, et ne paraissait pas s'apercevoir de la présence de la gouvernante.

— Ah ! quel bonheur ! dit en accourant Hortense, nous allons revoir Paris, la cour, la ville, nos amies.

Est-il bien vrai, madame? ajouta-t-elle en s'adressant à madame de Venelle.

— Oui, ma chère enfant; la reine-mère, reprit madame de Venelle en appuyant sur ce titre que personne ne donnait encore à Anne d'Autriche, la reine-mère, regrettant beaucoup de ne pas vous voir témoins des cérémonies du mariage, veut au moins que vous assistiez aux fêtes qui seront données à Paris, lorsque la jeune reine y fera son entrée; ce sera, dit-on, la plus magnifique chose du monde. Mais vous aurez le temps de vous faire faire de belles parures, car Leurs Majestés traverseront lentement la France; chaque ville voudra les fêter. Le roi doit laisser quelques jours la cour à Saint-Jean-d'Angély, pour venir visiter seul le port de La Rochelle et coucher ici, où Son Eminence lui ménage une réception digne d'un si grand prince.

En entendant ces derniers mots, Marie sentit un froid mortel circuler dans ses veines; elle fut obligée de s'asseoir.

— Il va venir ici, pensa-t-elle, et c'est pour cela que l'on m'en fait partir!... et pas un message... pas un mot de lui!... toutes mes lettres sans réponse!... se peut-il qu'il soit ainsi changé pour moi!... quel crime ai-je commis? Par quelle atroce calomnie est-on parvenu à altérer sa confiance, son amour pour moi!... Non, tant de passion ne peut s'éteindre subitement... il m'aime encore, et c'est pour ne pas profaner cet amour qu'il ne m'en parle pas au moment de jurer sur l'autel d'en aimer une autre... N'ai-je pas moi-même exigé de lui ce cruel sacrifice?... ne fallait-il pas s'y résigner, sous peine d'en

être séparée pour jamais? L'exil, la mort, voilà les fruits que je devais recueillir de sa résistance... Ah! c'est peut-être pour me sauver qu'il feint de me délaisser ainsi... Il ne sait pas que cette pitié me tue; que je donne à sa prudence les noms les plus odieux; que je le soupçonne de parjure, d'ingratitude, de lâcheté... d'inconstance... Ah! ce dernier crime est le plus grand de tous... Mais non, je n'y veux pas croire.

Alors d'horribles idées de vengeance venant assaillir l'esprit troublé de Marie, elle se leva et sortit précipitamment de la chambre. Madame de Venelle, effrayée, la suivit; Marie, devinant sa pensée, la rassura, en lui disant avec calme qu'elle allait prendre l'air sur la plate-forme, tandis qu'on disposerait tout pour leur départ.

Cependant elle voulait que le roi fût frappé d'un souvenir de leur amour, s'il venait à visiter la chambre qu'elle allait quitter, et où elle avait passé tant de nuits dans les larmes. Elle suspendit au porte-montre de sa cheminée un petit médaillon d'or émaillé, garni de perles, que lui avait donné Louis XIV; elle ôta la boucle de cheveux que contenait ce médaillon, et la remplaça par une mince feuille de papier, où elle traça ce peu de mots :

« En entrant ici où tout vous parlera de l'amour de Marie, songez qu'elle se meurt d'inquiétude et de douleur en attendant un souvenir de vous. »

La fille de l'intendant, dont la générosité de mademoiselle de Mancini lui avait fait une amie dévouée, lui promit de veiller à ce que le médaillon restât à la

cheminée où il était accroché et de le cacher simplement aux yeux du cardinal Mazarin, s'il venait au château avant le roi.

A demi confiante en ce talisman qui devait rappeler au roi tant de doux serments, Marie partit du Brouage avec les espérances et les regrets d'un prisonnier qui ne sait pas le sort qu'on lui réserve : est-ce la liberté, l'honneur, la honte, ou l'échafaud ?

Ce silence du roi, ce refroidissement d'une passion qui lui avait fait braver les puissances les plus redoutables; son ministre, sa mère, sa gloire et l'opinion publique; cette léthargie subite d'un cœur jeune et amoureux, était l'ouvrage d'un de ces hasards qui disposent souvent des plus grandes actions de ce monde.

Le maréchal de Gramont, après avoir terminé avec succès sa haute mission à la cour d'Espagne, vint en recevoir à Toulouse les compliments de la cour, et présenta au roi son neveu, le marquis de Péguilain, officier de mérite, qui s'était fait distinguer dans la dernière campagne. La bonne grâce, l'esprit enjoué, les qualités brillantes de M. de Péguilain, et, par-dessus tout, cette brusque flatterie qui plaît tant aux souverains et qui a tout l'attrait d'une franchise agréable, séduisirent Louis XIV à tel point, que la conversation de M. de Péguilain lui devint bientôt indispensable; rien n'égale l'entraînement d'une conversation facilement spirituelle ; on se croit obligé de mettre en confiance la part que l'autre met en esprit; on veut le payer, par l'intérêt d'une confidence, du plaisir que donnent ses saillies. De là vient le tort de se livrer sans réserve aux gens qui nous amusent; les aveux faits par bavardages donnent plus de droits que les

autres : quelle discrétion peut-on exiger d'un causeur? il faut donc en faire un ami pour acheter son silence, et c'est ainsi qu'à la cour on monte de l'état d'amuseur au grade de confident, puis à celui de favori.

Le roi n'avait alors pour écouter ses plaintes, ses projets, ses soupirs amoureux, que le fidèle prince de Marsillac. Le comte de Vivonne et Mancini étaient tous deux exilés de la cour, et n'y devaient reparaître que lorsque le mariage du roi serait à la veille de s'accomplir, et le roi en était réduit à vivre sur ses idées, car le prince de Marsillac serait plutôt mort que de lui en fournir une, et que d'oser le contrarier en rien sur ce qu'il méditait de faire. Cette approbation imbécile du courtisan modèle doit être un des plus grands supplices attachés à la royauté, et l'on conçoit le plaisir qu'éprouve un malheureux despote à s'entendre blâmer avec grâce et gronder même avec cette véhémence courageuse qui semble dire : « Je me perds sans doute, mais je préfère votre intérêt au mien. »

C'est par ce procédé que le marquis de Péguilain (1) arriva à dépasser tout ce que la faveur avait accordé jusque là à ses élus. L'essai de ce talent qui devait le placer si haut se fit aux dépens de Marie de Mancini ; son expérience en amour faisait autorité ; il commença par avoir l'air sensiblement ému des tourments amoureux dont le roi cachait mal le supplice ; puis il arriva bientôt à lui prouver qu'il serait plus malheureux encore, si tous les obstacles qui s'opposaient à ses vœux s'aplanissaient tout à coup.

— A votre âge, sire, disait-il, on se trompe de si

(1) Depuis duc de Lauzun.

bonne foi, on croit si bien qu'il n'y a qu'une femme au monde, qu'on ne peut la perdre sans mourir, que l'oublier surtout est impossible; puis l'on est tout étonné un beau jour de ne plus trouver cette femme jolie, de la voir sans plaisir, de lui parler sans émotion, de ne plus l'aimer enfin, et cela sans que la pauvre créature ait rien à se reprocher, sans qu'elle ait changé d'attraits ni d'amour; non, la fièvre est passée, voilà tout, et le seul point qui distingue dès-lors cette femme des autres, c'est l'impossibilité où elle est de jamais vous rendre cette fièvre.

— Cela peut être vrai pour vous, mais cela ne le sera jamais pour moi, répondit le roi, je sens que cette habitude de mon cœur ne saurait se perdre; j'ai trop souvent tenté de la combattre pour n'être pas certain de sa puissance.

— Et voilà le mal : combattre sa passion, c'est vouloir l'éterniser, sire; c'est un ennemi dont le temps seul triomphe; et comme ce triomphe n'est jamais douteux, il faut agir en conséquence, et ne pas se forger de chaînes dont le poids doit être un jour insupportable. Ah! si j'osais raconter à Votre Majesté mes premières folies, elle verrait combien il faut souvent bénir le ciel des obstacles infranchissables qu'il daigne mettre à nos vœux insensés.

La curiosité du roi, ainsi excitée, M. de Péguilain était sûr qu'on lui ordonnerait de raconter ses aventures amoureuses, et il en choisit une qu'il orna de son mieux de tous les détails qui pouvaient s'appliquer à la situation d'âme où se trouvait le roi. Il n'est guère de jeune homme qui n'ait éprouvé un amour effréné pour une femme placée dans une classe fort au-dessous

de la sienne. L'apologue n'était pas difficile à trouver, et l'esprit du marquis n'épargna rien pour le rendre piquant.

— Eh bien, sire, ajouta-t-il en finissant, cet ange paré de toutes les vertus et les grâces célestes, cette femme à qui je voulais sacrifier mon rang, ma fortune, mon avenir, pour qui j'avais blessé en duel mon meilleur ami, pour qui je voulais braver la malédiction de mon père; huit jours de bonheur me l'ont montrée telle qu'elle était, pas plus méchante, pas plus laide qu'une autre, mais aimant les avantages de ma position relativement à la sienne beaucoup plus que moi-même; mais envieuse de toutes les femmes mieux nées qu'elle, offensée des moindres oublis, les regardant comme autant d'insultes faites à sa situation passée, m'accusant sans cesse de regretter les sacrifices que je lui avais faits, en exigeant de nouveaux, et m'accablant d'une mauvaise humeur inhérente à sa condition de parvenue ambitieuse, et, partant, mécontente. Alors l'ennui, ce grand vainqueur de tous les amours, vint tout à coup me rendre à la raison, j'allai me jeter aux pieds de mon père en le bénissant de n'avoir point consenti à ce que ce tourment de huit jours fût le supplice de toute ma vie.

Après avoir réfléchi quelques moments :

— Cette femme avait un mauvais naturel, dit le roi, voilà simplement ce que cela prouve.

— Je vous en demande pardon, sire; elle eût été une femme accomplie, si elle eût aimé un petit bourgeois comme elle; des idées d'ambition ne se seraient point mêlées à son attachement; elle n'aurait jamais pensé à devenir une femme de la cour. L'égalité dans

les conditions permet seule un lien durable, celui qui reçoit tout dans une association est trop humilié pour ne pas devenir tourmentant, et celui qui donne tout est trop prodigue pour n'être pas exigeant.

— A ce compte, les rois seraient bien mal partagés, ce me semble.

— Ils en sont réduits au plaisir, j'en conviens, et tous les ennuis sublimes d'une passion amoureuse leur sont interdits : croyez, sire, qu'en cela le ciel leur épargne la plus grande humiliation humaine ; car il n'est rien de plus triste que la découverte du vrai en amour ; la misère qui se trouve au fond de tous les sentiments exaltés est si désolante ! ne plus retrouver un souvenir, un regret, un désir, un battement de cœur pour celle qu'on ne pouvait approcher sans frémir de joie ! dont chaque mot était un arrêt du destin, le regard un ordre, le sourire une récompense ; la revoir, la reconnaître, la sentir encore animée des mêmes sentiments qu'elle inspirait, plus avide que jamais des témoignages de cette passion tant de fois jurée, et ne pouvoir lui faire l'aumône d'une émotion tendre, d'un sourire amoureux !

— Ah ! cette affreuse misère, s'écria le roi, n'afflige que les cœurs misérables, je sens par moi-même qu'une vive amitié peut succéder à l'amour.

— Sire, dit en riant le marquis, convenez que la comtesse de Soissons fait bien d'être la sœur de mademoiselle de Mancini.

A ces mots le roi ne put s'empêcher de sourire : sa bonne foi ne lui permettait pas de nier qu'il ne restait plus dans son cœur nulle trace de son amour pour Olympe ; mais aussi était-ce bien de l'amour, disait-il,

et le marquis de Péguilain lui affirma qu'il en était ainsi des sentiments les plus passionnés.

— Si Votre Majesté en doute, ajouta-t-il, qu'elle demande au duc de La Rochefoucault ce qui lui reste d'estime et d'amitié pour madame de Longueville, au duc de Guise, ce qu'il éprouve aujourd'hui pour mademoiselle de Pons, et à tant d'autres qui ont compromis leur fortune, leur gloire et leur vie pour une femme qu'ils s'étonnent d'avoir pu tant aimer.

Ces sortes d'entretiens se renouvelaient chaque jour, et Louis XIV en sortait sinon convaincu, du moins fort ébranlé dans ses idées de constance ; lorsqu'un homme amoureux a conçu un instant qu'il pouvait cesser de l'être, sa maladie est bien près de sa guérison. A ce trouble, ces défiances de cœur, vinrent bientôt se mêler les agitations d'un grand événement politique, les vanités d'un mariage brillant, même pour un roi de France, la curiosité d'une nouvelle aventure, l'orgueil d'une nouvelle conquête, car il allait peut-être trouver dans cette princesse inconnue quelques préventions à vaincre, quelques vagues préférences en faveur d'un autre, et le projet d'en triompher était déjà une préoccupation rivale des plus tendres souvenirs. Les lettres écrites sous l'influence de cette préoccupation furent d'abord moins longues et plus contraintes, puis le trouble d'une conscience mal à l'aise s'y fit bientôt sentir : le roi s'étonna de chercher ses pensées en écrivant à Marie, et, pour se soustraire à la fatigue d'une correspondance qui n'avait plus qu'un faible intérêt pour lui, il se persuada que ce serait également insulter Marie et la future reine que de ne pas l'interrompre au moins pendant les

solennités du mariage. Ravi d'avoir trouvé cette raison de justifier son silence, il la manda à mademoiselle de Mancini en l'accompagnant de tout ce qui pouvait en adoucir la rigueur. Puis, fort de ce noble prétexte, il se livra tout entier à ses plaisirs présents, sans se croire ingrat pour ses plaisirs passés.

## XLVI

Pendant la longue route de Brouage à Paris, Marie vit, les yeux pleins de larmes, les habitants des moindres hameaux, comme ceux des grandes villes, occupés à élever des arcs de triomphe sur le passage que devait bientôt parcourir la jeune reine. C'était à qui parerait ses fenêtres de fleurs, de lampions, et la gaieté la plus vive présidait à ces apprêts de fête. Plus d'une fois le peuple, ayant reconnu la livrée du cardinal Mazarin, avait arrêté le carrosse où se trouvait Marie, pour demander des nouvelles de Saint-Jean-de-Luz, et si la cérémonie du mariage était toujours fixée au 9 juin, question à laquelle madame de Venelle s'empressait de répondre :

— Que les vœux de la France allaient être comblés, que le 9 juin verrait la bénédiction de la grande alliance tant désirée, et que la belle reine viendrait bientôt recevoir les hommages de ses sujets.

Alors les cris de vive le roi, vive la reine, vive le cardinal, accompagnaient les carrosses jusqu'à l'autre porte de la ville.

A leur arrivée à Paris, ce fut pis encore : la barrière

était encombrée par la quantité de charpentes qui arrivaient de tous côtés et devaient servir à élever un trône et des gradins où la reine, au milieu de tous les seigneurs et dames de la cour, recevrait les salutations des différents corps de l'État, avant de faire son entrée solennelle à Paris.

A la vue de ces apprêts somptueux, de ces joies ennemies, il faut se figurer les tortures qu'éprouvait Marie, car on ne saurait les peindre. Renfermée dans le nouveau palais de son oncle, son unique consolation était de parcourir la vaste galerie où le cardinal avait réuni tant de chefs-d'œuvre de l'art, pour se rendre dans la chambre où elle avait vu pleurer Louis XIV; où ce roi, ivre d'amour pour Marie, s'était jeté aux pieds de son ministre pour le supplier de l'unir à elle; éblouie par l'éclat de ces souvenirs, elle se flattait un moment de les voir revivre. On a tant de peine à croire au néant après la vie!!!

Pendant toute la journée du 9 juin, Marie ne sortit point de son oratoire; elle essaya de trouver du soulagement dans la prière, mais son orgueil blessé mêlait tant d'amertume à sa douleur, qu'elle accusait le ciel plus qu'elle ne l'implorait. Un amour humilié dénature l'âme la plus noble, et peut rendre criminelle la plus innocente. Un vœu infernal se glissa dans les prières que Marie adressait au ciel : elle lui demanda de s'opposer de toute sa puissance à l'accomplissement du mariage royal, et rêva un instant la mort de sa rivale comme le plus grand bienfait qu'il pût lui accorder.

Le cardinal Mazarin, comptant sur un mouvement de dépit de la part de Marie, avait choisi cette occasion pour lui proposer un mariage brillant. Le connétable,

prince Colonna, demandait sa main, et Mazarin la suppliait de prendre en considération d'être une des plus grandes dames romaines. Mais mademoiselle de Mancini avait répondu par un refus positif, plus fière ce qu'elle perdait que de tout ce qu'on pouvait lui offrir.

Lorsque les vitres du palais Mazarin tremblèrent au bruit du canon qui annonçait la célébration du mariage du roi et de la reine, fait par l'évêque de Bayonne à à Saint-Jean-de-Luz, Marie se sentit défaillir. Une lettre de son frère vint lui rendre un peu de courage; il avait été rappelé d'exil, ainsi que son ami le comte de Vivonne. et le roi l'avait nommé le premier pour porter la queue de la robe de mademoiselle de Montpensier à la grande cérémonie. Cette rentrée en grâce prouvait qu'on avait l'intention de bien traiter toute la famille Mancini. La reine-mère, disait Mancini, a décidé que, pour laisser le temps de faire les préparatifs de la fête que la ville de Paris doit donner à la reine le jour de son entrée solennelle, la cour irait s'établir à Vincennes après avoir passé quinze jours à Fontainebleau, et que là on présenterait à la reine les personnes les plus marquantes de la cour. Les jeunes nièces du cardinal étaient toutes les trois inscrites sur la première liste.

— On veut te revoir, ajoutait Mancini, que d'avenir dans ce désir imprudent!

Et cet avenir de vengeance et de honte que la pensée de Marie avait si souvent repoussé avec horreur, l'excès du malheur en faisait une espérance! ô corruption involontaire! dégradation inévitable, fruits amers et empoisonnés de l'amour d'un roi...

Bientôt une lettre de madame la duchesse de Noailles, dame d'honneur de la reine, annonça à mesdemoiselles de Mancini qu'elles auraient l'honneur d'être présentées à la reine par la comtesse de Soissons, leur sœur, et la princesse de Conti, leur cousine, le dimanche suivant, au sortir de la grand'messe.

Dès qu'un sentiment cesse d'être vertueux, il tombe dans toutes les agitations de la vanité et les petitesses de la coquetterie; on pêche pour plaire, comme on vole pour vivre, et les plus mesquines combinaisons se mêlent aux réflexions d'un esprit supérieur; on dirait que l'âme, semblable à la fleur du magnolia, ne peut quitter les sommités où le ciel l'a placée, sans tomber dans la poussière et devenir la proie des insectes dévorants.

Marie s'inquiéta de sa parure, comme si de ce grand intérêt dépendait le destin de sa vie. Elle voulut que la magnificence de son habit de cour eut quelque chose de royal, tant le dépit fait commettre de fautes contre le bon goût; au lieu de se rendre intéressante et remarquable par une noble simplicité, comme c'était son usage, elle s'assimila maladroitement à la foule de femmes dont la richesse des vêtements écrasait la grâce naturelle. Ainsi le premier inconvénient de la défiance de soi-même en amour est dans les efforts malheureux qu'on fait pour s'embellir.

Lorsque Marie arriva à Fontainebleau, de longues insomnies avaient flétri ses traits; mais, loin de s'alarmer de ce changement qui donnait un charme de plus à l'expression de son visage, elle pensa que ces traces de douleur apprendraient au roi tout ce qu'elle avait souffert; il fallut l'excès du courage qu'elle s'était im-

posé pour supporter les émotions violentes qui l'attendaient dans cette journée. Elle devina aux chuchotements des gens de la cour que chacun se demandait comment elle allait être accueillie.

On compta les personnes qui allèrent lui parler. Le duc de La Rochefoucault et le prince de Marsillac furent les premiers. Vinrent ensuite le maréchal de Gramont, le comte de Guiche, le chevalier de Gramont; et le duc de Guise vint lui présenter le chevalier de Lorraine, du même ton qu'il l'aurait fait six mois auparavant. Le trouble de Marie l'empêcha de reconnaître cet héroïsme de cour. Elle leur sourit pourtant, mais ce sourire était celui du mourant qui remercie des vains soins donnés à son agonie.

Sa fierté se soutint sans peine contre les sourires malins et les exclamations moqueuses. Mais lorsque la reine passa près d'elle, en sortant de la chapelle pour se rendre dans la galerie de Henri II, elle eut besoin de s'armer de toutes les forces de la haine pour maîtriser son émotion, car la vue de cette reine jeune et fraîche, dont les yeux doux et tendres exprimaient un bonheur pur, devait livrer son âme aux tortures de la jalousie. Ses amis, par pitié, pensait-elle, lui avaient peint sa rivale petite, presque laide, sans physionomie, incapable d'inspirer de l'amour. Ce portrait peu flatté ne manquait pas de ressemblance; mais la jalousie pare aussi bien que l'amour, et la femme que l'on redoute semble toujours trop belle. Marie devina que celle-ci était bien assez séduisante pour rendre un jeune roi infidèle. Mais ce lieu magnifique, cette cour brillante, lui rappelaient tant de succès, une préférence si absolue, des soins si passionnés, enfin tant d'amour,

qu'il lui semblait impossible que ce feu sacré fût éteint pour jamais.

Le roi, accompagné de Le Nôtre, s'était rendu de la chapelle dans le parc pour y admirer les travaux qu'il avait ordonnés pendant son absence, et que son architecte avait fait exécuter avec le *grandiose* qui caractérise encore nos jardins royaux. Le roi, enchanté du dessin des nouveaux parterres qui entouraient le canal, rentra au château pour engager la reine à les venir voir avant l'heure des présentations; mais cette heure était arrivée, et la reine se plaignait tacitement qu'il ne vînt pas l'aider à recevoir toutes ces inconnues. Il arriva à l'instant même où la princesse de Conti et la comtesse de Soissons présentaient à la reine mademoiselle de Mancini. Il la salua sans marquer de surprise, lui demanda des nouvelles du cardinal, qu'un accès de goutte retenait à Vincennes, échangea quelques mots avec la comtesse de Soissons, puis se mit à saluer de même les autres dames que l'on présentait à la reine, et à leur adresser ces riens obligeants qui font aux souverains la réputation d'être aimables et galants.

Marie crut rêver. Il lui sembla que ce roi, si tranquille à son aspect, n'était pas celui dont les yeux brillaient de joie dès qu'il l'apercevait. L'expression de ce beau visage, en s'attiédissant, lui ôtait toute ressemblance avec lui-même aux yeux de celle qui l'avait vu jusqu'alors animé d'un feu divin. Le son de cette voix chérie n'était pas moins méconnaissable pour elle. Ce n'était plus cette émotion communicative qui la faisait tressaillir au moindre mot; ce n'était plus cet accent à la fois implorant et redoutable qui arrivait droit à

son cœur pour y jeter le trouble et la joie; enfin ce n'était plus ce jeune Louis, tremblant d'espoir, heureux d'être aimé, ivre d'amour. C'était un roi, l'époux de l'héritière de Charles-Quint, un prince tout occupé de son pouvoir, de sa magnificence, de la possession d'une jeune princesse dont l'adoration pour lui flattait son amour-propre au point de lui faire croire qu'il l'aimait. C'était Louis XIV fier de son autorité, naïvement inconstant et parjure involontaire comme il l'a été si souvent depuis. Enfin il ne restait plus rien de celui qu'adorait Marie.

O vous à qui la mort a ravi ce que vous aimiez le plus au monde, vous qui nommez votre désespoir le plus grand de tous, remerciez Dieu de vous avoir épargné celui qu'éprouva Marie de Mancini, en retrouvant Louis XIV mort pour elle, et vivant pour tout ce qui n'était pas elle!... Qui peindra la stupeur de se voir tout à coup et sans raison, exilée d'un cœur où l'on régnait, et la flétrissante douleur de n'être plus désirée, écoutée, aperçue !... Le supplice plus cruel encore de renaître quelques moments à l'espoir, par l'impossibilité de croire à un tel changement, et de retomber aussitôt dans toute l'humiliation de la vérité; recourir après ses illusions pour les reperdre encore; épier un regard distrait; lui prêter un langage, puis s'avouer qu'il n'a rien dit; se ranimer et s'éteindre vingt fois par heure; frapper sans cesse de toute la force de ses souvenirs contre le marbre de l'oubli ; essayer tout, le dépit, la prière, la menace, l'infidélité même, sans faire naître une émotion, sans obtenir un reproche, une injure, ah! voilà l'enfer d'une femme, le premier de tous les désespoirs !

## XLVII

Les présentations terminées, le roi invita toutes les dames à accompagner la reine, qui devait suivre la chasse. Alors la reine-mère, le front radieux des délices du succès, s'approcha de Marie et lui parla d'un ton affectueux de l'*extrême* plaisir qu'elle avait à la revoir.

— C'en est fait, pensa Marie, il ne m'aime plus.

On se leva. Marie, joignant à toutes ses souffrances la crainte d'y succomber, redoutait plus que tout de se trouver mal devant cette cour, si heureuse de sa disgrâce. Elle profita du moment où toutes les femmes se disposaient à suivre la reine, pour prévenir la princesse de Conti et la comtesse de Soissons de son brusque départ.

— Quoi, vous ne voulez point assister ce soir au jeu de la reine? dit la princesse.

— Je ne saurais rester un moment de plus ici, répondit Marie; et voyant l'effet que produisaient ces mots, elle se hâta d'ajouter : il faut que nous nous rendions sur-le-champ à Vincennes, je viens d'apprendre que mon oncle y est fort malade.

La princesse, émue de l'altération du visage de Marie, et craignant autant qu'elle de voir ses forces trahir son courage, approuva son départ et le facilita en engageant le prince de Conti à accompagner sa cousine jusque dans la cour où se trouvaient les équipages du cardinal. Hortense et sa jeune sœur suivirent Marie; madame de Venelle, avertie par la princesse, vînt les

rejoindre, et toutes reprirent aussitôt la route de Paris; à quelque distance du château, il fallut s'arrêter pour laisser passer les calèches de la reine ; le roi la précédait à cheval, entouré de tous les seigneurs de sa cour, et causant avec le marquis de Péguilain, dont la faveur commençait déjà à donner de l'ombrage ; il était impossible de ne pas remarquer tous les brillants carrosses qui se rangeaient respectueusement pour laisser passer ceux de Sa Majesté ; d'ailleurs, la livrée du cardinal Mazarin ne laissait aucun doute ; ses nièces seules pouvaient être dans ce carrosse doré ; et le roi était venu si souvent causer à cette portière, sans doute il allait venir y saluer Marie; elle s'en flattait du moins. Ses ennemis eux-mêmes ne pensaient pas que le roi se dispensât de cette politesse; mais soit malice, soit hasard, le marquis de Péguilain se mit à raconter au roi quelque chose de si amusant que Louis XIV en fut captivé au point de ne rien remarquer de ce qui se passait sur la route. Arrivé à l'obélisque, et l'histoire achevée, le roi se retourna avant d'entrer dans une allée de la forêt et demanda quelles étaient ces personnes qui quittaient Fontainebleau avant la fin de la journée.

— Ce sont mesdemoiselles de Mancini qui retournent à Paris, sire, dit l'écuyer de service.

— Le cardinal serait-il plus malade ?

— Non, sire, le courrier qui vient d'arriver de Vincennes a dit qu'il allait beaucoup mieux.

— Ah ! j'en suis bien aise, reprit le roi.

Et il donna l'ordre de commencer la chasse; alors le marquis de Péguilain s'approchant, lui dit tout bas avec cette familiarité que Louis XIV n'a jamais tolérée que de lui :

— Eh bien, sire, vous ai-je trompé, l'incendie a tout dévoré; il ne reste plus rien de cet amour auquel Votre Majesté voulait tout sacrifier.

— Rien, c'est trop dire, reprit le roi, et mon amitié pour Marie....

— Est morte comme votre amour, sire.

En cet instant le cor sonna la royale et le roi partit au galop.

Marie était depuis un quart d'heure sans connaissance, et il fallut s'arrêter au prochain village pour lui donner des secours.

Le lendemain, se soutenant à peine, elle se fit conduire à Vincennes; là elle déclara à son oncle qu'elle consentait à épouser le prince Colonna, pourvu que ce mariage se fît sans délai, et que le cardinal écrivit sur-le-champ au roi pour demander son consentement. Malgré tant de preuves convaincantes, la malheureuse pensait encore que l'idée de la savoir à un autre réveillerait quelque sentiment jaloux dans le cœur de Louis. Le consentement du roi arriva bientôt, accompagné de riches présents pour la fiancée, et Marie marcha à l'autel comme on marche à l'échafaud, se parjurant par des serments que son cœur ne pouvait pas tenir. Dégradant son noble caractère par des projets de vengeance, par des petitesses orgueilleuses, indignes de son esprit; rendue altière par l'humiliation, coquette par l'abandon, insensée par le désespoir, sa vie n'a plus été qu'une chaîne de regrets, de fautes et de repentirs. Du haut rang où le sort l'avait placée, du rang plus éminent encore où le ciel l'avait élevée par le don des qualités les plus nobles, par un esprit lumineux, par un courage immuable, par un cœur brûlant et généreux,

cette femme née pour l'honneur et la gloire, est tombée dans la honte et le mépris. Après avoir fait retentir l'Italie et la France du bruit de ses actions scandaleuses, elle a été mourir inconnue, isolée dans un couvent de l'Espagne, laissant au monde le grand exemple d'une nature supérieure dégradée par une passion humiliée, par les tortures flétrissantes d'un abandon prévu, inévitable, enfin par tous les malheurs attachés à *l'amour d'un roi*.

# POST-FACE

Faire connaître le but moral d'un ouvrage est souvent en détruire l'intérêt; c'est pourquoi je place ici les motifs qui m'ont fait écrire *Marie de Mancini*.

Dans la longue et triste étude que j'ai faite des malheurs de la femme, je n'en ai point trouvé de plus cruel, de plus flétrissant, de plus inconsolable qu'un amour trop haut placé. Cette ambition, dont le succès même est un supplice, m'a toujours paru plus digne de pitié que d'indignation. Nos moralistes, nos grands prédicateurs, ont tonné contre elle de toutes les forces de leur éloquence, et lui ont prodigué tous les noms dont ils accablent les vices; et, malheureusement, ces saints plaidoyers contre les vanités du cœur n'ont pas privé nos rois d'une maîtresse; ces pompeux sermons ont converti celles qui n'étaient plus aimées? mais ont-ils jamais arraché à la séduction d'un amour royal la jeune fille que le prestige de la magnificence et des grandeurs commencait à éblouir? Hélas! non; la crainte des enfers est impuissante contre un espoir dé-

lirant. Le jeune âme, abusée par ce mirage d'amour, de pompe et d'élégance, par ce charme attaché au pouvoir, ne se doute pas des souffrances aiguës, continuelles, honteuses qui l'attendent dans le palais de la faveur. Son cœur, déjà perverti par l'espoir d'un bonheur éclatant, accepte avec courage tous les périls de la route pour arriver au but; elle se résigne d'avance aux remords d'une faiblesse coupable, en se disant : Un si beau triomphe vaut bien qu'on le paie par quelques douleurs; elle ne sait pas que ce triomphe est le signal de son martyre; qu'à dater de ce jour il n'y aura plus pour elle ni repos, ni confiance, ni plaisir; que l'instinct d'un abandon inévitable, commandé par l'ordre établi dans le monde, par cette loi immuable de l'orgueil social qui défend d'aimer longtemps ce qui vous est inférieur, que cette crainte trop fondée de voir l'égale préférée à la sujette, doivent bientôt la livrer à tous les supplices de la jalousie, à tous les dégoûts de l'humiliation.

Et ce martyr de l'amour trop haut placé, ce tableau affligeant que j'ai voulu peindre, ce n'est pas seulement aux femmes que le rang, la fortune placent auprès des trônes que je l'offre comme un préservatif : les séductions de la vanité sont de toutes les classes. Chaque condition a son roi. Le châtelain est le roi de la vassale, le maître est celui de la servante, l'homme de cour est le roi de la petite bourgeoise, l'artiste riche et célèbre est le roi de l'élève pauvre et encore inhabile; ainsi, je le répète, chaque condition a son cercle dont une femme ne peut sortir sans risquer son honneur et le bonheur de sa vie.

L'amour le plus robuste, celui qui peut braver tous

les obstacles, même les injures de la haine et les calomnies de l'envie, succombe au sourire dédaigneux de l'indifférence ; quel mari peut supporter patiemment l'accueil humiliant qu'on ne manque jamais de faire dans le monde à la jolie parvenue par l'amour de son mari? Laisse-t-on échapper une occasion de lui prouver que, sans la considération qu'on a pour ce nom usurpé, que sa naissance ou sa fortune ne la destinait point à porter, on ne la saluerait seulement pas! Ne lui ménage-t-on pas le déplaisir de voir et d'entendre chuchoter devant elle et à chaque instant l'histoire de son élévation, et les égards de famille ou d'anciennes relations qui obligent à la recevoir? Ne se sent-elle pas étrangère dans cette noble cotterie dont elle n'a ni l'aplomb ni l'impertinence; et les agaceries, l'espèce de camaraderie de ces femmes titrées envers son mari ne lui disent-elles pas clairement : « Lui seul est des nôtres. » Hélas ! lui-même ne tarde pas à se le dire aussi, et, les premiers feux de sa passion amortis, il retournera naturellement à ses habitudes, à ses liaisons ordinaires ; il a fait rompre sa femme avec toutes ses amitiés bourgeoises, il n'a pu parvenir à la faire admettre à partager les siennes; elle reste isolée entre la famille qu'elle a délaissée et celle qui la repousse; elle n'est plus qu'un devoir, une gêne pour celui qu'elle aime; elle le voit par degré s'affranchir d'elle, fuir sa présence et s'attacher à une autre. Si c'est un galant homme, il lui assurera un revenu convenable au nom qu'il lui laisse; alors elle vivra et mourra dans les larmes, ou, ce qui est pis encore, elle se consolera : on sait trop à quelle honteuse consolation un tel malheur expose une jeune et jolie femme.

Voilà donc la suite presque inévitable du succès que tant d'insensées désirent. Voilà le sort qui attend la plus heureuse; c'est ce sort déplorable que j'ai voulu signaler. On plaint Marie de Clèves, princesse de Condé (1), Gabrielle d'Estrées, mademoiselle de Fontanges, madame de Vintimille, la duchesse de Châteauroux, et tant d'autres victimes du poison que les envieux de la faveur prodiguaient aux maîtresses des rois; mais l'éclat de cette mort romanesque semble un attrait de plus : le péril annoblit la faiblesse. Comment avoir le remords d'un bonheur qui tue!

Ce n'est donc pas là le tableau qui puisse effrayer une âme noble. Mais celui d'un amour condamné, par un arrêt irrévocable, à passer par toutes les humiliations pour arriver au désespoir, ce tableau d'une jeunesse flétrie conduisant à une vieillesse honteuse; cette chute d'une âme pure, noble, fière, s'abîmant dans le vice par l'impossibilité de remonter à la vertu, voilà l'image désolante dont j'ai voulu effrayer ces tendres âmes trop souvent ambitieuses d'un amour malheureux, ou ces jeunes esprits vaniteux qui ont tant de peine à résister au prestige de la puissance. Si cette leçon historique arrachait à la séduction des grandeurs et à l'attrait d'un amour inégal une seule victime, j'en serais assez récompensée.

(1) Maîtresse de Henri III.

FIN

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

# COLLECTION MICHEL LÉVY. — Gr. in-18, 1 fr. le volume.

**A. Achard.** Parisiennes et Provinciales. Brunes et Blondes. Femmes bonnêtes. Dernières Marquises.
**A. Adam.** Souv. d'un Musicien. Dern. Souvenirs d'un Musicien
**G. d'Alaux.** L'Empereur Soulouque et son Empire.
**Achim d'Arnim.** (*Trad. Th. Gautier fils*). Contes bizarres.
**A. Assolant.** Hist. fantast. de Pierrot
**X. Aubryet.** Femme de vingt-cinq ans.
**E. Augier.** Poésies complètes.
**J. Autran.** Milianah.
**Th. de Banville.** Odes funambulesques.
**Ch. Barbara.** Hist. émouvantes.
**Roger de Beauvoir.** Chevalier de Saint-Georges. Aventurier. et Courtisanes. Hist. cavalières. Mlle de Choisy. Chev. de Charny. Cabaret des Morts.
**A. de Bernard.** Portr. de la Marquise.
**Ch. de Bernard.** Nœud gordien. Homme sérieux. Gerfaut. Ailes d'Icare. Gentilh. campagnard, 2 v. Beau-père, 2 v. Paravent. Peau du Lion. L'Ecueil. Théâtre et Poésies.
**Mme C. Berton.** Bonheur impossible. Rosette.
**L. Bouilhet.** Melænis.
**R. Bravard.** Petite Ville. L'honneur des Femmes.
**A. de Bréhat.** Scènes de la vie contemporaine. Bras d'acier.
**Max Buchon.** En Province.
**H. Blaze.** Musiciens contemporains.
**E. Carlen** (*Trad. de M. Souvestre*). Deux jeunes Femmes.
**L. de Carné.** Drame sous la Terreur.
**Emile Carrey.** Huit jours sous l'Equateur. Métis de la Savane. Révoltés du Para. Récits de Kabylie. Scènes de la vie en Algérie. Hist. et mœurs Kabyles.
**C. de Chabrillan.** Voleurs d'or. Sapho.
**Champfleury.** Excentriques. Avent. de Mlle Mariette. Réalisme. Souffr. du Prof. Delteil. Premiers Beaux-Jours. Usurier Blaizot. Souv. des Funambules. Bourgeois de Molinchart. Sensations de Josquin. Chien-Caillou.
*** Souvenirs d'un officier du 2me de Zouaves.
**B. Conscience** (*Trad. Wocquier*). Scènes de la Vie flamande, 2 v. Fléau du Village. Démon de l'Argent. Veillées Flamandes. Mère Job. Guerre des Paysans. Heures du Soir. L'Orpheline. Batavia. Aurélien, 2 v. Souvenirs de Jeunesse. Lion de Flandre, 2 v.
**Cav. Fleury.** Voyages et Voyageurs.
**C. Dantragues.** Histoires d'amour et d'argent.
**Comt. Dash.** Bals masqués. Jeu de la Reine. Chaîne d'Or. Fruit défendu. Château Africaine. Poudre et la neige. Marquise de Parabère.
**Général Daumas.** Grand Désert. Chevaux du Sahara.
**P. Deltuf.** Aventures parisiennes. L'une et l'autre.
**Ch. Dickens** (*Trad. A. Pichot*). Nev. de ma Tante, 2 v. Contes de Noël.
**Oct. Didier.** Mad. Georges. Fille de Roi.
**Alex. Dumas.** Vie au Désert, 2 v. Maison de glace, 2 v. Charles le Téméraire, 2 v.
**Alex. Dumas fils.** Avent. de quatre Femmes. Vie à vingt ans. Antonine. Dame aux Camélias. Boîte d'Argent.
**X. Eyma.** Peaux noires. Femmes du Nouveau monde.
**Paul Féval.** Tueur de Tigres. Dernières Fées.
**G. Flaubert.** Madame Bovary, 2 v.
**V. de Forville.** Marq. de Paraval. Conscrit de l'an VIII. Deux Belles-Sœurs.
**Marc-Fournier.** Monde et Comédie.
**Th. Gautier.** Beaux-Arts en Europe, 2 v. Constantinople. L'Art moderne. Grotesques
**Mme Emile de Girardin.** Marguerite. Nouvelles. Marquise de Pontanges. Contes d'une vieille Fille à ses Neveux. Poésies. Vicomte de Launay, 2 v.
**L. Gozlan.** Châteaux de France, 2 v. Not. de Chantilly. Emot. de Polydore Marasquin. Nuits du Père-Lachaise. Famille Lambert. Hist. de Cent trente Femmes. Médecin du Pecq. Dernière Sœur grise. Dragon rouge. Comédie et Comédiens. Marquise de Belverano. Balzac et Vidocq.
**Hildebrand** (*Trad. Wocquier*). Scènes de la Vie hollandaise. Chambre obscure.
**Hoffmann** (*Trad. Champfleury*). Contes posthumes.
**A. Houssaye.** Femmes comme elles sont. L'Amour comme il est. Pecheresse.
**Ch. Hugo.** Chaise de paille. Bohème dorée, 2 v. Cochon de saint Antoine.
**F. V. Hugo** (*Trad.*). Sonnets de Shakspeare. Faust anglais de Marlowe.
**F. Hugonnet.** Souv. d'un Chef de bureau arabe.
**J. Janin.** Chem. de traverse. Contes littér. Contes fantastiq. L'Ane mort. Confession. Cœur pour deux Amours.
**Ch. Jobey.** Amour d'un Nègre.
**A. Karr.** Les Femmes. Agathe et Cécile. Promen. bors de mon Jardin. Sous les Tilleuls. Poignée de Vérités. Voy. autour de mon Jardin. Soirées de Sainte-Adresse. Pénélope normande. Encore les Femmes. Trois Cents Pages. Guêpes, 6 v. Menus Propos. Sous les orangers. Les Fleurs. Raoul. Roses noires et Roses bleues.
**L. Kompert** *Trad. D. Stauben*). Scènes du Ghetto. Juifs de la Bohême.
**A. de Lamartine.** Les Confidences. Nouv. Confidences. Tousss. Louverture.
**V. de Laprade.** Psyché.
**Th. Lavallée.** Hist. de Paris, 2 v.
**J. Lecomte.** Poignard de Cristal.
**J. de la Madelène.** Ames en peine.
**F. Mallefille.** Capitaine La Rose. Marcel. Mém. de Don Juan. 2 v. Monsieur Corbeau.
**X. Marmier.** Au Bord de la Newa. Drames intimes. Grande Dame russe.
**F. Mayuard.** De Delhi à Cawnpore. Drame dans les mers boréales.
**Méry.** Hist. de Famille. Salons et Souterrains de Paris. André Chénier. Nuits anglaises. Nuits italiennes. Nuits espagnoles. Nuits d'Orient. Château vert. Chasse au Chastre.
**P. Meurice.** Scènes du Foyer. Tyrans de Village.
**P. de Molènes.** Mém. d'un Gentilh. du siècle dernier. Caract. et récits du temps. Chron. contemp. Hist. intimes. Hist. sentim. et milit. Avent. du temps passé.
**F. Mornand.** Vie arabe. Bernerette.
**H. Murger.** Dernier Rendez-vous. Pays Latin. Scèn. de Campagne. Buveurs d'eau. Vacances de Camille. Roman de toutes les Femmes. Scèn. de la Vie de Bohême. Propos de ville et propos de théâtre. Scèn. de la vie de jeunesse. Sabot rouge. Madame Olympe. Amourenses.
**P. de Musset.** Bavolette. Puylaurens.
**A. de Musset, de Balzac, G. Sand.** Tiroir du Diable. Paris et Parisiens. Parisiennes à Paris.
**Nadar.** Quand j'étais Étudiant. Miroir aux Alouettes.
**Gérard de Nerval.** Bohème galante. Marquis de Fayolles. Filles du Feu. Souvenirs d'Allemagne.
**Charles Nodier** (*Trad.*). Vicaire de Wakefield.
**P. Perret.** Bourgeois de campagne. Avocats et meuniers.
**Amédée Pichot.** Poëtes amoureux.
**E. Plouvier.** Dernières Amours.
**Edgar Poe** (*Trad. Baudelaire*). Hist. extraordinaires. Nouv. hist. extraordinaires. Aventures d'A. Gordon-Pym.
**F. Ponsard.** Etudes antiques.
**A. de Pontmartin.** Cont. et Nouv. Mém. d'un Notaire. Fin du Procès. Contes d'un Plant. de choux. Pourq. Je reste à la Campagne. Or et Clinquant.
**M. Radiguet.** Souvenirs de [illegible] que espagnole.
**H. Révoil** (*Traducteur*). Hab[illegible] Nouv. Monde. Docteur amér[illegible]
**L. Reybaud.** Dernier des Comnè[illegible]. Voyag. Coq du Clocher. Industr. en Europe. Jérôme Paturot, Position sociale. Jérôme Paturot, République. Ce qu'on peut voir dans une Rue. Comtesse de Mantéon. Vie à rebours. Vie de Corsaire. Vie de l'Employé.
**A. Rolland.** Martyrs du Foyer.
**Ch. de La Rounat.** Comédie de l'Amour.
**J. de Saint-Félix.** Scènes de la Vie de Gentilhomme.
**J. Sandeau.** Sacs et Parchemins. Nouvelles. Catherine.
**G. Sand.** Histoire de ma Vie, 10 v. Mauprat. Valentine. Indiana. Jeanne. Mare au Diable. Petite Fadette. François le Champi. Teverino. Consuelo, 3 v. Comt. de Rudolstadt, 2 v. André. Horace. Jacques. Lélia, 2 v. Lucrezia Floriani. Péché de M. Antoine, 2 v. Lettres d'un Voyageur. Meunier d'Angibault. Piccinino, 2 v. Simon. Dernière Aldini. Secrétaire intime.
**E. Scribe.** Théâtre, 20 v. Nouvelles Historiet. et Prov. Piquillo Alliaga, 3 v
**Alb. Second.** A quoi tient l'Amour.
**Fr. Soulié.** Mém. du Diable, 2 v. Deux Cadavres. Quatre Sœurs. Conf. générale, 2 v. Au Jour le Jour. Marguerite. Maître d'école. Bananier. Eulalie Pontois. Si Jeun. savait... si Vieill. pouvait, 2 v. Huit jours au Château. Conseiller d'Etat. Malheur complet. Magnétiseur. Lionnes. Port de Créteil. Comt. de Monrion. Forgerons. Eté à Meudon. Drames inconnus. Maison n° 3 de la r. de Provence. Av. d'un Cadet de Famille. Amours de Bonsenne. Olivier Duhamel. Chât. des Pyrénées, 2 v. Rêve d'Amour. Diane et Louise. Prétendus. Cont. pour les enfants. Quatre époq. Sathaniel. Comte de Toulouse. Vicomte de Béziers. Saturnin Fichet, 2 v.
**E. Souvestre.** Philos. sous les toits. Confess. d'un Ouvrier. Coin du Feu. Scènes de la Vie intime. Chron. de la Mer. Clairières. Scèn. de Chouannerie. Dans la Prairie. Dern. Paysans. En Quarantaine. Scèn. et Récits des Alpes. Gouttes d'Eau. Soirées de Meudon. Echelle de Femmes. Souv. d'un Vieillard. Sous les Ifnets. Contes et Nouv. Foyer breton, 2 v. Dern. Bretons, 2 v. Anges du Foyer. Sur la Pelouse. Riche et Pauvre. Péchés de Jeunesse. Réprouvés et Elus, 2 vol. En Famille. Pierre et Jean. Deux Misères. Pendant la Moisson. Bord du Lac. Drames parisiens. Sous les ombrages. Mâle et cocagne. Mémorial de Famille. Souv. d'un Bas-Breton, 2 v. L'Homme et l'Argent. Monde tel qu'il sera. Histoires d'autrefois. Sous la tonnelle. Théâtre de la Jeunesse.
**Marie Souvestre.** Paul Ferroll, *traduit de l'anglais*.
**D. Stauben.** Scènes de la Vie juive en Alsace.
**De Stendhal.** L'Amour. Rouge et Noir. Chartreuse de Parme. Promenades dans Rome, 2 v. Chroniq. italiennes. Mém. d'un touriste, 2 v. Vie de Rossini.
**Mme B. Stowe** (*Trad. Forcade*). Souvenirs heureux, 3 v.
**E. Sué.** Sept Péchés capitaux : L'Orgueil, 2 v. L'Envie, Colère, 2 v. Luxure, Paresse, 2 v. Avarice, Gourmandise. Gilbert et Gilberte, 3 v. Adèle Verneuil. Grande Dame. Clémence Herré.
**E. Texier.** Amour et Finance.
**L. Ulbach.** Secrets du Diable.
**O. de Vallée.** Manieurs d'argent.
**A. Vacquerie.** Profils et Grimaces.
**M. Valrey.** Marthe de Montbrun. Filles sans Dot.
**F. Wey.** Anglais chez eux. Londres. Il y a cent ans.
*** Mme la duchesse d'Orléans.
*** Zouaves et Chasseurs à pied.

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.